LE YARD — N° 4

Publication policière paraissant tous les deux mois

David HUME

CARDBY contre Fantômes!

ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais
par J. FOURNIER-PARGOIRE

suivi d'un **PANORAMA**
de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS

PHOT. KEYSTONE

CARDBY CONTRE FANTOMES !

par David HUME.

Traduction de Jeanne FOURNIER-PARGOIRE.

Personnages de « CARDBY CONTRE FANTOMES »

CARDBY et son fils MICK, détectives.
Miss Sophia KELLER, propriétaire des « Trois Pignons » à Horsell Common.
SERRIO, dit MIRACLE, prestidigitateur.

Miss Leila CASSIDY Peter WADE Jimmy BALDRY Ella CURTISS, alias Bab MORGAN HAYNES	membres d'un « gang »
ARTHUR JIMMY	hommes de main du gang
MALE Mrs DOODS EMILY	domestiques de Miss Keller

Rex HEGAN, graveur.

CHAPITRE PREMIER

UNE ÉTRANGE CLIENTE

La vieille dame quitta le Strand et, d'un pas traînant, enfila John Street. Elle semblait sortir d'un vieil album de portraits de famille. Un long manteau noir pendait autour de son corps maigre, et un boa de plumes cachait son cou décharné; ses gants étaient trop larges, des fleurs fanées garnissaient son chapeau. D'une main un peu tremblante, elle étreignait la canne qui l'aidait dans sa marche. Son visage était ridé et jaune, ses joues creuses, ses lèvres pâles. Mais ses yeux noirs étaient encore vifs et résolus.

Au coin d'Adam Street, elle s'arrêta un moment et chercha à distinguer le numéro de la porte en face d'elle. Les passants la regardaient avec curiosité. Enfin, elle trouva ce qu'elle cherchait et lut sur une plaque : « Cardby et fils. 1er étage. » Elle hocha la tête et les fleurs de son chapeau se balancèrent; puis, elle se mit en devoir de gravir l'escalier en s'accrochant à la rampe. Deux fois, elle s'arrêta pour reprendre son souffle; à la dernière marche, elle poussa un petit soupir de soulagement.

Elle ouvrit la porte marquée « Bureau d'enquêtes » et entra dans une petite pièce. Là, elle aperçut un fauteuil, s'assit sans hésitation et rajusta son manteau.

La jeune fille, assise devant la table à écrire, leva vers elle des yeux ébahis. Elle avait vu déjà, dans ce bureau, des gens étranges, mais jamais personne comme cette vieille dame. La visiteuse semblait appartenir à une époque disparue et elle détonnait dans le bureau d'un détective privé. La jeune employée se leva et s'avança vers l'inconnue.

— Je veux voir Mr. Cardby, annonça la vieille femme d'une voix sonore.

La jeune fille retint une exclamation de surprise et demanda :

— Quel est le Mr. Cardby que vous désirez voir, Madame?

— Peu m'importe, je n'en connais aucun.

— Si vous voulez bien me dire de quoi il s'agit, je verrai s'il faut avertir Mr. Cardby père ou son fils.

— Je ne suis pas venue ici pour crier mes affaires sur les toits. Annoncez-moi, Mademoiselle.

La jeune fille franchit la porte, se dirigea vers le bureau du plus âgé des deux associés, puis changea d'idée et frappa à la porte de Mick Cardby. Cardby était assis sur le bord de sa table; et il essayait de se libérer d'une paire de menottes qui attachaient ses poignets. Il regarda son employée et sourit.

— C'est épatant! dit-il, je ne peux plus les enlever.

— Il le faudrait, cependant, Monsieur. Une revenante vous attend dans l'antichambre. Les menottes lui feraient une mauvaise impression.

— Une revenante! A-t-elle un long suaire comme tout fantôme qui se respecte? La clé des menottes est là-bas, voulez-vous m'aider?

— Pourquoi donc les avez-vous mises?

— Ce sont des menottes neuves et j'ai voulu les essayer.

La jeune fille prit la clé et l'aida à se débarrasser de ses bracelets peu élégants.

— Parlez-moi maintenant de la revenante!

— C'est une dame qui a l'air au moins centenaire.

— Parfait. Les vieilles femmes me plaisent beaucoup plus que les jeunes. Laissez-moi une seconde pour rajuster ma cravate et je serai prêt à la recevoir.

La jeune fille haussa les épaules. Elle ne pouvait arriver à croire que Mick Cardby était un détective capable. Il était si gai, et semblable à un étourneau; mais, cependant, les résultats obtenus prouvaient que les apparences sont trompeuses.

Elle sortit et Mick s'assit dans son fauteuil en s'efforçant de prendre un air intelligent et solennel. La porte s'ouvrit, une canne parut, puis la vieille dame entra.

— Bonjour, Madame, dit-il. Je suis charmé de faire votre connaissance.

La vieille dame s'approcha de Cardby et l'examina comme une bête curieuse. Elle fut, sans doute, satisfaite, car elle s'assit et plaça sa canne sur ses genoux :

— Croyez-vous aux fantômes, jeune homme? demanda-t-elle brusquement.

Mick se demanda si elle n'était pas tombée en enfance, mais il se rendit compte qu'elle parlait d'un ton sérieux.

— Je n'ai jamais vu de fantômes, Madame, dit-il.

— Je vous demande si vous croyez à leur existence.

— Je ne peux pas répondre à cette question. Je n'en ai jamais vu et, par conséquent, je ne sais si ils existent ou non.

— Eh bien, je viens vous trouver parce que ma maison est hantée; pouvez-vous me débarrasser de ces visiteurs désagréables, jeune homme?

Cardby regretta qu'elle n'eût pas posé cette question à son père.

— Je ne sais pas, Madame. Jusqu'ici, j'ai eu affaire à des assassins, des voleurs, des cambrioleurs, mais je ne me suis jamais mis à la poursuite de fantômes, et j'ignore quelle est la conduite à tenir dans ce cas.

— Bien. Je suis venue vous faire une proposition. J'ai entendu parler plusieurs fois de votre bureau d'enquêtes. Il semble que vous ayez une très bonne réputation. Combien me prendriez-vous pour débarrasser ma maison de tous les fantômes?

— Je ne sais trop, ce n'est pas dans nos prix courants. Voulez-vous vous expliquer plus clairement et nous pourrons peut-être vous aider?

— Tout ce que je vous dirai restera entre nous, j'espère?

— Les hommes d'affaires ont l'habitude de garder les secrets.

— Peut-être. Vous êtes très jeune.

— Ce n'est pas ma faute. Voulez-vous me dire ce qui se passe chez vous? Je ne peux vous promettre de vous aider, mais nous pourrons peut-être vous donner quelques conseils. Puis-je commencer par inscrire votre nom et votre adresse?

— Certainement. Je suis Miss Sophia Keller de Three Gables, Horsell Common. C'est tout près de Woking.

Mick écrivit ces renseignements.

— Je suis née dans la maison où j'habite. Je l'ai quittée quand j'avais trente ans et j'ai passé plusieurs années à l'étranger. A mon retour en Angleterre, il y a deux ans, la maison était à vendre. Pour des raisons sentimentales, je l'ai rachetée. J'ai pensé qu'il me serait agréable de finir mes jours à l'endroit où j'étais née.

— Je comprends très bien ce sentiment, Miss Keller.

— J'étais très heureuse quand, il y a six mois, tout a changé, et des événements extraordinaires se sont produits. Je n'ai jamais cru aux fantômes, mais j'ai été obligée de changer d'opinion. Quand vous aurez vu ce que j'ai vu, vous perdrez votre scepticisme, Mr. Cardby.

— Donnez-moi quelques détails, je vous prie.

— J'ai vu des revenants dans presque toutes les pièces de ma maison. Je les ai vus de mes propres yeux, j'ai vu une tête de mort apparaître sur les photographies d'amis vivants. Les meubles se déplacent, des voix résonnent dans les pièces où il n'y a personne. Et ce n'est pas tout, Mr. Cardby.

Le jeune homme la regarda fixement. Elle semblait avoir toute sa raison, elle parlait d'une voix calme en choisissant ses mots. Mick secoua la tête. Des choses pareilles n'étaient pas possibles.

— D'autres personnes ont-elles été témoins d'un même spectacle, Miss Keller? demanda-t-il.

— Certainement, c'est une de mes plus grandes difficultés; il m'est impossible de garder des domestiques. Au bout d'une semaine ou deux, ils s'en vont, pris de frayeur. En six mois, j'ai changé onze fois de personnel. Et mes nerfs sont ébranlés.

— Je comprends cela, Mademoiselle. Avez-vous une explication à me donner? Vous avez sans doute envisagé toutes les hypothèses?

— Oui. Mais je ne trouve aucune explication à ce mystère. Si on ne vient pas à mon aide, il faudra que j'abandonne la maison et cela me brisera le cœur. C'est pour cela que je viens à vous. Je ne pourrai pas continuer à habiter là-bas; je sens déjà que ma raison s'altère, et je me demande si je ne finirai pas mes jours dans un asile d'aliénés.

— La maison est-elle grande?

— Très grande; elle comprend environ trente pièces.

— C'est beaucoup, Miss Keller. Avez-vous quelqu'un de votre famille avec vous?

— Il ne me reste aucun parent. La maison est certainement trop grande pour une seule personne, mais, comme je vous l'ai dit, je l'ai achetée pour des raisons sentimentales. Beaucoup de pièces ne servent pas; je les ai fermées à clé.

Mick garda le silence quelques secondes. Ces pièces fermées à clé lui ouvraient des horizons.

— Et votre demeure est isolée?

— Tout à fait, Mr. Cardby. Mon plus proche voisin se trouve à cinq cents mètres et la maison s'élève au milieu d'une lande.

— Que voulez-vous que je fasse?

— Je veux que vous veniez passer quelques jours chez moi, et que vous décidiez vous-même quel plan il faut adopter.

— En effet, c'est le plus sage. Pourrez-vous me recevoir demain?

— Vous pourriez partir avec moi; le plus tôt serait le mieux.

— Je regrette, mais c'est impossible, Miss Keller, je vous rejoindrai demain.

— Réglons maintenant une autre question. Comme tous les hommes d'affaires, vous ne travaillez pas pour rien, Je n'ai pas l'intention de lésiner. Si vous passez une semaine chez moi, je paierai cent guinées; si vous éclaircissez le mystère et si vous me débarrassez des revenants, vous aurez mille livres. Ça vous va?

Mick ne put cacher sa satisfaction. Mille livres pour mettre en fuite des fantômes!

— C'est parfait, dit-il. Peut-être mon père m'accompagnera-t-il. Je le préférerais si c'était possible. Il a plus d'expérience que moi. En tout cas, vous pouvez compter que j'arriverai chez vous vers midi.

— Merci. Je suis sûre que vous me serez d'un grand concours. On m'a dit que vous n'avez eu aucun échec.

— Je ne puis rien promettre, Miss Keller, mais vous pouvez compter sur mon dévouement.

— Merci encore.

La vieille dame se leva; Mick l'escorta jusqu'à la rue. Elle lui fit un signe de tête et s'éloigna.

Le jeune homme remonta dans son bureau, siffla entre ses dents et prit une cigarette. Quand son père avait quitté Scotland Yard et que Mick lui avait offert de monter ensemble un bureau d'enquêtes, il s'attendait à des aventures palpitantes. Il en avait eu, mais, jusque-là, il ne s'était pas mesuré avec les habitants de l'au-delà. Il décida de demander l'avis de son père et sonna sa secrétaire. La jeune fille entra sans se presser; elle était capable et intelligente et se savait indispensable.

— Voulez-vous dire à mon père que j'ai à lui parler? dit Mick. Et ne passez pas tout votre temps à vous poudrer et à mettre du rouge.

La porte se referma avec violence. Cinq minutes plus tard, l'aîné des deux associés entra.

— Plains-moi, Mick, dit-il, je viens d'avoir une cliente qui m'a parlé pendant deux heures pour ne rien dire.

— Et moi, ma visiteuse a dépassé la centaine. Dites donc, papa, vous avez été à Scotland Yard pendant dix-huit ans, savez-vous comment l'on met la main au collet à des revenants?

— Des revenants? tu plaisantes?

— Pas du tout; une vieille dame vient de venir, elle m'a appris que sa maison était hantée et m'a offert cent guinées pour passer huit jours chez elle et mille livres si je la débarrassais des esprits qui la dérangent. Comment trouvez-vous cela?

— Hé! hé! ça devient intéressant. Raconte-moi tout.

— Je n'ai pas grand chose à vous dire. Elle n'est restée avec moi que trois ou quatre minutes, elle paraît...

Un coup frappé à la porte interrompit Mick et la secrétaire entra et lui tendit une enveloppe.

— C'est un message mystérieux, Monsieur, dit-elle. Il y a une minute, un homme est entré en courant, a crié : « Pour Mick Cardby », a jeté cette enveloppe sur la table et s'est enfui.

— Merci, dit Mick.

Il ouvrit l'enveloppe et il trouva une feuille avec quelques mots tapés à la machine :

« Miss Sophia Keller est venue vous voir. Refusez son offre. Sans cela, vous pouvez dire adieu à la vie. C'est tout. »

Mick lut deux fois le message et le tendit à son père. Un profond silence régna pendant quelques minutes.

— Notre fantôme a une machine à écrire, remarqua le jeune homme. Miss Sophia Keller est notre nouvelle cliente. Cette affaire me séduit de plus en plus.

CHAPITRE II

CHASSE AU FANTÔME

— Tout cela est bien étrange, dit son père. Donne-moi tous les détails et nous nous mettrons à l'œuvre.

Mick raconta tout ce qu'il savait et Cardby secoua la tête.

— Si ce mot n'était pas arrivé, j'aurais conclu que Miss Keller est folle. Mais ce n'est pas un revenant qui a apporté cette enveloppe. Les visiteurs de la vieille dame, Mick, me paraissent bien vivants. Quelle impression t'a-t-elle produite?

— Elle m'a fait l'effet d'une femme intelligente et qui ne se laisse pas facilement monter le coup.

— Ou elle est folle ou les types qui la tourmentent sont très habiles. Si tu vas là-bas demain, je t'accompagnerai.

— J'en serai ravi. N'allez-vous pas acheter quelques livres sur la magie noire, les signes cabalistiques, et tout cela?

— Si je dépense de l'argent en ce moment, ce sera pour me payer un bon déjeuner. Tu manges avec moi?

— Non. Je vais casser la croûte dans le West End. Je rencontrerai peut-être un type qui connaît les fantômes.

Un quart d'heure plus tard, Mick pénétrait dans un bar de Old Compton Street, dévisageait les clients et apercevait, dans un coin, un petit homme ridé; il se dirigea vers lui et l'autre n'en parut pas particulièrement satisfait.

— Bonjour, Mephy, dit Mick. N'ayez pas peur, je sais que vous n'avez rien fait de mal. Que puis-je vous offrir? C'est ma tournée.

— De la bière, Mr. Cardby. Je suis ravi de vous voir.

— On ne l'aurait pas dit. Deux bocks, s'il vous plaît. Comment vont les affaires, Mephy?

— Je ne me plains pas. Il faut prendre le temps comme il vient.

— Prenez votre verre et allons nous installer là-bas, à cette table.

Comme ils passaient devant le bar, un homme adressa un clin d'œil à Mick. Le jeune homme feignit de ne pas le voir. Mieux valait ne pas trahir la présence du sergent Lomas, de Scotland Yard.

— Ecoutez-moi bien, Mephy, dit Mick, quand ils furent assis. Quand vous étiez au théâtre, avant votre accident, vous connaissiez la plupart des grandes vedettes, n'est-ce pas?

Mephy fit une grimace. Il n'aimait pas beaucoup cette allusion à son accident. Le juge n'avait pas employé ce mot quand il l'avait condamné à trois ans de prison.

— Bien sûr, Mr. Cardby. Vous croyez que je pourrai remonter sur les planches? Je le voudrais bien.

— Non, non. Il ne s'agit pas de cela pour le moment; mais, quand vous étiez sur les planches, comme je le disais tout à l'heure, vous connaissiez tout le personnel des music-halls. Avez-vous jamais rencontré des illusionnistes?

— Les plus célèbres, dit Mephy avec orgueil.

— En connaissez-vous un qui soit à pied, ou qui puisse renoncer momentanément aux feux de la rampe pour gagner un billet de banque?

— J'en connais un ou deux qui sont libres.

— Cela veut dire qu'ils chôment ou qu'ils viennent de quitter la prison?

— Non, Mr. Cardby, cela veut dire que, pour le moment, ils n'ont pas d'engagements.

— Et savez-vous où nous pouvons trouver un de ces types?

Mephy jeta un regard à l'horloge.

— Peut-être, mais pourquoi?

— Je ne sais pas. Menez-moi auprès d'un homme qui sache transformer des lapins en navets, faire sortir des éléphants de sacs en papier, etc. Je le paierai bien. Et, en votre qualité d'intermédiaire, vous aurez une livre.

— Offrez-moi un autre verre de bière et je réfléchirai.

Cardby eut un sourire, prit les verres vides et s'approcha du bar. Le sergent Lomas lui sourit.

— Vous êtes bien généreux, Mick, avez-vous gagné le gros lot? Mais il me semble que vous choisissez drôlement vos amis.

— Ne vous en faites pas. Excusez-moi de ne pas m'attarder

auprès de vous. Mon ami pourrait croire que j'ai des relations peu reluisantes.

Il retourna auprès de Mephy qui l'attendait avec impatience.

— Où retrouverons-nous l'homme dont je vous parle? demanda Mick.

La réponse ne vint pas tout de suite. Mephy ne pouvait pas boire et parler en même temps. Le petit homme posa enfin son verre vide et le contempla avec douleur. Mick saisit la signification de ce regard, et lui passa son verre auquel il n'avait pas touché.

— Je réfléchissais, dit Mephy.

— Et, maintenant, je suppose que vous avez assez réfléchi, répliqua Mick. Conduisez-moi auprès de votre ami. Puis, vous aurez votre argent et vous en ferez ce que vous voudrez.

— Pourquoi tant se presser, Mr. Cardby? Je n'ai pas pris encore de décision.

— Je ne vous paierai plus rien, je ne tiens pas à vous voir perdre le peu de raison qui vous reste. Venez, Mephy.

L'ancien artiste secoua la tête, vida les dernières gouttes que contenait son verre et marcha lentement vers la porte.

— Amusez-vous bien, chuchota Lomas comme Mick passait devant lui.

— Merci, répondit le jeune homme. Mais je vous avertis que vous perdez votre temps. Le type que vous cherchez ne vient jamais ici. Au revoir.

Mick disparut et Lomas se gratta le menton. Il connaissait le jeune homme depuis assez longtemps pour savoir que ses paroles avaient de la valeur. Une seconde plus tard, lui aussi quitta le cabaret.

— Où trouverons-nous votre ami? demanda Cardby sur le trottoir.

— Dans un club de Frith Street. Mais il n'est pas sûr qu'il y soit en ce moment.

— Ne vous imaginez pas que je vais me laisser traîner d'un cabaret à l'autre.

— Vous savez que vous pouvez compter sur moi, Mr. Cardby.

— Ma confiance est limitée, j'ai l'œil ouvert. Ne l'oubliez pas.

— Non, non, Mr. Cardby. Je ne peux pas jurer que nous mettrons la main sur lui tout de suite. Mais je connais les

maisons qu'il fréquente et nous finirons par le trouver.

— C'est bien, menez-moi à lui et faites vite. Je meurs de faim.

— Moi aussi, dit Mephy.

Il espérait, peut-être, que Cardby lui offrirait un repas, mais le jeune homme feignit de ne pas entendre.

Ils arpentèrent plusieurs rues. A Frith Street, l'ancien acteur ouvrit la porte d'un restaurant sordide et monta au premier étage.

Un homme à forte cárrure se dressa devant lui.

— Avec qui êtes-vous, Mephy? demanda-t-il. On n'entre pas ici à moins d'être inscrit.

— Ne vous tourmentez pas, Bill. J'expliquerai tout au patron. Je cherche Miracle Serrio, et j'ai pensé qu'il était ici. Est-il venu ce matin?

— Oui. Il est là depuis vingt minutes, arrangez-vous avec le patron, Mephy, je ne tiens pas à perdre ma place.

Cardby suivit son guide dans le club; ce n'était pas le premier de ce genre où le jeune homme pénétrait. La salle était assez spacieuse et meublée de fauteuils d'osier et de tables à dessus de verre. Dans un coin, était un poste de radio, et un bar occupait tout un coin. Une dizaine de personnes étaient réunies là. Une femme aux cheveux rouges, couverte de bijoux trop voyants pour être vrais, les servait.

— Je vous présente un de mes amis, déclara Mephy. Donnez-nous un verre de bière.

La femme hésita, mais Cardby s'avança et s'accouda au bar. Mephy fit un geste à un homme à l'autre bout de la salle.

— Miracle, venez par ici.

Mick examina avec intérêt l'homme qui s'approchait. La nature n'avait pas été prodigue de ses dons envers lui. Son visage en lame de couteau était pâle, ses pommettes saillantes, son nez aigu; ses épaules étroites, mais son estomac proéminent. Il était vêtu d'un costume trop étriqué et qui ne semblait pas lui appartenir.

— Ne lui donnez pas mon nom, chuchota Cardby.

— Comment ça va, Miracle? demanda Mephy. Et que voulez-vous boire? Mon ami Charlie.

— Un whisky, mon vieux. Charmé de faire votre connaissance, Charlie.

Cardby saisit la main moite et osseuse que lui tendait

l'autre. Puis Mephy se mit à parler de ses succès au théâtre. Mick l'écouta sans l'interrompre; il tendit un billet de dix shillings à la serveuse.

— Donnez-moi quelques shillings, je vais tenter ma chance.

Il prit sa monnaie, se dirigea vers un appareil à sous et parut plongé dans de profonds calculs. Il perdit trois shillings, puis cligna de l'œil à Mephy. Le petit homme se pencha vers Miracle et lui parla à voix basse. Puis, d'un geste, il appela son compagnon.

— Allons boire ailleurs, proposa-t-il.

— Volontiers, répliqua Mick assez haut pour être entendu par tout le monde. Si je restais plus longtemps ici, je serais bientôt fauché. Filons.

Le trio se rendit dans un cabaret. Cardby commanda les consommations et tous trois s'installèrent autour d'une table.

— Il paraît que vous êtes libre pour le moment, Miracle, dit le jeune homme.

— C'est vrai, répondit le magicien. Mais ce n'est pas pour longtemps, je pense.

— Bien sûr. Moi, je vous offre un travail; il s'agit d'exercer votre métier mais non dans un théâtre. Ça vous va?

— Si ma réputation n'a rien à y perdre, je suis prêt à accepter.

— Bien. Mephy, prenez ce demi-dollar et allez boire un verre au bar. J'ai quelque chose à dire à votre ami.

Le petit homme obéit sans protestation.

— Connaissez-vous toutes les ficelles de votre métier, les séances de spiritisme, les apparitions et tout, Miracle?

— Autant qu'on peut le connaître.

— Pouvez-vous produire des apparitions, Miracle?

— Cela m'est souvent arrivé.

— Splendide! Je vais vous faire une proposition. J'ai un travail qui n'est pas tout à fait dans mon cadre, il me semble...

CHAPITRE III

ÉTRANGES INTERMÈDES

Six ou sept heures après que Mick Cardby eut quitté Miracle Serrio, une conversation singulière avait lieu dans un appartement luxueux non loin de Green Park. Un homme et une femme se regardaient d'un air soupçonneux, dans une pièce dont la décoration prouvait le manque de goût de son occupant.

Leila Cassidy semblait déplacée dans un tel décor. Les cheveux dorés faisaient une auréole autour de sa tête; ses yeux bleus étaient innocents, des fossettes se creusaient dans ses joues, et, malgré un habile maquillage, elle paraissait simple, fraîche, tout à fait jeune fille.

Mais Peter Wade ne se laissait pas tromper par tant de charme.

— Voulez-vous un soda ou un gâteau, Leila? demanda-t-il d'un ton traînant.

— Je n'ai pas faim, répondit-elle tandis que, du regard, elle évaluait les meubles. Donnez-moi seulement du porto, Peter. Comme vous êtes bien installé! Je ne savais pas que vous étiez si riche. Vous avez fait un héritage?

— Péut-être. Une cigarette?

— Pourquoi tant de cérémonies? dites-moi donc tout de suite ce que vous avez à me dire.

— Nous avons bien le temps, Leila, il est de bonne heure et je n'aime pas me presser. Installez-vous, nous viendrons aux faits plus tard.

— Pour moi, Peter, le temps est de l'argent.

Wade prit une cigarette dans un coffret d'ébène et l'alluma à un briquet d'or et se leva.

— Je suis occupée, reprit Leila avec impatience. Votre porto

est bon, je ne dis pas le contraire, mais il me tarde de savoir pourquoi vous m'avez convoquée.

Peter fit quelque pas dans la pièce et s'arrêta devant un miroir; son image ne lui paraissait pas déplaisante; son smoking avait été coupé par le meilleur tailleur de Savile Row. Il se tourna, ensuite, vers Leila et étudia sa robe de mousseline de soie blanche brodée de sequins.

— Vous n'avez rien perdu de votre séduction, Leila, dit-il.

— Votre compliment est un peu douteux, riposta la jeune femme. Ai-je l'âge de perdre ma beauté?

— Pas du tout, mais je ne vous avais vue depuis quelques années et je me demandais comment je vous retrouverais; puis-je vous confier une mission délicate?

Leila sourit.

— Expliquez-vous.

— Avez-vous entendu parler de Cardby et Fils?

— Certainement; pourquoi?

— Que savez-vous d'eux, Leila?

— Ce sont d'habiles détectives privés, le père était autrefois à Scotland Yard et il est malin. Le fils lui ressemble à ce qu'on dit. Tous deux sont dangereux. Pourquoi me posez-vous cette question?

— Ecoutez-moi bien, Leila : quelqu'un s'occupe de fausse monnaie. Il ne s'agit pas de quelques billets truqués, c'est une grosse affaire, et le chef est trop adroit pour s'être laissé arrêter par la police. Depuis six mois, Scotland Yard essaie de mettre fin à son activité et les policiers ont dû s'avouer vaincus. Vous m'écoutez, Leila?

— Bien sûr.

— Quelques banquiers ont enfin décidé de mettre le holà. Comme nous, ils ont entendu parler des miracles de Cardby et de son fils et ils ont pensé que deux détectives privés pourraient avoir plus de chance que la police. Vous pigez?

— Bien sûr, mais je suis étonnée. Je suis déjà au courant de l'affaire et je ne vous croyais pas assez malin pour y tremper. Mes félicitations! je comprends maintenant pourquoi vous habitez un palais. Versez-moi un autre verre de porto pour que je boive à votre santé.

Wade remplit le verre que la jeune fille lui tendait. Il éprouvait toujours un sentiment de malaise avec Leila. Elle était si fine, on ne pouvait jamais deviner ce qu'elle pensait.

— Je ne sais pas si les Cardby ont déjà été chargés de cette mission, dit-il. Mais cela ne tardera pas. Comprenez-vous, maintenant, ce que je vais vous demander?

— Pas tout à fait. A votre santé.

— Je ne sais pas grand chose sur le jeune Cardby; je ne le connais pas personnellement. Mais on m'a dit que c'est un beau garçon, très chevaleresque, un peu romanesque encore malgré le métier qu'il exerce.

— Où voulez-vous en venir?

— Je veux que vous vous mettiez en contact avec Cardby, que vous jouiez la comédie de votre mieux, et que vous lui tiriez les vers du nez. Ainsi, nous saurons quelles sont ses intentions, et nous pourrons nous défendre.

— Vous parlez comme si c'était simple comme bonjour. Réfléchissez, Peter, et songez que ce garçon n'est pas un sot; il a déjà démasqué je ne sais combien de criminels et il ne suffit pas d'un verre de whisky pour lui faire tourner la tête.

— Je sais bien que la mission que je vous offre n'est pas facile, et c'est pour cela que je fais appel à vous. Vous avez la beauté, l'intelligence, l'expérience, le charme...

Le plus difficile est de faire la connaissance de Cardby sans qu'il ait de soupçons. Le reste dépendra de vous et je suis sûr que vous vous en tirerez très bien.

— Une minute, Peter. Dites-moi d'abord ce que je toucherai.

— Comme vous êtes intéressée! Je vois que vous n'avez pas changé. Ne vous tourmentez pas, nous vous paierons bien.

— Les promesses ne me suffisent pas. Parlons affaires.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous méfieriez de moi. J'ai toujours été loyal à votre égard, Leila.

— Bien sûr, c'est pour cela que je ne veux pas que vous changiez.

— Eh bien, je vous paierai vingt livres tout de suite. Tout le temps que vous vous occuperez du jeune Cardby, vous recevrez vingt livres par semaine. Quand vous nous apporterez des renseignements, nous vous paierons une somme qui variera selon la valeur de l'histoire que vous nous conterez. En tout cas, vous ne toucherez pas moins de cent livres et pas plus de mille. Vous voyez que c'est une bonne affaire, Leila.

La jeune femme eut un sourire qui la rendait attrayante. L'argent était la seule chose qui pût émouvoir son âme basse.

— Bien, dit-elle, j'accepte vos conditions. Donnez-moi les vingt livres comme preuve de votre bonne foi, puis vos instructions. J'ai encore bien des choses à apprendre.

— Je suis très content que vous acceptiez. Voici l'argent.

Wade ouvrit un tiroir, et il y prit quatre billets de cinq livres qu'il tendit à Leila. Elle les examina attentivement.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Peter irrité.

— Rien, répondit-elle, je me demandais si vous cherchiez à me payer avec les billets faux que vos amis ont fabriqués. Un accident de ce genre peut se produire. Mais ces billets sont authentiques.

— Bien sûr. Fourrez-les dans votre sac et je parlerai.

— Avant tout, qui est votre chef? J'aime à savoir pour qui je travaille.

— Quand bien même vous me donneriez un million, je ne pourrais pas vous le dire, je ne le sais pas moi-même.

Leila fronça les sourcils et secoua la tête.

— Vous ne me ferez jamais croire ça.

— C'est la vérité. Je ne connais que l'homme dont je reçois les ordres et, comme c'est lui qui me paie, je ne cherche pas à en savoir davantage. Ecoutez-moi bien, et n'oubliez pas que nous n'acceptons pas de maladresses dans notre bande. Demain matin, vers midi, je veux que vous vous rendiez au bureau de Cardby Fils...

Leila permit à Wade de l'accompagner jusqu'à l'ascenseur, une demi-heure plus tard. Si Mick avait entendu les derniers mots de Peter, il aurait dressé l'oreille.

— Pas d'imprudences, ni de bêtises. Rappelez-vous que le pays est Horsell Common, et la maison est appelée « les Trois Pignons ». Au revoir, ma petite.

. . . . . .

Deux heures plus tard, une pluie fine tombait. La lune jetait, de temps en temps, un rayon entre deux nuages, mais il faisait très noir; c'était le décor rêvé pour un mélodrame.

Mais l'homme qui suivait le trottoir de Finchley Road s'en souciait peu. Pour Jimmy Baldry, un filou doit avoir de la présence d'esprit, et du cran; il doit être capable d'éviter les catastrophes, mais savoir les accepter la tête haute. Pour le moment, il était heureux et tranquille. Que peut bien faire la pluie quand on a mille livres dans sa poche? Il y a des imbéciles pour qui mille livres seraient une vraie fortune. Pour

Jimmy, c'était seulement la récompense de son sens des affaires, de son sang-froid, de sa perspicacité; il espérait bien ne pas s'en tenir là. Il carra ses épaules, enfonça ses mains dans ses poches, et, tout en marchant, caressa la liasse de billets de banque.

Il fredonnait et souriait en tournant le coin de Belvize Road. Il était près de minuit, mais Jimmy Baldry avait l'habitude de se coucher tard.

Une auto glissa à côté de lui et le jeune homme tourna la tête pour lui jeter un regard indifférent. Aussitôt son sourire disparut, ses dents claquèrent comme s'il avait froid, la catastrophe qui lui avait paru si lointaine se produisait. L'homme assis devant le volant fit halte et regarda Jimmy comme un boucher peut contempler un veau qui s'avance vers l'abattoir. Puis, d'un signe de tête, il lui ordonna de monter.

Jimmy Baldry retint un sanglot. C'était le moment de faire appel à son stoïcisme. Il monta, les mille livres qui étaient dans sa poche devenaient inutiles dans cette minute de danger. Il s'assit sur les coussins et une voix suave s'éleva :

— Je suis désolé de vous déranger, Mr. Baldry, mais je vous serais très reconnaissant si vous me tendiez l'argent qui est dans votre poche sans faire de difficultés. Vous vous êtes trompé de route, mon garçon, et vous allez recevoir votre châtiment.

— Fichez-moi la paix! riposta Baldry, d'un ton effrayé. Je garde ce que j'ai. Allez au diable, vous ne m'effrayez pas.

— Comme vous voudrez, dit l'homme invisible. Adieu.

Une détonation assourdie suivit. Jimmy Baldry n'était plus de ce monde. L'homme glissa une main dans la poche du mort, prit les billets, puis il ouvrit la portière et jeta le corps sur le trottoir. Ensuite, il donna un ordre au chauffeur :

— Dépêchez-vous. Mieux vaut que nous ne nous attardions pas ici. Vous arrêterez à Horsell Common.

Le chauffeur passa la main sur son front mouillé de sueur et appuya sur l'accélérateur. Il savait que l'homme derrière lui avait encore le revolver dans sa main et que rien ne l'arrêterait. Et l'auto, à toute vitesse, se dirigea vers Horsell Common. A dix kilomètres de là, Mick Cardby dormait paisiblement et ne rêvait ni de sa vieille cliente ni de Horsell Common.

**

CHAPITRE IV

UNE ÉTRANGE CONVERSATION

A dix heures un quart, le lendemain matin, l'impertinente secrétaire annonça à Cardby père que quatre hommes voulaient le voir. L'ancien policier se tourna vers Mick qui était appuyé contre la cheminée.

— Tu peux rester. Ce sont les banquiers qui m'ont écrit.

— Ce n'est pas mon rayon. Je préfère m'en aller.

— Reste, Mick. C'est peut-être une grosse affaire. Faites-les entrer.

Une minute plus tard, quatre hommes entraient dans la pièce et saluaient. Mick leur avança des chaises.

— Bonjour, Messieurs, dit le père. J'ai reçu votre lettre ce matin; que pouvons-nous faire pour vous? Je vous présente mon fils.

— Je suis Arthur Tracy, président du Bedwey Trust, annonça le plus âgé. Voici Sidney Kelway, président des London Properties, Claude Foster, président de la Foster Bank, et Ray Foss, de la Citadel Bank. Vous savez peut-être que l'Angleterre est inondée de faux billets de banque?

— En effet.

— Mais vous ne savez pas que ces faux se font de plus en plus nombreux? Il s'agit d'une entreprise en grand et, non seulement de billets imités, mais encore de chèques truqués, de fausses obligations.

— Je ne savais pas que c'était à ce point.

— La police de Londres et Scotland Yard ont fait de leur mieux, mais leurs efforts sont demeurés vains. Nous avons employé nos propres détectives privés; la situation ne s'est pas améliorée et, chaque semaine, elle s'aggrave. Après une longue discussion, nous avons décidé de nous adresser à vous. Si vous acceptez de travailler pour nous, nous vous donnerons tous les

renseignements dont nous disposons. Bien entendu, vous ne perdrez pas votre temps, et si vous réussissez, vous pourrez indiquer vous-même le chiffre de vos honoraires. Que dites-vous de cette proposition?

Le père se tourna vers Mick; le jeune homme haussa les épaules et ne dit rien.

— Vous êtes certain qu'il s'agit d'une seule organisation? demanda Cardby, ce n'est pas sans raison que je vous pose cette question. Pendant les nombreuses années que j'ai passées à Scotland Yard, j'ai eu affaire à pas mal de faussaires.

— Oui, répondit Tracy, nous sommes presque sûrs que tous ces faux sont l'œuvre d'un seul homme; et d'un homme qui a un talent qui va presque jusqu'au génie. Mais il a de nombreux complices qui écoulent les produits de son travail. Il ne pourrait pas en venir à bout tout seul.

— C'est ce que je pensais. Donc, nous pouvons arriver au but de deux manières : ou mettre la main sur le faussaire, ou bien disperser la bande qui l'aide.

— C'est notre opinion, Mr. Cardby, répondit Tracy.

— Très bien, dit le détective. J'accepte la mission que vous me confiez. Veuillez me donner tous les renseignements le plus tôt possible. Je serais désireux aussi de me mettre en contact avec vos détectives privés, ils nous diront ce qu'ils ont fait, et cela nous fera gagner du temps. Je pense que c'est tout, Messieurs.

Les quatre hommes se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Avant de sortir, Tracy se retourna brusquement.

— Je suppose que, de temps en temps, vous nous mettrez au courant, dit-il.

— Certainement non, répliqua le père avec énergie. Ce serait dangereux; nous garderons le silence jusqu'à ce que l'affaire soit terminée.

— Vous avez raison, Mr. Cardby. Ma demande était stupide.

Mick escorta les visiteurs jusqu'à la porte.

— Nous espérons que vous réussirez, dit Tracy.

— En tout cas, nous ferons tout ce que nous pourrons.

Le jeune homme retourna dans le bureau et son père lui dit en souriant :

— Que pense mon jeune associé, de cette affaire?

— Pas grand chose, papa. Notre travail sera bien payé,

mais, comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas mon rayon. Moi, il me faut de l'action. Vos faux monnayeurs ne m'intéressent pas du tout.

— Tu as tort, Mick. Les affaires qui semblent les plus banales sont souvent très palpitantes. Et, à part ta vieille fille d'Horsell Common, nous n'avons rien sur la planche. Et, comme elle est probablement gâteuse, tu auras vite éclairci le mystère qui l'entoure. Occupons-nous donc de ces faux.

— Pour le moment, je vous laisse et je vais chasser les fantômes de Horsell Common. Mon auto est en bas et je pars dans une minute. A mon retour, je vous aiderai.

— Comme tu veux, mon garçon. Je file à Scotland Yard.

Cardby partit et Mick décrocha son chapeau quand la porte s'ouvrit et la secrétaire passa la tête à l'intérieur.

— Une dame est dans la salle d'attente; elle veut vous voir, Monsieur.

— Parfait! Est-elle jolie?

— Je n'en sais rien, répondit la jeune fille d'un ton sec. Elle ne me plaît pas mais à chacun son goût. Faut-il la faire entrer?

— Comment s'appelle-t-elle?

— Miss Leila Cassidy; en tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit.

— Quel nom charmant! Amenez-la moi.

Quelques secondes plus tard, la visiteuse franchissait le seuil de la porte. Elle avait une silhouette jeune et souple que son costume bleu mettait en valeur. Des fossettes se creusaient dans ses joues; elle était certainement jolie. Mick lui avança un fauteuil et fut récompensé par un sourire séduisant.

— Que pouvons-nous faire pour vous, Miss Cassidy? demanda-t-il. A en juger par votre sourire, vous n'avez aucun ennui et, quand on vient nous trouver, en général, c'est parce qu'on a des difficultés.

— Alors votre vie ne doit pas être très gaie, Mr. Cardby.

La visiteuse eut un nouveau sourire. Mick eut le temps de remarquer que l'incisive droite avançait un peu.

— Pas très gaie, peut-être, mais très intéressante, Miss Cassidy.

— Je me demandais si vous voudriez bien me venir en aide.

— C'est notre mission sur terre d'aider nos semblables

Dites-moi ce que vous désirez? Mais je vous avertis que nous ne nous occupons pas de divorce.

L'expression de Leila changea. Ses yeux s'écarquillèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent, elle ressemblait à un petit enfant qui vient de perdre ses illusions sur le Père Noël.

— Je me suis fait annoncer comme Miss Cassidy, dit-elle d'un ton solennel, c'est donc que je ne suis pas mariée.

— Mais vous pourriez avoir envie d'épouser un homme marié, dit Mick.

Leila leva les yeux vers lui. Elle songea que la besogne que Peter Wade lui avait confiée ne serait pas très facile. Mick avait prononcé ces mots d'un ton mordant.

— Par bonheur pour moi, riposta-t-elle, cela ne me tente pas.

— Je vous félicite, Miss Cassidy, dites-moi donc ce qui vous tourmente.

— Vous êtes bien sûr que j'ai des ennuis? Comme je suis bête de vous poser cette question! tous vos visiteurs ont des ennuis. Je ne sais par où commencer mon histoire.

Elle eut un petit geste de désespoir et Mick l'encouragea d'un signe de tête.

— Nous sommes habitués à entendre des histoires étranges, Miss Cassidy. N'ayez pas peur de me scandaliser. Je vous écoute.

Leila se mordit les lèvres, et pencha la tête d'un air timide. Cardby l'examina, et remarqua l'art du maquillage, la dureté des yeux.

— Je veux être aussi brève que possible, dit-elle. Mais je crains que vous ne vous moquiez de moi, je ne suis pas habituée à prendre des détectives pour confidents. C'est très gênant.

— Allons, Miss Cassidy, prenez courage. Si vous m'annonciez que vous venez de voler la Chambre des Communes et que vous l'avez dans votre poche, je trouverais cela très naturel et je dirais que vous avez eu raison. Une cigarette?

— Je fume rarement, dit Leila en prenant son expression la plus candide. Mais vous avez peut-être raison, une cigarette calmera mes nerfs. Merci beaucoup.

Elle tendit la main et Mick fronça les sourcils. Il se demandait comment une personne qui fume rarement peut avoir une tache de nicotine à l'index.

— Les femmes devraient toujours se servir de porte-cigarettes, leurs mains délicates ne devraient pas être tachées par la nicotine.

« Qu'il aille au diable! » pensa Leila.

Elle remarqua tout haut :

— Comme vous êtes observateur, Mr. Cardby! Il est vrai que j'ai fumé, la nuit dernière, plus de cigarettes que je ne l'ai fait pendant des années. J'étais si bouleversée!

— Eh bien, je vous écoute. Vous a-t-on dévalisée, vous fait-on chanter?... que se passe-t-il?

Leila leva la tête et fixa ses beaux yeux pensifs sur Cardby.

— Ce n'est pas aussi terrible que cela, Mr. Cardby. Depuis des mois, un homme m'importune : il veut m'épouser; chaque fois, je refuse et il devient de plus en plus agressif. Maintenant, il me menace. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le convaincre que ses efforts étaient inutiles, mais il devient de plus en plus déraisonnable. Il m'a menacée de me tuer. Je devrais peut-être en rire, mais j'ai peur. Depuis quinze jours, j'ose à peine sortir. C'est pour cela que je suis venue vous trouver; j'aurais pu m'adresser à la police, mais cet homme serait poursuivi, et mon nom serait dans les journaux. Je tiens à éviter cette publicité désagréable. Après mûre réflexion, j'ai conclu que le mieux serait d'avoir affaire à un détective privé. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je viens vous demander votre protection.

— L'intervention d'une tierce personne peut être dangereuse. Croyez-vous que vous ne pouvez venir à bout toute seule de votre soupirant?

— Je ne veux pas m'exposer à un danger inutile. Cet homme est prêt à tout, j'ai besoin de protection.

— Vous voulez qu'un détective vous serve de garde du corps?

— Je veux d'abord une protection efficace et, ensuite, je suis sûre que vous pourrez convaincre mieux que moi cet homme de sa folie. Je me tourmenterais moins, Mr. Cardby, si je n'habitais pas un pays isolé où je me trouve sans secours.

— Où habitez-vous donc, Miss Cassidy?

— Oh! vous ne connaissez sûrement pas ce pays, c'est aux environs de Woking.

Mick qui jouait avec un crayon ne put retenir un mouvement de surprise.

— Je connais un peu la région, où est votre maison?

— A côté de Horsell Common.

Cardby eut un sourire.

— Quelle coïncidence, Miss Cassidy! Mon auto est prête et j'allais partir pour Horsell Common quand on vous a annoncée. J'ai une affaire là-bas. Si vous retournez chez vous, je vous offre une place dans ma voiture.

— Comme c'est drôle! dit Leila; je croyais que j'étais tout à fait aux antipodes. Le monde est vraiment petit.

— Voulez-vous que nous partions? Je suis persuadé que l'intervention d'un étranger sera plutôt fâcheuse dans votre cas, mais c'est comme vous voudrez. Voulez-vous faire le voyage avec moi, Miss Cassidy?

— Certainement. Je suis venue seulement pour vous voir. Je suis prête à partir. Et comme il est étrange que vous alliez justement dans cette direction!

Mick prit un manteau de cuir à une patère, roula un cache-nez autour de son cou et décrocha son chapeau.

— J'espère que vous aurez assez chaud, dit-il. Un trajet pareil en plein hiver n'a rien d'agréable.

En traversant l'antichambre, le jeune homme s'arrêta pour adresser quelques mots à sa secrétaire.

— Je serai de retour cet après-midi; si j'étais retenu, mon père sait où je vais.

Cardby escorta Miss Cassidy jusqu'à son auto, l'aida à monter et lui offrit une couverture de voyage avant de s'asseoir devant le volant. Ses pieds se posaient sur le démarreur quand il aperçut un morceau de papier épinglé à côté de l'indicateur de vitesse.

— Excusez-moi, dit-il en prenant la feuille.

Il se détourna un peu pour lire. Leila Cassidy le guettait et le vit froncer les sourcils. La feuille contenait quelques mots écrits au crayon : « Prenez garde, Cardby, tenez-vous loin de Horsell Common. »

Il enfonça ce billet dans sa poche et prit la direction de Horsell Common. Ils atteignirent Wandsworth sans avoir prononcé un mot. Leila attendait que Cardby ouvrît la conversation, mais il était trop absorbé par ses réflexions pour parler.

Enfin, la jeune femme jugea que le silence se prolongeait trop longtemps.

— Vous aviez raison, fit-elle, il fait froid.

— Je le regrette, Miss Cassidy. Il y a une autre couverture derrière vous. Vous habitez Horsell Common depuis longtemps?

— Oh! non. J'ai une parente là-bas, chez qui je me rends de temps en temps, mais je vis surtout à l'étranger. Sa maison me sert de pied-à-terre quand je suis en Angleterre.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'étranger pour fuir l'homme qui vous tracasse? Au bout de deux ou trois mois, son ardeur se serait refroidie.

— Non, cela ne sert à rien, j'ai déjà essayé; il a découvert où j'étais, m'a bombardée de coups de téléphone, de câbles, puis est allé me rejoindre. J'ai décidé de ne pas recommencer. Vous ne pouvez vous imaginer comme il est entêté.

— C'est un amoureux fervent; bien des jeunes filles à votre place seraient flattées.

— Alors, je ne suis pas comme les autres. Un peu de discrétion me plairait davantage.

Il y eut un long silence que Leila rompit enfin.

— Quels sont vos projets, Mr. Cardby? Allez-vous voir d'abord votre client, ou m'accompagnez-vous chez ma cousine?

Mick ferma à demi les yeux. Son client? Il n'avait jamais parlé d'un client.

— Je vous accompagne d'abord, dit-il. Je ne vais pas vous abandonner sur la route, puis, je ferai la course que j'ai à faire, et je retournerai chez votre cousine pour prendre une décision.

— Merci. Je vous indiquerai le chemin qu'il faut prendre.

Un quart d'heure plus tard, ils traversaient Horsell Common. Quelques minutes plus tard, Mick prit une route pierreuse et étroite, s'arrêta devant un grand portail et descendit pour l'ouvrir. La maison était dissimulée par des arbres et des buissons. L'avenue était envahie par les herbes. Il ne voyait aucune autre demeure. Il parcourut une trentaine de mètres et ouvrit la porte pour Leila. Elle monta en courant les marches et sonna. Une servante d'un certain âge ouvrit la porte et s'effaça pour leur permettre d'entrer. Aussitôt une femme s'avança, les mains tendues.

— Je ne vous attendais pas si tôt, chérie, dit-elle. Comme je suis contente de vous voir!

— Je vous présente Mr. Cardby. Ma cousine, Mrs. Ella Curtis.

Mick réprima un mouvement de surprise, serra la main qu'on lui tendait et s'efforça à sourire. Il avait déjà vu Ella Curtis. Il l'avait vue descendre les marches de Old Bailey après avoir été condamnée à trois ans d'emprisonnement. En ce temps-là, elle s'appelait Dabs Morgan.

CHAPITRE V

NOUVEAUX ÉVÉNEMENTS

La femme lui jeta un regard pénétrant. Cardby eut un moment d'anxiété, car il se demandait si elle le reconnaîtrait. Elle continua à sourire.

— J'ai tout expliqué à Mr. Cardby, Ella, dit Leila. Il m'a promis de m'aider s'il le peut.

— Que je suis contente! J'ai beaucoup entendu parler de vous, Mr. Cardby. Je suis sûre que vous pourrez venir au secours de Leila. Elle ne se montre pas assez énergique à l'égard de cet homme.

— J'aurai une conversation avec lui. Il se laissera peut-être toucher par mes arguments.

— Espérons-le. Entrez dans le fumoir, et je vous offrirai quelque chose à boire. Le trajet n'a pas dû être très agréable par ce temps.

— Je vous remercie, dit Mick en suivant les deux femmes. Vous habitez un endroit bien isolé, Mrs. Curtis.

— Oui, mais c'est pour la santé de mon mari. Il a une grave maladie nerveuse et les médecins lui ont ordonné beaucoup de calme. Que désirez-vous boire?

— Un peu de Xérès, s'il vous plaît. Je suis désolé d'apprendre que votre mari est malade. Qu'a-t-il? De la neurasthénie?

— Son mal n'a pas de nom précis. Il souffre de terribles insomnies.

Cardby prit le verre et tous trois s'assirent. Le jeune homme jeta un regard autour de lui. Les meubles étaient beaux, mais la pièce aurait eu besoin d'être repeinte.

— Voulez-vous déjeuner avec nous? demanda Leila.

— Non, merci. Il faut que je parte dans deux ou trois

minutes. Vous habitez ici depuis longtemps, Mrs. Curtis?

— Presque un an, mais cela me paraît une éternité, et la solitude est très pénible à supporter, mais il a fallu suivre l'avis du spécialiste.

— Evidemment. Excusez-moi, Mesdames, mais il faut que je m'en aille. Pourrez-vous me recevoir vers quatre heures?

— Certainement, dit Leila. Puis-je faire quelque chose dans l'intervalle pour vous aider?

— Oui. Téléphonez à cet homme on envoyez-lui une dépêche, et demandez-lui de venir ici à quatre heures ou de fixer un rendez-vous. C'est facile.

— Peut-être, à moins qu'il ne devine que j'ai demandé conseil à quelqu'un; dans ce cas, je suis sûre qu'il ne viendra pas.

— Comment l'aurait-il deviné? Miss Cassidy, à tout à l'heure. Merci beaucoup pour le Xérès, il m'a réchauffé.

Les deux femmes accompagnèrent Mick jusqu'à la porte d'entrée et suivirent des yeux son auto jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

— Leila, annonça Ella, ce type vous donnera du fil à retordre.

— Allons donc! A nous deux nous en viendrons bien à bout.

— Moi, je ne veux pas tremper dans cette affaire.

Une demi-heure plus tard elles discutaient encore toutes les deux.

Mick s'éloigna. Les pensées se succédaient dans son esprit. Il était absolument déconcerté. Si Leila Cassidy avait passé une partie de sa vie à l'étranger, si Mrs. Curtis n'était installée dans cette maison que depuis un an, il n'était pas vraisemblable...

Mais l'histoire du mari neurasthénique n'inspirait pas beaucoup de confiance au jeune homme. En tout cas, Dabs Morgan n'était pas femme à quitter la ville pour faire plaisir à quelqu'un.

Il abandonna ses réflexions pour arrêter son auto et demander à un passant le chemin des « Trois Pignons ». L'homme se gratta la tête et Cardby prononça le nom de Miss Sophie Keller.

— Oh! la vieille sorcière! Suivez la route, puis, tournez à gauche dans le petit chemin. Il n'y a qu'une seule maison

par là, la sienne. Il faut être toquée pour habiter dans un trou pareil.

— Pourquoi la traitez-vous de sorcière?

— Elle est complètement cinglée. Elle parle tout le temps de fantômes et d'apparitions. Je vous souhaite bien du plaisir si vous allez la voir. Au revoir.

Cardby repoussa son chapeau et se gratta la tête. Le monde entier semblait se transformer en asile d'aliénés. Mais une chose ne le trompait pas : il était sûr d'avoir vu Mrs. Ella Curtis sur les marches de Old Bailey.

Il eut quelque peine à trouver le chemin. Il n'avait guère que dix pieds de large et était entouré de genêts; de tous côtés le paysage était désolé. Des arbres, des ronces, des genêts, quelques buissons, des herbes, du sable... Un portail rouillé s'élevait à quelque distance. La maison était invisible; des arbres la dissimulaient aux yeux. Mick poussa la grille qui gémit.

Il comprenait maintenant pourquoi les gens du pays considéraient Miss Keller comme une sorcière, comme une folle. Aucune personne sensée n'aurait pu supporter de vivre dans un pareil décor. L'avenue était envahie par de longues herbes; les buissons poussaient à l'abandon. Il remonta dans son auto, et poursuivit sa route. A trente mètres, l'avenue décrivait une courbe vers la gauche et la maison s'élevait devant lui.

Mick siffla. Il ne croyait pas aux fantômes, mais si une maison pouvait abriter des démons, des vampires, des goules, des spectres, c'était bien les « Trois Pignons ».

L'édifice prouvait que l'architecte avait eu un amour exagéré pour les angles droits et il avait mêlé tous les styles. Il y avait une profusion de contreforts, de moulures, de pignons, de gargouilles, de tourelles, de clochetons; un porche soutenu par des colonnes s'élevait à l'entrée et tout cela était à moitié caché par le lierre. A quelque distance, Mick aperçut des hangars et des serres qui tombaient en ruines. Une pelouse qui n'était pas entretenue rejoignait les arbres. Un gigantesque buisson de houx terminait l'avenue.

Pendant quelques secondes, Cardby se demanda s'il n'allait pas faire demi-tour et retourner à Londres. Les gens avaient raison, Miss Sophia Keller était toquée! Sans cela, comment vivrait-elle dans une maison pareille? Mais il changea d'avis.

Après un si long trajet, il eût été stupide de repartir sans

informer la vieille fille qu'il renonçait à la besogne dont elle l'avait chargé. Elle n'aurait qu'à s'accommoder de ses fantômes. Il monta le perron et tira une chaîne rouillée. Un carillon strident retentit à l'intérieur et le jeune homme frissonna. Aussitôt, des pas se firent entendre de l'autre côté de la porte, des pas lents, hésitants, et Mick pensa que Sophia Keller arrivait en personne. Une chaîne fut enlevée, un verrou tiré, une clé tourna dans la serrure. Les habitants des « Trois Pignons » étaient barricadés comme s'ils avaient l'intention de soutenir un siège. Enfin, la lourde porte tourna sur ses gonds.

Une minute, Mick crut qu'il était en présence d'un des fantômes. Le visage qui était devant lui était long, cadavérique, jaune comme du safran. Les lèvres étaient rentrées, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés. Cet être étrange ne prononça pas un seul mot. Il était vêtu d'une vieille veste noire, d'un pantalon verdi par l'âge qui retombait sur les bottines, plissé comme un accordéon. Un col très haut entourait le cou décharné. Ses mains étaient longues, exsangues, avec des veines violettes.

— Je suis Mr. Mick Cardby, annonça le jeune homme quand il eut recouvré la respiration; Miss Sophia Keller m'attend. Voulez-vous lui annoncer mon arrivée?

— Bien, Monsieur. Entrez dans le vestibule.

Mick obéit et l'antique serviteur ferma lentement la porte et disparut. Le vestibule avait été jadis pavé, les murs étaient sombres et froids et l'air sentait le moisi. Mick attendit impatiemment le retour du domestique. Les minutes lui paraissaient longues comme des siècles; un silence de mort régnait dans la maison; il fut soulagé quand l'autre revint.

— Par ici, Monsieur, dit-il. Miss Keller va vous voir immédiatement.

Cardby le suivit dans un corridor étroit et entra dans un petit salon. Les meubles étaient de bons vieux meubles honnêtes qui semblaient mal à l'aise dans cet étrange intérieur. Miss Keller, un chat sur les épaules, était assise devant le feu et avait l'air d'avoir au moins cent ans. Sans un sourire de bienvenue, elle leva les yeux vers son visiteur et, d'un geste, lui indiqua un fauteuil en face d'elle.

— Enlevez votre pardessus, jeune homme.

C'était un ordre plutôt qu'une prière. Cardby obéit machinalement. Le domestique battit en retraite.

— J'ai réfléchi depuis notre conversation, Miss Keller, dit Mick. Je suis arrivé à la conclusion que j'ai été peut-être trop pressé d'accepter votre offre. Je ne crois pas que nous puissions nous charger d'une telle affaire. Cela vous contrarierait-il de chercher une autre personne?

La vieille femme ne détourna pas ses yeux perçants.

— Vous avez accepté ma proposition, jeune homme; il ne vous reste qu'à tenir votre promesse.

— Je crois que je me suis un peu trop pressé. Ne voulez-vous pas me rendre ma liberté?

— Non, les affaires sont les affaires. Je suppose que vous êtes arrivé pour rester quelque temps ici. J'ai fait préparer une chambre pour vous. Voulez-vous qu'on vous y conduise?

Cardby fit une grimace. La perspective d'un séjour aux « Trois Pignons » ne l'enthousiasmait pas.

— Nous avons tant de travail, Mademoiselle, qu'il me sera impossible de commencer tout de suite mon enquête. Je ne suis pas arrivé avec l'intention de rester, je n'ai apporté aucun objet et il faut que je retourne à Londres.

— Vous êtes un homme d'affaires bien négligent. Retournez à Londres, prenez ce qu'il vous faut et revenez cet après-midi. Et, demain matin, vous croirez autant que moi à l'existence des fantômes.

— Mais ne comprenez-vous pas, Miss Keller...

— Je ne comprends rien, excepté que vous m'avez donné votre parole, insista la vieille dame. A quelle heure dois-je vous attendre ce soir? J'aimerais que vous soyez là avant la nuit.

— C'est bien, dit Mick qui se sentait vaincu. Je ne sais pas exactement à quelle heure je pourrai arriver mais je m'efforcerai que ce ne soit pas trop tard.

— Merci. Vous déjeunez avec moi?

— Non, merci, s'écria Mick avec plus de précipitation que de politesse. J'ai un ami qui m'attend.

Il se dépêcha d'enfiler son pardessus. Miss Keller ne le quittait pas des yeux.

— Vous pourrez retrouver votre chemin tout seul, dit-elle, les détectives, sans doute, ont le sens de la direction. Je vous attendrai ce soir. Au revoir.

Cardby salua et se dirigea vers la porte; comme il l'ouvrait, Miss Keller lui lança la flèche du Parthe.

— Et apportez toutes les armes qui peuvent servir contre les fantômes!

— Je n'y manquerai pas, répondit Cardby. A ce propos, un de mes amis connaît très bien les habitants de l'au-delà et j'aimerais bien qu'il revienne avec moi. Est-ce que cela ne vous dérangera pas, Miss Keller?

— Pas du tout.

— Merci. Nous reviendrons tous les deux. Au revoir.

Mick sortit sans rencontrer personne. Il poussa un soupir de soulagement en montant dans son auto et se demanda comment il pourrait supporter un séjour aux « Trois Pignons » et ce que ferait Miracle Serrio. Il se rendit à Woking, déjeuna dans un restaurant et téléphona au sergent Lomas.

— C'est vous qui avez été chargé de l'affaire de Dabs Morgan? demanda-t-il.

— Oui; elle m'en a fait voir de toutes les couleurs. Pourquoi? Que fait-elle?

— Rien. Mais je voudrais quelques renseignements sur elle. Pourquoi a-t-elle été arrêtée?

— Elle présentait des chèques truqués.

— C'était elle qui les truquait?

— Non, et elle n'a pas dénoncé ses complices. C'était un travail de premier ordre.

— Que savez-vous sur elle?

— Elle a épousé un type appelé Peter Wade. Nous avons l'œil sur lui depuis longtemps, mais il est rudement malin et nous n'avons encore rien trouvé contre lui.

— Et ses amis? Vous avez de ses nouvelles depuis qu'elle est sortie de prison? Elle habite une maison isolée près de Woking, savez-vous pourquoi?

— Elle est très liée avec une nommée Leila Cassidy. J'ai perdu ses traces depuis quelques mois. Prenez garde à elle, Mick.

— N'ayez pas peur. Comment est Peter Wade?

— Grand, brun, les cheveux bouclés, les yeux marrons; il a environ trente ans, et la langue bien pendue.

— Merci. C'est tout pour le moment, à bientôt.

Mick remonta dans son auto et se dirigea de nouveau vers la demeure de Mrs. Ella Curtis. Ces deux femmes l'intéressaient de plus en plus. Leila Cassidy lui ouvrit la porte, mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe d'entrer.

— Je suis contente que vous soyez là, chuchota-t-elle. J'ai téléphoné et il est arrivé tout de suite. Il cause maintenant avec Mrs. Curtis. Je vous donne carte blanche. Venez.

Cardby la suivit sans commentaires. Il pénétra dans le petit salon; un homme qui était devant le feu se retourna brusquement. Cardby ne put retenir un sourire. Cet homme avait environ trente ans, ses cheveux étaient bruns et bouclés et ses yeux marron.

— Mr. Cardby, dit Leila, je vous présente Mr. Raymond Purcell.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, Mr. Purcell, riposta Mick. Je suis très heureux de faire votre connaissance.

Et il échangea une poignée de mains avec Mr. Peter Wade!

CHAPITRE VI

UN DÉBUT QUI PROMET

— Et pourquoi êtes-vous si désireux de me connaître? demanda Wade. Je crois que j'ai entendu prononcer votre nom, mais c'est tout.

— Dommage. Ecourtons les préambules; vous avez menacé Miss Cassidy de la tuer si elle persiste dans son refus de vous épouser. Est-ce exact?

— Je n'ai pas l'intention de discuter de mes affaires privées avec vous.

— Miss Cassidy m'a chargé de discuter en son nom. D'ailleurs, la question sera vite réglée. Vous vous rendez ridicule, vous enfreignez les lois; Miss Cassidy ne veut pas de vous comme mari. Qu'avez-vous à répondre?

— Rien, si ce n'est que votre insistance me paraît de très mauvais goût. Je vous conseille de vous retirer.

— Avez-vous l'intention de continuer à persécuter Miss Cassidy?

— Je ferai ce qu'il me plaira et je n'ai besoin d'aucun conseil.

— Je vous avertis, en tout cas, que si vous adressez de nouvelles menaces à Miss Cassidy, je vous en punirai sans avoir recours aux tribunaux. Vous pourrez me poursuivre pour coups et blessures et nous verrons comment les jurés écouteront votre histoire.

— Vous me reprochez de menacer les gens, je vois que vous en faites autant.

— En effet. Mais ce n'est pas une femme que je menace; cela fait une grande différence.

— Qu'avez-vous à dire, Leila?

— Je suis entièrement d'accord avec Mr. Cardby, affirma la jeune femme.

***

Mick la regarda avec admiration. Quelle actrice parfaite!

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, reprit-il. Si vous tourmentez Miss Cassidy, vous aurez affaire à moi. Et, quand je vous laisserai, vous n'aurez plus forme humaine. Je m'en vais. Au revoir, Mesdames.

Leila l'accompagna à la porte en chuchotant :

— Croyez-vous qu'il se tiendra tranquille maintenant, Mr. Cardby? Il ne paraît pas avoir peur. Que ferai-je s'il me menace encore?

— Téléphonez à mon bureau et donnez-moi son numéro de téléphone et son adresse. Fiez-vous à moi pour le reste.

— Je vous suis très reconnaissante, Mr. Cardby.

— C'est tout naturel; maintenant il faut que je parte.

— Vous retournez à Londres? demanda Leila d'un ton innocent.

— Certainement, répliqua Mick.

— Oh! comme vous aviez une autre affaire par ici, je pensais que votre séjour serait plus long, et que c'était réconfortant de vous sentir dans le voisinage.

— Londres n'est pas très loin. Au revoir, Mademoiselle.

Il lui serra la main, et quand il fut parti elle retourna rejoindre ses amis.

Mick fit le trajet en sifflotant. Son père faisait les cent pas dans le bureau, la pipe entre ses dents.

— Eh bien, papa, demanda Mick, où en êtes-vous de votre histoire de faux monnayeurs?

— C'est un problème tout à fait extraordinaire. J'ai examiné les billets de banque et les pièces : le travail est parfait. Scotland Yard n'est arrivé à aucun résultat.

— Il faudra travailler avec ardeur si nous voulons gagner notre argent.

— J'ai parlé à quelques experts, et ils m'ont dit que l'imitation est parfaite.

— Et vous ne voyez personne qui puisse avoir trempé dans l'affaire?

— J'ai appris que des billets et des chèques étaient distribués par une femme nommée Dabs Morgan, qui a été condamnée à quelques années de prison. Mais on n'a pas découvert ses complices.

— Ça alors! s'écria Mick. Je viens de quitter Dabs Morgan.

— Toi? Et pourquoi l'as-tu vue?

— Asseyez-vous et je vais vous conter mon histoire. C'est très drôle.

Le père garda le silence pendant un quart d'heure et Mick lui fit le récit des événements de la journée.

— Cela commence à s'éclaircir, dit-il, quand Mick se tut. Cette femme est affiliée à la bande des faux monnayeurs; les criminels auront appris que nous nous préparons à faire des investigations, et ils cherchent à mettre le grappin sur nous. Je crois que ta maison hantée te conduira très près des bandits que nous cherchons.

— Que dois-je faire?

— Etre prudent, mais rester en contact avec les deux femmes. Et essaie toi-même de les prendre au piège. Un jeune homme peut être léger, insouciant, et parler à l'étourdie. Fais croire à Miss Cassidy que tu ne peux pas résister à un joli visage et que tu ne gardes pas toujours les secrets qu'on te confie.

— C'est ce que je ferai. Si je m'installe chez Miss Keller, je la verrai souvent. J'emmène un camarade là-bas et je le laisserai s'occuper des fantômes pendant que je travaillerai pour vous.

— Bon. Mais prends bien garde. Si ces types ont pu échapper à Scotland Yard pendant des mois, ils ne tomberont pas facilement dans un piège.

— Je ferai de mon mieux. Cela va être amusant. Vous avez l'adresse de Miss Keller? Mais ne m'écrivez pas à moins que ce ne soit absolument nécessaire.

— Je suis dans le métier depuis trop longtemps pour commettre de telles bévues. A bientôt.

Mick se rendit dans un garni sordide de Gower Street, et demanda à un souillon de lui indiquer la chambre de Serrio. La jeune fille le fit monter à l'étage supérieur. Elle frappa à une porte, l'ouvrit et disparut. Cardby s'avança; le magicien était allongé sur un divan et plongé dans la lecture d'un roman!

— Prenez votre baguette magique, mon vieux, ordonna le jeune homme. Nous partons. N'oubliez pas ce que je vous ai dit et, pour l'amour de Dieu, rappelez-vous que vous êtes mon assistant et que vous n'avez jamais mis les pieds dans un music-hall. Et dépêchez-vous, je suis pressé. Fourrez un pyjama dans votre boîte à miracle, nous resterons là-bas quel-

que temps; et je ne crois pas que vous puissiez faire sortir un pyjama d'un chapeau haut de forme.

Mick s'assit sur le divan et alluma une cigarette tandis que le magicien emplissait une valise. L'homme enfila un pardessus râpé, se coiffa d'un immense feutre et soupira.

— Il faut que je passe chez moi, dit Mick. Vous êtes prêt?

Une demi-heure plus tard, tous les deux arrivaient aux « Trois Pignons ». Miracle Serrio contempla la maison aux dernières lueurs du jour et frissonna.

— Mon Dieu! s'écria-t-il. C'est ici que nous allons habiter?

— Exactement. Comme la campagne est agréable après la vie fiévreuse de Londres! Et ces maisons anciennes, rien que de les voir, cela vous réchauffe le cœur.

— Ce n'est pas mon avis, Monsieur. Moi, la campagne, je déteste ça.

— Il faudra que vous vous en contentiez pour quelques jours. Je vais mettre l'auto dans ce hangar à moitié dissimulé.

Serrio étreignit sa valise et regarda autour de lui comme s'il cherchait un moyen d'évasion.

— Venez, dit Cardby, en le saisissant par le bras. Nous allons voir notre patronne, rappelez-vous que vous êtes détective privé.

— Je ne sais si je pourrai me résoudre à une telle déchéance, pensez à ma renommée...

— Et pensez aussi à votre dénuement. Allons, du courage. Venez.

Mick sonna et, en entendant le carillon, Serrio claqua des dents. Mick se demandait quelle serait sa réaction quand il aurait franchi la porte. Le domestique ouvrit la porte et Serrio poussa un cri. Mais Cardby l'entraîna dans le vestibule et referma la porte. L'entrée était à peine éclairée et paraissait plus sinistre que dans la journée.

— Courage! chuchota Mick. Quand vous y serez accoutumé, vous vous plairez beaucoup ici.

— Moi? gémit Serrio. Si je me plais ici, c'est que je serai mûr pour l'asile d'aliénés. Qui est-ce qui a ouvert la porte? Un spectre, déjà?

— Allons donc, dit Mick, c'est le modèle des serviteurs, honnête, dévoué à son maître.

— Mon Dieu! il avait l'air de sortir d'un tombeau.

Le domestique qui s'était éloigné revenait lentement vers eux.

— Miss Keller vous attend, Messieurs. Voulez-vous que je porte vos bagages dans vos chambres?

— Non, merci, répliqua Cardby, je les porterai plus tard. Comment vous appelez-vous?

— Male, Monsieur, simplement Male. Sonnez-moi quand vous serez prêt.

Cardby se dirigea vers le petit salon de Miss Keller. Serrio le suivait lentement. Mick frappa; la voix ferme de Miss Keller lui ordonna d'entrer. La vieille fille était assise exactement comme il l'avait laissée. Elle ne se tourna pas vers eux.

— J'ai tenu ma promesse, Miss Keller, dit Mick. J'ai amené mon assistant, Sam Serrio.

— Miracle... commença le magicien.

— J'en conviens, se hâta de dire Cardby, c'est un miracle qu'une maison si vieille soit si bien conservée.

La vieille fille leva les yeux vers le magicien. Serrio entr'ouvrit la bouche pour pousser un cri. Cardby le prévint.

— C'est un détective très compétent, Miss Keller.

— J'en jugerai par les résultats; pourquoi n'enlevez-vous pas votre pardessus?

Le magicien jeta un regard suppliant à Cardby. Mick se débarrassa de son vêtement, Serrio l'imita, mais ses mains tremblaient tant qu'il pouvait à peine y arriver.

— Le service est très mal fait ici, dit la vieille fille, deux femmes de chambre qui étaient arrivées la semaine dernière sont parties ce matin. Pour le moment je n'ai donc que Male, une cuisinière et une jeune fille. Les autres n'ont pas pu le supporter plus longtemps.

— Elles n'ont pas pu le supporter plus longtemps, chuchota Serrio.

— C'est ce que j'ai dit, et, dans quelques jours, vous comprendrez pourquoi.

Serrio hocha la tête avec énergie. Il comprenait déjà pourquoi les servantes étaient parties.

— Nous allons nous installer dans nos chambres, Miss Keller. J'ai laissé les bagages dans le vestibule.

— Sonnez Male, je vous verrai ici dans une demi-heure.

Serrio ne pouvait détourner son regard de la vieille fille.

— N'avez-vous donc jamais vu une vieille femme? demanda-t-elle avec irritation.

Les deux hommes furent contents quand le domestique vint les chercher pour les conduire à leur chambre. L'escalier était très vieux et à peine éclairé. Cardby tâtonnait le long les murs et, derrière lui, Serrio se cognait à tous les angles.

— Voici votre chambre, Mr. Cardby, annonça Male en ouvrant une porte.

Il tourna le commutateur; la pièce était vaste et l'ampoule qui l'éclairait très faible mais Mick aperçut le plafond bas, noirci, une tapisserie sombre, une vieille carpette étalée sur le parquet. Les meubles étaient lourds, encombrants et sans beauté.

— Ce sera parfait, dit Mick dans l'espoir que son enthousiasme se communiquerait à Serrio. Voulez-vous accompagner mon assistant chez lui?

Serrio lui lança un regard désespéré et se mit à marcher comme s'il allait à l'échafaud. Mick fit le tour de la chambre, tapa sur les murs, examina le parquet, se pencha à la fenêtre et soupesa les chaises.

Puis, il posa sa valise sur le lit et se mit en devoir de la défaire.

Soudain, il tressaillit. Un cri perçant, un rugissement, remplissait la maison. Avant que le jeune homme eut eu le temps de faire un mouvement, un autre hurlement fit trembler la maison.

Mick s'élança vers la porte, hésita une seconde, et tourna à droite. Il avait reconnu la voix qui poussait des clameurs si effrayantes. En courant, il se heurta violemment à Male qui alla rouler contre le mur, et il le saisit par les épaules.

— Qu'y a-t-il? cria Cardby. Qui a crié?

Le serviteur qui tremblait comme une feuille fit un geste. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole. Cardby le laissa et continua sa route. A l'extrémité du corridor, il vit une lumière dans une pièce. Il se précipita dans cette direction et, sur le seuil de la porte, il s'arrêta net, frappé par un spectacle inattendu : au milieu de la chambre, une valise était posée sur le parquet et à côté était étalé le grand Serrio, le faiseur de miracles!

CHAPITRE VII

HEURES FIÉVREUSES

Cardby fit le tour de la pièce, il ne pouvait voir ce qui avait causé une terreur si subite. Tout était en ordre, et à part Miracle Serrio, la pièce était vide. Il se pencha sur l'homme évanoui et lui tâta le pouls. Le cœur battait faiblement mais régulièrement. Il défit le col de Miracle, prit sur la table à toilette un carafon d'eau et en aspergea le visage et le cou du magicien. Quelques secondes plus tard, l'homme entr'ouvrait les yeux et les refermait aussitôt.

— Allons, Serrio, souffla Mick, vous n'êtes pas blessé. Ne faites pas la petite fille nerveuse. Buvez un peu d'eau et remettez-vous.

Serio ouvrit de nouveau les yeux, regarda Cardby et frissonna. Il repoussa le carafon que Mick approchait de ses lèvres.

— Oh! mon Dieu! gémit-il, allons-nous-en, Monsieur. Je mourrai ou je deviendrai fou, je ne peux pas le supporter... partons...

— C'est votre imagination, Miracle, qui vous emporte.

— L'imagination! protesta l'homme. Je l'ai vu. Je peux croire mes yeux, n'est-ce pas?

— Cessez de battre la campagne, et dites-moi ce que vous avez vu.

— Vous ne ririez pas si vous aviez aussi vu, Monsieur, je vous assure.

— Pendant que vous reprenez vos esprits, je vais examiner la pièce. Je ne crois pas toutes vos sornettes sur les fantômes. Tiens, Male, vous voilà? Je regrette de vous avoir bousculé, mais on n'y voyait rien dans le corridor.

Le domestique hocha la tête et se laissa tomber dans un fauteuil. Mick fit le tour de la pièce; pendant quelques minutes,

il contempla les fenêtres qui étaient au nombre de quatre puis, il se tourna vers Male.

— Quand il fait froid comme aujourd'hui, on ne laisse pas tant de fenêtres ouvertes, n'est-ce pas? Toutes les quatre ici sont fermées mais l'une d'elles est seulement poussée. Aviez-vous tourné la poignée?

— Certainement, Monsieur.

— Une des servantes a-t-elle pu ouvrir la fenêtre après vous?

— Certainement non, Monsieur. C'est moi qui m'occupe de ces choses.

— Bien, dit Mick. Les fantômes sont capables de bien des choses, mais je ne crois pas qu'ils sachent ouvrir une fenêtre. Attendez là un moment pendant que je vais chercher une lampe électrique.

Mick courut à sa chambre, prit une lampe électrique, et revint examiner la fenêtre. Il enfila un gant avant d'ouvrir, et remarqua que le loquet tombait automatiquement quand la fenêtre était fermée, de l'intérieur ou de l'extérieur. Il se pencha au dehors et promena le rayon de sa lampe autour de lui; à environ deux pieds du rebord de la fenêtre, se trouvait un contrefort dissimulé par le lierre. C'était un jeu de grimper par là pour un homme agile. Il examina la saillie; dans la poussière accumulée depuis des mois, deux marques étaient visibles. Des mains s'étaient cramponnées là! Mick éclaira aussi le jardin mais il ne put pas voir grand'chose.

Il se redressait quand la vitre vola en éclats. Le jeune homme tomba sur le parquet. Serrio poussa un nouveau hurlement et s'évanouit pour la seconde fois. Toujours allongé, Cardby regarda la fenêtre : un trou, le verre brisé étaient éloquents. Mick s'éloigna un peu à quatre pattes. A sept ou huit pieds, il trouva ce qu'il cherchait : une balle!

— Au diable les fantômes! s'écria Cardby. Les spectres n'entrent pas dans une maison par effraction, et avez-vous jamais entendu parler d'un fantôme qui se promène avec un revolver dans sa poche? Les fantômes qui vous importunent, Male, sont des filous dangereux. Secouez donc un peu mon assistant. Je croyais avoir amené un homme et non pas une femmelette.

Le domestique ne fit pas un mouvement. Mick saisit Serrio par le col et le secoua vigoureusement. Le magicien gémit.

Cardby l'inonda d'eau froide et Serrio reprit connaissance.

— Dites-moi exactement ce que vous avez vu quand vous avez crié, dit Mick.

— C'était un fantôme, Monsieur, je jure que c'était un fantôme, demandez à Male.

— Je n'y manquerai pas. Qu'avez-vous à dire, Male?

— Ce monsieur a raison, c'était un fantôme. Je l'ai vu.

— Vous êtes fous tous les deux! Allez vous faire pendre avec vos histoires de fantômes. Vous me direz bientôt que c'est le petit Chaperon rouge qui a tiré un coup de revolver. Serrio, racontez-moi ce que vous avez vu, dépêchez-vous.

Serrio passa une main tremblante sur son visage.

— Je marchais devant Male, dit-il. Et il m'a indiqué la porte de ma chambre. Il se trouvait à environ deux mètres derrière moi, j'ai ouvert la porte et en franchissant le seuil j'ai vu...

— Une minute; vous ne saviez pas où était le commutateur. La chambre était-elle déjà éclairée quand vous êtes entré?

— Non, Monsieur. Je savais que Male était derrière moi et je m'attendais à ce qu'il donne la lumière. Mais je n'avais pas fait plus de deux pas quand le fantôme est descendu du plafond.

— Du plafond? Mon Dieu, peut-on dire de telles bêtises!

— C'est vrai, Monsieur, intervint Male.

— Je le jure, insista Serrio, je vous dis que je l'ai vu, de mes propres yeux, je peux croire le témoignage de mes sens.

— J'en doute. Vous me dites tous les deux que vous avez vu un fantôme, mais la pièce était dans l'obscurité?

— Nous n'avions pas besoin de lumière, dit Serrio en se remettant à trembler. On y voyait comme en plein jour, et c'était horrible à voir.

— Comment diable avez-vous pu voir dans l'obscurité? demanda Mick, qui perdait patience.

— Il étincelait et rayonnait; il a traversé le plafond et il devenait de plus en plus grand. Soudain, j'ai vu son visage et les yeux étaient terribles. Je me suis évanoui de frayeur. Qu'est-ce qui a cassé la vitre tout à l'heure?

— Votre fantôme; non seulement il étincelle et rayonne, mais il force des fenêtres et il a un revolver muni d'un silencieux. Il a voulu que je prenne ma part de ce petit divertisse-

ment et il a tiré sur moi. C'est un drôle de type que votre fantôme, Serrio.

L'homme porta sa main à son front et gémit.

— Je veux m'en aller, dit-il. Mettez-moi en prison si vous voulez, mais je ne veux pas rester ici.

— Un cabanon vous conviendrait mieux; une minute : quand vous vous êtes évanoui, la pièce était encore dans l'obscurité, mais elle était éclairée quand je suis arrivé; comment pouvez-vous expliquer cela? Le spectre a-t-il donné de la lumière avant de remonter sur son manche à balai pour retourner dans l'au-delà?

— Je peux facilement expliquer cela, Monsieur. J'étais à quelques pas de votre ami, j'ai vu un fantôme, au moment où j'allais tourner le commutateur. Le cri que ce monsieur a poussé m'a terrifié et, sans y réfléchir, j'ai tourné le commutateur et je me suis élancé pour aller chercher du secours. C'est à ce moment-là que vous m'avez heurté dans le couloir, Monsieur.

— Avez-vous vu autre chose que le fantôme quand vous avez éclairé?

— Non, Monsieur. Tout en tournant le commutateur je me suis enfui. J'ai vu certainement un fantôme, et c'était vraiment terrible. Les yeux m'ont fait une telle peur que j'ai perdu la tête.

— Pourquoi avez-vous été si terrifié, Male? Vous êtes dans cette maison depuis un certain temps, vous devez donc être habitué à voir des revenants. Pourquoi cette apparition vous a-t-elle tant affolé? Expliquez-vous.

— J'ai vu en effet des spectacles étranges, Monsieur, mais jamais rien de comparable à celui qui s'est présenté à mes yeux voici quelques minutes.

— Bien. A propos, c'est la première fois qu'on essaie de tuer une personne dans la maison?

— Autant que j'en puisse juger. Cela rend les événements de cette nuit de plus en plus irréels.

— Oh! à moi, cela me paraît très réel. La balle que je tiens dans la main n'a rien d'immatériel. Ce n'est pas un fantôme qui l'a faite, Male.

— Alors comment expliquez-vous le fantôme que nous avons vu tous les deux? demanda Serrio.

— Cela, c'est votre travail; plus tard je pourrai vous faire

quelques suggestions. Pour le moment, je vous propose une promenade dans le jardin. J'aimerais bien dire deux mots à ce revenant qui est armé d'un revolver.

— Vous allez sortir après ce qui s'est passé? Quelle imprudence! s'écria Male avec anxiété.

— Je ne pourrai pas découvrir la vérité en restant dans la maison.

— Je vous en prie, Mr. Cardby, supplia le magicien, ne sortez pas. Nous ne pouvons pas rester ici sans protection. Et si le fantôme revenait, pendant que vous êtes dehors?

— Envoyez-lui un direct à la mâchoire de ma part. A tout à l'heure.

Male suivit Mick et Serrio se mit à courir après eux. Cardby s'arrêta dans sa chambre pour prendre un revolver et une matraque.

— Montrez-moi comment je peux sortir dans le jardin sans attirer l'attention, demanda Mick.

— Venez, Monsieur, nous passerons par la cuisine. Mais n'est-ce pas très risqué?

Mick, sans lui répondre, enfonça le revolver dans sa poche, prit la lampe électrique dans la main gauche, la matraque dans la droite. Ils descendirent l'escalier et, dans le vestibule, se trouvèrent devant Miss Keller appuyée sur sa canne.

— Que veulent dire ces cris? demanda-t-elle. Que se passe-t-il?

— Mon assistant vous le dira, Mademoiselle, répliqua Mick. Je vais faire une promenade dans votre parc, je serai bientôt de retour.

Miss Keller conduisit Serrio dans le petit salon, pendant que le jeune homme suivait Male. Dans la grande cuisine, une femme tricotait devant le feu.

— Où est Emily, Mrs. Dodds? dans sa chambre? demanda Male.

— Non, répondit la cuisinière. Elle est sortie tout à l'heure pour ramasser du bois pour demain matin et elle n'est pas encore revenue.

— La sotte! remarqua le serviteur. Pourquoi a-t-elle attendu qu'il fasse nuit? Par ici, Mr. Cardby. Faites bien attention, en sortant, le sol est très inégal, et il y a beaucoup de hangars qu'on ne voit pas dans l'obscurité. Ne vous approchez pas trop des massifs.

Il ouvrit la lourde porte; Cardby la franchit, la matraque à la main; la porte se referma derrière lui et il se trouva dans les ténèbres. Mais il n'éclaira pas sa lampe de poche; il ne tenait pas à fournir une cible parfaite à son adversaire. Il marchait à pas de loup; le ciel était couvert de nuages et on ne voyait aucune étoile.

Au coin de la maison, le jeune homme s'arrêta pour tendre l'oreille. Il n'entendit que le gémissement des arbres agités par le vent. Il se trouvait au bord d'une allée sablée. En deux enjambées, il traversa l'allée et fut sur l'herbe de la pelouse. Il frissonna et regretta de n'avoir pas mis son pardessus.

Cardby commençait à se dire que cette promenade nocturne ne donnerait aucun résultat; il marchait, à tâtons, au milieu des buissons. Des ronces s'enroulaient autour de ses jambes. La maison n'était pas éclairée et il se demanda pourquoi Miss Keller était si avare de son électricité. Quand on habite une maison hantée il faudrait au contraire l'inonder de lumière pour faire fuir les fantômes.

Quelques minutes s'écoulèrent; de temps en temps, un oiseau de nuit poussait un cri lugubre. Mick atteignit le coin opposé de la maison, traversa de nouveau l'allée et suivit le mur de l'édifice. Soudain, il s'arrêta. Il avait entendu le ronronnement d'un moteur. Il revint sur ses pas. Mais une autre surprise l'attendait : le bruit du moteur devenait plus fort et il comprit que l'auto ne se dirigeait pas vers les « Trois Pignons » mais passait devant la maison, dans l'avenue principale!

Il se mit à courir; une vive lumière éclaira l'avenue, et il aperçut une auto qui se dirigeait vers le portail. Mick n'hésita pas; il jeta la matraque, sortit le revolver de sa poche et tira trois coups sans cesser de courir; l'auto augmentait de vitesse. Il fit feu une quatrième fois, et une explosion se fit entendre : un pneu avait éclaté. La voiture fit une embardée puis se redressa et disparut. Mick reprit sa course derrière elle, mais il ne put la rejoindre. Il poussa un juron, il devinait ce qui s'était passé. Le chauffeur inconnu s'était emparé de l'auto de Mick! Le jeune homme avait fait éclater son propre pneu!

Une consolation lui restait : l'inconnu devait être caché dans le hangar et Mick était passé tout près de lui, il avait risqué de recevoir une balle dans la peau. Maintenant, il n'y avait plus qu'une chose à faire : prévenir la police, lui donner le

numéro de la voiture volée, et peut-être le voleur serait-il arrêté. Mais Mick ne put retenir un nouveau juron : il était peu probable que Miss Keller eût le téléphone.

Malgré tout, il retourna en courant vers la cuisine et, cette fois, il se servit de sa lampe électrique. Tout à coup, à droite, un objet blanc attira son regard; il s'arrêta et promena autour de lui le rayon de sa lampe. Une minute plus tard, il plongeait au milieu des buissons.

Dans les genêts et les ronces, était étendue une jeune fille. Elle portait un tablier blanc sur sa robe noire. Cardby se pencha pour l'examiner de plus près et constata une contusion bleue à sa tempe gauche. Elle avait perdu connaissance et son visage était si pâle que Mick, un instant, la crut morte. Il tâta son pouls et comprit qu'elle n'en valait guère mieux.

— Au diable les fantômes! grommela-t-il en prenant la jeune fille dans ses bras.

CHAPITRE VIII

DIFFICULTÉS IMPRÉVUES

Il poussa du pied la porte de la cuisine. Male se dressa devant lui, ébahi. Mrs. Dodds paraissait stupéfaite.

— Laissez-moi entrer, dit Cardby. Voici sans doute Emily, la femme de chambre qui avait disparu. Débarrassez le divan, dépêchez-vous.

Il posa la jeune fille sur le divan et se retourna vers Mrs. Dodds.

— Appliquez-lui des compresses froides sur la tête; il faut un docteur tout de suite. Avez-vous le téléphone ici, Male?

— Non, Monsieur. Miss Keller ne l'a jamais voulu. Qu'allons-nous faire? A cinq cents mètres d'ici, il y a une maison d'où l'on pourrait téléphoner. Voulez-vous que j'y coure, Monsieur?

Cardby secoua la tête avec impatience.

— Non, non. Indiquez-moi le chemin et j'irai moi-même. J'ai trouvé cette fille dans un massif, dehors. Elle est très mal en point. Pendant mon absence, tenez des compresses sur sa tête, baignez ses pieds dans l'eau chaude, et laissez-la étendue. Male, dites-moi où est cette maison?

Une minute plus tard Cardby descendait l'avenue à toutes jambes. Bien que la route fût mauvaise, il atteignit la maison du voisin en deux minutes. Une bonne lui ouvrit la porte et s'apprêtait à la lui refermer au nez quand le jeune homme s'écria :

— Je viens de chez Miss Keller; il y a eu un accident et je voudrais téléphoner à un médecin. Où est votre appareil?

Il vit l'appareil sur la table dans le vestibule et, sans attendre la réponse, décrocha et demanda à la téléphoniste de lui donner le docteur le plus proche. En quelques mots, il mit le

praticien au courant. Le propriétaire de la maison, attiré par le bruit, arrivait. Mick lui expliqua la situation rapidement et lui demanda la permission de demander deux autres numéros, en promettant de le rembourser.

Le premier appel fut pour la police de Woking. Mick raconta que son auto avait été volée et donna toutes les explications nécessaires. Puis, il demanda son père. Mais il ne pouvait pas dire grand chose, puisqu'il n'était pas seul.

— Ici Mick, papa, dit-il. Je voudrais que vous preniez le premier train pour Woking; là, sautez dans une auto et venez me retrouver.

— Pourquoi donc, mon garçon? J'ai beaucoup de travail ici. Et à deux, nous ne ferions que de la mauvaise besogne. Que s'est-il passé, Mick?

— Assez d'événements pour que vous arriviez à toute vitesse.

— Sois plus clair. Peut-être quelqu'un écoute-t-il ta conversation?

— Justement. Je suis très pressé. A tout à l'heure.

— C'est bien, Mick. Je file à la gare. Je serai avec toi dans une heure.

Mick paya les trois coups de téléphone et remercia son hôte. L'homme l'accompagna à la porte.

— Puis-je vous aider? J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave? J'ai toujours dit que cette vieille femme était stupide de vivre toute seule.

— Je vous suis très reconnaissant mais, pour le moment, je peux me tirer d'affaire tout seul. Merci. Au revoir.

Une fois dehors, il se remit à courir. Il était au milieu de l'avenue quand des phares brillèrent derrière lui; instinctivement il se cacha sous un buisson. Mais l'auto s'arrêtait devant la porte d'entrée et il comprit que le médecin arrivait. Il s'élança vers lui.

— C'est moi qui vous ai téléphoné, dit-il. Un accident est arrivé à une jeune fille; je crains qu'il ne soit grave. Je ne sais pas du tout ce qui s'est passé, je l'ai trouvée au milieu d'un massif. et elle a reçu un coup sur la tempe.

Quand ils entrèrent dans la cuisine, Emily était toujours sur le divan et Mrs. Dodds et Male se penchaient sur elle. Ils firent place au docteur qui, quelques minutes plus tard, se retourna vers Cardby.

— C'est très grave, je ne suis pas sûr qu'elle en réchappera.

— Je le savais déjà quand je vous ai téléphoné. Que faire? Elle ne peut pas rester ici.

Le docteur toisa Cardby de la tête aux pieds, et fut frappé par son assurance.

— Je vais la prendre dans mon auto et la mener à l'hôpital de Woking. Une ambulance vaudrait mieux, mais nous n'avons pas de temps à perdre. Pouvez-vous m'aider?

— Bien sûr, nous pourrons la porter jusqu'à l'auto sur le divan.

— C'est bien. Vous comprenez que je suis dans l'obligation d'avertir la police.

Mick réfléchit quelques minutes.

— Dites à la police, reprit-il enfin, que c'est Mick Cardby, détective privé, qui a trouvé la jeune fille et a téléphoné.

— C'est parfait, dit le médecin, je vous connais de réputation. Etes-vous prêt? Il me tarde que cette pauvre petite soit à l'hôpital.

Le fardeau n'était pas léger et les deux hommes durent faire plusieurs haltes avant d'atteindre la voiture. Ils arrangèrent la malade du mieux qu'ils purent, et Mick attendit sur le perron que l'auto se fût éloignée. Male et Mrs. Dodds étaient derrière lui.

— J'ai entendu des coups de feu, Monsieur, dit le domestique.

— C'est moi qui les ai tirés, dit Cardby. Quelqu'un m'a volé mon auto, et j'ai lancé une balle dans un pneu. Je vais voir Miss Keller.

Il laissa les deux serviteurs ahuris et se rendit dans le salon Serrio et la vieille fille contemplaient le feu.

— Que se passe-t-il, jeune homme? demanda Sophia Keller. Toute la maison est en tumulte.

— Miss Keller, la prochaine fois que quelqu'un me demandera ce qui se passe, je l'étranglerai de mes propres mains. Une tentative de meurtre a été faite contre moi, mon assistant s'est évanoui deux fois, mon auto a été volée, et votre femme de chambre vient d'être emportée à l'hôpital à moitié morte; à part cela, tout va bien.

Elle ne sourcilla pas. Mais Serrio se tortillait dans son fauteuil comme une anguille; cependant, effrayé par l'expression de Cardby, il n'osa poser aucune question. Le jeune homme

perdait patience. Il aimait l'imprévu, mais, cette fois, il en avait trop à son gré.

— Persistez-vous à dire que cette maison est hantée, Miss Keller? demanda-t-il d'une voix mordante.

— Je vous défends de me parler sur ce ton, jeune homme, répliqua la vieille fille. Je suis votre patronne et vous êtes sous mon toit : deux raisons pour que vous soyez poli.

— Je ne l'oublie pas, Mademoiselle, mais je sais que vous n'avez jamais eu de fantômes chez vous, qu'il n'y a rien de surnaturel dans ce qui se passe chez vous, et toute cette histoire me paraît extrêmement louche.

— Cependant, jeune homme, votre assistant lui-même reconnaît qu'il a vu un spectre. Se trompe-t-il lui aussi?

— Sûrement. Serrio a lu trop de romans; ils lui ont tourné la tête. Le fantôme m'a tiré un coup de revolver.

— Je suis de plus en plus déconcertée par les événements.

— Vous paraissez bien calme pour une femme terrifiée. Je voudrais bien que Serrio ait autant de sang-froid.

— J'ai le droit de savoir quelles sont vos intentions?

— Peut-être. Mais je ne peux pas vous répondre, car je ne sais pas du tout ce que je vais faire. J'ai demandé à mon père de me rejoindre ici. Il va arriver.

— Vous auriez pu me consulter.

— J'ai pensé que votre principal désir était d'éclaircir le mystère, c'est ce que je cherche.

— Si votre père vient, je peux partir? demanda Miracle Serrio.

— Bien sûr que non; j'ai de la besogne pour vous. Dites-moi, Miss Keller, vos fantômes se sont-ils déjà montrés violents avec vous ou vous visitent-ils en amis?

— Je ne vous comprends pas très bien, jeune homme.

— Eh bien, les spectres ont-ils attaqué les habitants de cette maison?

— Non, ils sont bien assez terrifiants comme ça.

— C'est très bizarre, Mademoiselle. Pour des gens qui vivent dans l'au-delà, ils sont bien au courant de ce qui se passe sur cette triste terre. Dès qu'ils ont su que vous aviez retenu mes services, ils ont employé les nouvelles méthodes, et ils ont pillé l'arsenal des enfers pour se protéger.

Miss Keller fixa sur lui un regard pénétrant mais ne riposta pas.

****

— Drôles de fantômes, poursuivit le jeune homme, qui conduisent des autos avec habileté, sont d'excellents tireurs, assomment une femme d'un coup de matraque et font des virages merveilleux.

— Vos paroles me surprennent, dit Miss Keller.

— Leurs actes me surprennent encore plus, Mademoiselle, et je parie que vos fantômes ont déjà téléphoné le résultat de leur escapade de ce soir à leur patron de l'autre monde.

— Vos discours sont superflus, jeune homme. Je me suis adressée à vous parce que toute cette affaire me dépassait. Je m'étonne que vous posiez tant de questions. Si j'en avais su plus long, je n'aurais pas eu besoin de votre aide. Vous saisissez?

— A peu près. Un de vos domestiques a-t-il déjà été attaqué?

— Jamais. Je ne peux comprendre ce qui est arrivé à la pauvre petite Emily.

— Moi, je le peux, dit brutalement Mick. Elle a été frappée sur la tête avec une barre de fer ou un instrument de ce genre. Male, depuis que vous êtes ici, avez-vous été témoin de choses de ce genre? Réfléchissez bien avant de répondre.

— Non, Monsieur, sûrement non.

— Vous vous êtes vite remis de la secousse, Male.

— Dans une telle maison, on s'habitue à des événements extraordinaires.

— Même quand ces événements comprennent deux tentatives de meurtre en dix minutes de temps, et un vol d'auto?

Le vieillard soupira et haussa les épaules.

— J'en suis encore tout étourdi, Monsieur. J'aimerais mieux que vous remettiez vos questions à plus tard; mon cerveau n'est pas très clair, en ce moment.

Cardby lui jeta un regard soupçonneux. Male paraissait en possession de tout son sang-froid.

— Moi, je me sauve, s'écria Serrio. Si j'avais su ce qui m'attendait, je ne serais pas venu pour tout l'or du monde. Je pars, Mr. Cardby.

— Non, vous avez accepté une part de la besogne et vous la ferez. D'ailleurs je n'ai plus d'auto. Il faudrait que vous partiez à pied. Vous vous voyez sur la lande, tout seul, dans l'obscurité?

— Grand Dieu! s'écria Serrio tout pâle, je n'avais pas pensé à ça, Monsieur.

— Eh bien, pensez-y. Mrs. Dodds, avez-vous assisté à des événements analogues?

— Jamais, Monsieur, annonça la cuisinière. Et ça ne m'arrivera plus car, demain matin, aux premières clartés du jour, je décamperai. Jusque-là, Miss Keller m'avait persuadée de rester, mais, cette fois, j'en ai assez.

— Je vous approuve, dit Cardby. Miss Keller, ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent que vous partiez aussi, demain matin? Je resterai pour tirer la chose au clair, mais, puisque vous ne pouvez m'aider, il est inutile que vous vous exposiez à de tels dangers. Je vous conseille de partir avec Mrs. Dodds. Je serai beaucoup plus tranquille et je pourrai me consacrer à ma besogne sans arrière-pensée.

— Non, jeune homme, riposta la vieille fille, je ne battrai pas en retraite. Je ne veux pas m'avouer vaincue.

— C'est stupide, mais vous ferez ce que vous voudrez, je reste ici cette nuit. Mon père pourrait-il avoir la chambre d'Emily?

— Certainement, Mrs. Dodds préparera le lit.

La cuisinière accepta sans enthousiasme; Serrio se mit à faire les cent pas. Soudain tous tressaillirent. Le carillon de la porte d'entrée retentissait. Cardby les regarda.

— J'y vais, dit-il.

Il traversa le vestibule presque obscur et, avant d'ouvrir, étreignit le revolver qu'il avait dans sa poche droite. Aux « Trois Pignons » il fallait être sans cesse sur ses gardes.

Un homme que Cardby n'avait jamais vu se dressa devant lui quand la porte fut ouverte. Le nouveau venu était jeune, pâle, nerveux.

— Avez-vous le téléphone? demanda-t-il. Je ne suis pas du pays et je viens d'être attaqué; des inconnus ont braqué un revolver contre moi et se sont emparés de mon auto. Je veux avertir la police.

— Je ne peux pas vous aider, mais entrez une minute. Quand et comment ceci s'est-il passé? J'ai des raisons pour vous le demander.

Le jeune homme hésita une minute avant de franchir le seuil de la porte.

— Cela s'est passé il y a vingt minutes. Je ne peux pas vous dire exactement où, environ à un kilomètre d'ici. J'avais perdu mon chemin.

— Cela m'intéresse beaucoup; donnez-moi le signalement de vos agresseurs.

— Cela m'est impossible; dans l'obscurité, je n'ai pu les discerner. Mais il m'a vaguement semblé que c'étaient deux femmes. Je ne le jurerais pas, mais j'en suis presque sûr. Comment puis-je avertir la police? Pouvez-vous me prêter une auto?

— C'est malheureusement impossible. La mienne aussi m'a été volée!

CHAPITRE IX

LE NOUVEAU VENU

— Grand Dieu! s'écria l'inconnu. Ce pays est un véritable coupe-gorge. J'espère que vous ne plaisantez pas. Mon auto a été volée, et je ne trouve pas cela drôle du tout.

— Je comprends vos sentiments. Je les ai éprouvés moi-même. J'attends la police d'une minute à l'autre; vous pourrez lui raconter votre histoire. Si vous vous remettiez en route, vous vous égareriez sans doute dans la lande. Mieux vaut que vous attendiez tranquillement ici les agents.

— Merci. Je crois que vous avez raison.

Mick le fit entrer dans le petit salon. L'inconnu ouvrit de grands yeux en voyant le groupe étrange. Cardby ne prit pas la peine de faire des présentations. Il se contenta de remarquer :

— On vient de voler l'auto de ce jeune homme; il voulait téléphoner à la police ou emprunter une auto; il attendra l'arrivée de la police. Asseyez-vous, je vous en prie.

Miss Keller fut aussi calme que si on l'avait avertie que le thé était servi. Male sursauta. Serrio, dans sa panique, ne dit rien. Mrs. Dodds haussa les épaules et se laissa tomber dans un fauteuil. Mick examina de plus près le nouveau venu. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, grand, mince, brun; il allumait une cigarette d'une main qui ne tremblait pas. Ce nouveau coup de théâtre mettait le comble à la surprise de Mick.

— Parlez-moi un peu plus de votre agression, dit-il. N'oubliez aucun détail. Cela m'intéresse beaucoup.

— Je n'ai pas grand chose à dire. J'ai passé quelques jours chez des amis, à Sunningdale, et je désirais retourner chez moi, de l'autre côté de Dorking. J'ai traversé Chobham, et en

voulant prendre un raccourci, je me suis perdu. J'espérais rencontrer quelqu'un; j'étais dans un petit chemin plein d'ornières et je n'apercevais aucun poteau indicateur. Soudain, j'ai vu deux personnes qui marchaient dans ma direction. Mes phares éclairaient mal et je n'ai pu les distinguer clairement. J'allais m'arrêter quand l'une d'elles a levé la main. A peine faisais-je halte que celle qui était près de moi a levé un revolver et m'a ordonné de descendre. Pendant une minute, la stupéfaction m'a coupé bras et jambes. Une nouvelle menace m'a persuadé et j'ai mis pied à terre. J'ai été poussé violemment et j'ai roulé dans le fossé; les deux personnes ont sauté dans l'auto et se sont éloignées. Je me suis mis à courir mais je suis tombé de nouveau. Vous connaissez le reste de l'histoire. J'ai erré au milieu des genêts et je suis arrivé ici.

— Comment ces personnes étaient-elles habillées, quelles paroles ont-elles prononcées? Vous en avez sûrement vu assez pour savoir si c'était des hommes ou des femmes?

— Je ne pourrais en jurer; un de mes agresseurs a parlé, la voix était aiguë mais pouvait être aussi bien celle d'un homme que d'une femme. Tous deux étaient vêtus de longs manteaux boutonnés jusqu'au menton. Je n'ai pas discerné les visages.

— Vous avez vu les chapeaux?

— Tout s'est passé en un clin d'œil. Quand vous avez un revolver en face de vous, vous ne remarquez pas le chapeau de votre interlocuteur.

Cardby inspecta l'inconnu des pieds à la tête. Il portait un imperméable, un chapeau de feutre, des gants de cuir, des souliers marrons. Cet examen prolongé parut le gêner.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Je faisais quelques petites réflexions, dit Mick. Il est difficile de voir cette maison en plein jour; la nuit, elle est invisible. Les lumières sont si faibles qu'elles ne traversent pas les arbres. Je suis curieux de savoir comment vous êtes parvenu jusqu'ici. Dites-le-moi, je vous en prie.

— Je ne vous comprends pas, dit le jeune homme en passant la main sur son front. Mon auto m'a été volée, je viens demander du secours, et je suis interrogé comme un criminel. J'ai vu le portail, c'est tout.

— Vous aviez une lampe électrique avec vous? Avez-vous frotté des allumettes?

— Vous commencez à m'exaspérer, s'écria l'inconnu. Est-ce ainsi que vous traitez les voyageurs qui ont été dévalisés? Et vous, qui êtes-vous?

— Etes-vous bien sûr de ne pas me connaître? demanda Cardby d'une voix indifférente.

Et, sans attendre une réponse, il continua :

— Vous avez roulé dans un fossé. Les fossés ne manquent pas dans cette région. Tous sont pleins d'eau. Votre imperméable est sec et n'a pas une tache de boue. Comment avez-vous opéré ce miracle? Pour sortir du fossé, vous avez dû vous servir de vos mains. J'ai jeté un coup d'œil à vos gants : ils ne sont ni mouillés ni salis. Expliquez-vous.

L'homme fronça les sourcils.

— De quel droit me questionnez-vous? Est-ce ainsi que vous aidez un homme dans la détresse?

— Je ne suis pas convaincu de l'authenticité de votre histoire. Votre récit me paraît suspect.

L'inconnu remit son chapeau sur sa tête d'un geste furieux, lança à Mick un regard flamboyant et se dirigea vers la porte.

— Je n'en supporterai pas davantage. Je me rendrai au poste de police comme je le pourrai. J'aime mieux m'égarer de nouveau que de rester en votre compagnie.

Cardby s'élança entre l'homme et la porte.

— Je vous le défends bien, mon ami, dit-il avec calme. Quand la police arrivera, vous raconterez votre petite histoire, et je relèverai les contradictions. Mais vous ne partirez pas avant. Avez-vous bien compris?

— Vous me faites rire, s'écria l'étranger. Comment m'empêcheriez-vous de m'en aller? Je ne suis pas prisonnier, je pars.

— Je le regrette, dit Mick en secouant la tête. Si les agents sont satisfaits de vos explications, c'est leur affaire, mais vous resterez jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— Vous croyez que vous allez me retenir ici?

— J'en suis sûr.

Les deux hommes se dévisagèrent. Serrio tremblait de tous ses membres; Miss Keller n'avait rien perdu de sa tranquillité.

— Et comment ferez-vous pour m'empêcher de partir?

— Cela dépend des méthodes que vous choisirez pour vous en aller, répliqua Mick.

— Et si je me sers de la force?

— J'ai déjà envisagé cette hypothèse. Je suis sûr que vous ne tenez pas à vous trouver face à face avec la police. Mais je tiens à ce que cette confrontation ait lieu.

— Je vous donne une minute pour changer d'idée et me laisser la voie libre. Sinon...

— Ne pouvez-vous être raisonnables tous les deux? demanda Miss Keller. Nous avons eu assez de difficultés dans cette maison sans que vous vous querelliez.

Avant que les deux adversaires eussent pu répondre, la sonnette de la porte d'entrée retentit. L'inconnu jeta un regard autour de lui comme un animal traqué. Cardby se tourna vers Male.

— Allez ouvrir, dit-il. Je reste ici.

Le vieux serviteur sortit d'un pas chancelant. Il y eut un silence, puis la porte s'ouvrit. Le père de Mick entra, accompagné d'un autre homme que Mick voyait pour la première fois.

— Bonjour, petit, dit l'ancien policier. Je te présente le superintendant Fenner, de la police de Woking. Fenner, voici mon fils. Qu'y a-t-il, mon garçon?

— Beaucoup de choses, dit Mick en serrant la main du superintendant. Vous avez amené un agent? Alors qu'il surveille cet homme pendant que je vous explique la situation.

— C'est bien. Attendez une minute.

Fenner sortit et revint avec un constable, lui donna la garde de l'inconnu et s'approcha de Mick.

— Maintenant, je vous écoute.

— Allons ailleurs, inutile que tout le monde nous entende.

Le trio se dirigea vers la pièce à l'extrémité du vestibule; Mick ne savait par où commencer. Enfin il décida qu'il serait stupide de cacher quelque chose au superintendant et se tourna vers son père :

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je mette les cartes sur la table, père?

— Pas le moindre, Mick. Vas-y.

Un quart d'heure plus tard, le superintendant, le père de Mick étaient au courant de tous les faits. Le jeune homme

reprit haleine, alluma une cigarette et attendit les commentaires.

— Drôle d'histoire! remarqua Fenner. Je suis content d'être venu.

— A ce propos, dit Mick, comment vous trouvez-vous ici?

— Votre père a téléphoné au poste de Woking, m'a répété vos paroles, et a proposé que je vienne avec lui.

— Et le type qui est dans la pièce à côté, que fait-il dans tout cela? demanda le père.

Mick exposa les doutes qu'il avait sur cet homme.

— Je crois qu'il a été envoyé ici pour espionner. Interrogez-le, superintendant, et faites-lui avouer son vrai rôle.

— Tout à l'heure, dit Fenner. D'abord, il faut que je téléphone et qu'on cherche à retrouver votre auto. Si nous pouvions trouver un endroit où votre bonhomme ne risque pas de prendre la fuite, nous enverrions le constable téléphoner. Les autres peuvent rester seuls.

— Oh! oui, sans aucun danger.

Cinq minutes après, le constable était en chemin, l'inconnu enfermé dans un office et les trois hommes reprirent leur conversation.

— Il n'y a aucun doute, remarqua l'ancien détective de Scotland Yard, l'histoire de fantômes se rattache à celle des faux monnayeurs. Si nous pouvons trouver qui a tiré le coup de revolver, qui a assommé la jeune fille et pourquoi, qui a volé ton auto, tout le mystère sera éclairci. N'est-ce pas ton avis, Mick?

— Absolument. Vous me permettez de vous dire ma façon de penser, surintendant? En apparence, vous ne savez pas pourquoi nous sommes ici, ou ce que nous soupçonnons; votre seule besogne est de retrouver l'assassin de la petite et le voleur de mon auto. Bornez-vous à cela et laissez-nous nous débrouiller seuls tous les deux. Plus tard, nous aurons besoin de votre aide, et la mission qui nous a été confiée, en notre qualité de détectives privés, est très loin de vos fonctions. On nous a ordonné de découvrir des fantômes; vous, vous êtes sur terre pour arrêter des criminels. Nous finirons par nous retrouver. Mais, si nous nous séparons pour le moment, je crois que les résultats seront meilleurs.

— Vous avez raison, dit Fenner sans hésitation.

— Je le crois, convint son père.

— Dès le retour du constable, dit Fenner, j'irai au poste de police et je commencerai mes recherches. Mais j'espère que si l'occasion se présente, nous nous assisterons mutuellement.

— Bien sûr, dit le père. Tous les renseignements intéressants que nous découvrirons seront mis à votre disposition. J'espère que vous en ferez de même en ce qui nous concerne.

— Marché conclu. Si j'ai besoin de vous, où dois-je m'adresser?

— A mon bureau, téléphonez à ma secrétaire. Je serai sans cesse en contact avec elle. Voici votre constable. Bonsoir, Fenner, et bonne chance!

Ils escortèrent Fenner à la porte; lorsque l'auto eut disparu dans la nuit, l'ancien policier posa la main sur l'épaule de Mick.

— Tu l'as échappé belle, mon garçon. Tu es trop imprudent, un beau jour il t'arrivera quelque chose.

— Faut-il que j'aille faire des pâtés de sable sur la plage?

— Je sais que tu n'écouteras pas les conseils de prudence. Puisque Fenner nous a laissé cet homme, si nous l'interrogions?

— Parfait. Fenner n'en savait pas assez pour l'arrêter. Questionnons-le, mais je doute qu'il réponde.

— Nous verrons bien.

Quand l'inconnu sortit de l'office, il était évidemment ébranlé et avait perdu de son assurance.

— Qui vous a dit de venir ici avec votre histoire à dormir debout? demanda l'ancien policier.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, je veux m'en aller.

— Minute, interrompit Mick. Nous en savons beaucoup plus sur vous maintenant que tout à l'heure. Vos compagnons ne vous ont pas dit qu'ils étaient prêts à vous trahir si vous commettiez une erreur. C'est ce qui est arrivé.

— Où voulez-vous en venir? demanda l'autre.

— N'ayez pas d'illusions, continua Mick. Vos amis, au tribunal, vous accableront de leur mieux et vous laisseront porter tout le poids de leur faute.

Le jeune homme ne put retenir un cri.

— Leila ne ferait jamais une chose pareille.

Mick eut un signe à son père et se tourna vers l'homme.

— Retournez dans l'office, ordonna-t-il.

Mick prit son père à l'écart :

— Papa, dit-il, je vous laisse; je vais faire une visite. Vous me permettez d'emprunter votre auto? J'ai l'intention d'aller présenter mes respects à Miss Leila Cassidy. Elle est jolie, élégante et rusée.

CHAPITRE X

MOMENTS CRITIQUES

— Je t'en prie, Mick, dit son père, reste ici. Une bande d'assassins est peut-être dans cette maison. Attends que je puisse t'accompagner.

— Rien à faire. Si des assassins sont prêts à me recevoir, nous ne pouvons nous risquer tous les deux. Qui s'occuperait de maman? Mais je parie que vous vous trompez. Ma visite ne fera que de les surprendre. J'emprunte votre auto, que vous le vouliez ou non. Si vous rencontrez des fantômes dans la maison, pendant mon absence, faites-leur mes amitiés.

— Je te défends de sortir, Mick. C'est trop risqué.

— Ne me dites pas que vous avez gagné votre renommée à Scotland Yard en étant prudent et sans jamais vous exposer. J'essaie seulement de vous imiter. Continuez à questionner le type qui est dans l'office. Je crois que ses confidences seraient intéressantes. Au revoir, ayez l'œil sur Miracle Serrio. Attention qu'il ne s'évapore pas.

Le père n'essaya pas de retenir son fils; il savait que tous ses efforts seraient vains. Mick s'assit devant le volant, alluma les phares et descendit l'avenue. Il ne considérait pas sa visite à la belle Leila comme une partie de plaisir, mais il espérait que son arrivée à l'improviste pourrait avoir un effet salutaire.

Après une demi-heure de recherches, il se trouva près de la maison sans avoir pris encore de décision. Il arrêta l'auto à cinquante mètres du portail et éteignit ses phares. Il tâta sa poche gauche où il avait placé la matraque. Sa poche droite était gonflée par un revolver. Il descendit de voiture et s'avança, en tâtonnant, vers la maison.

Elle était plongée dans l'obscurité et semblait inhabitée. Le jeune homme resta debout devant la porte d'entrée pendant

quelques secondes, l'oreille tendue; il ne put entendre que le vent qui sanglotait dans les arbres. Appuyé contre une colonne, il envisageait toutes les possibilités. Enfin, il prit une détermination. Sonner serait avertir les habitants qui seraient sur leurs gardes. Cardby résolut de s'introduire à la dérobée; il comptait beaucoup sur la surprise.

Il s'éloigna en silence, traversa une corbeille de fleurs, atteignit le mur de la maison, et chercha une fenêtre. Il en trouva bientôt une. Un habile cambrioleur lui avait donné des leçons et lui avait fait cadeau d'une pince-monseigneur. En moins d'une minute, la croisée était ouverte.

Mick n'avait pas l'intention de se hâter; il demeura immobile un instant; mais il n'entendait que le vent et le bruissement des herbes. Le silence, l'obscurité, ne le rassuraient pas. Il était encore de bonne heure; les occupants de la maison ne devaient pas être couchés et ce calme était anormal.

Il n'osa pas éclairer sa lampe de poche et préféra se heurter contre un meuble plutôt que de s'offrir comme cible. Il enjamba la fenêtre et se trouva à l'intérieur de la pièce. L'air sentait le moisi. Mick avança lentement, les mains tendues. Il cherchait la porte qui s'ouvrait dans le vestibule; il la trouva bientôt, l'ouvrit lentement et sans bruit, et se remit à marcher.

Cardby avait un don d'observation tout à fait extraordinaire; sans effort, il se rappela la forme et la grandeur du vestibule et atteignit, sans encombre, l'escalier. Il était à peu près sûr que personne n'était au rez-de-chaussée. Mais sa conviction ne l'empêcha pas de rester quelques instants aux aguets. Le silence de la maison était inquiétant. Il monta.

Sur le premier palier il fit halte et hésita, puis, avec un haussement d'épaules, il tourna à droite; quand il arriva à la courbe où commençait l'escalier qui menait au second étage, il s'arrêta. Un murmure de voix frappait son oreille. D'abord il ne sut pas d'où venait ce bruit; puis, il décida qu'il venait d'une pièce à gauche. Il revint sur ses pas et, à tâtons, chercha la porte; il rencontra un panneau et se pencha pour coller son œil à la serrure : pas de lumière; il s'agenouilla et regarda si, entre la porte et le parquet, ne passait pas quelque clarté. Non, tout était obscur.

Cardby commençait à s'impatienter. Il n'entendait qu'un bourdonnement inintelligible. Risquant le tout pour le tout, il éclaira sa lampe de poche et promena le rayon autour de lui;

aussitôt il l'éteignit : à quinze pieds il avait vu une autre porte; à tâtons, il s'avança vers elle.

Les voix résonnaient toujours et il craignait que la conversation ne fût terminée avant qu'il eût pu entendre quelques mots. La chance le favorisa; la porte vers laquelle il se dirigeait n'était pas fermée à clé, et c'est à peine si elle grinça quand il la poussa; ce faible bruit n'arriva pas aux oreilles des habitants de la maison. Cardby, de nouveau, eut recours à sa lampe électrique; il se trouvait dans une chambre à coucher inoccupée et sommairement meublée; à droite, une faible clarté passait par une petite fenêtre voilée d'un rideau. Il remit la lampe dans sa poche et alla vers ce carré lumineux. La présence de cette fenêtre l'étonna d'abord; puis, il se rappela qu'il avait vu une porte à gauche communiquant évidemment avec la pièce d'où venaient les voix. Et, contre le mur, en face de lui, il avait remarqué, en entrant, un lavabo. La pièce où il se tenait, avant d'être transformée en chambre à coucher, était sans aucun doute un cabinet de toilette.

Cardby monta sur le lit en face de la fenêtre, il étendit la main, écarta légèrement le rideau, et regarda.

Il eut un sourire de bonheur. Cette fois, il apprendrait quelque chose. Peter Wade et sa femme Dabs Morgan étaient assis, côte à côte, sur le bord d'un divan. Wade, en parlant, tournait la tête vers la gauche; Mick suivit la direction de son regard et n'aperçut que des chevilles minces gainées de soie, et deux jolis petits pieds. Leila Cassidy était là. Wade semblait furieux, gesticulait, brandissait le poing et ses lèvres avaient un pli amer.

Dabs Morgan était penchée en avant, la tête dans ses mains; la tirade de son mari ne semblait pas l'intéresser; elle avait l'air triste et découragé, et, quand Wade lui frappa sur l'épaule, elle ne leva pas la tête. Mick ne put retenir un juron. Pas un son n'arrivait à son oreille, et il ignorait de quoi il était question.

La jolie cheville et les petits pieds disparurent, puis Leila Cassidy parut et se mit à marcher de long en large. Le jeune détective la regarda avec curiosité. Il ne pouvait décider si son visage exprimait la crainte ou la colère. Ses joues étaient rouges, et ses lèvres serrées.

Dabs Morgan ne fit pas plus attention à sa compagne qu'à son mari. Une explication orageuse avait lieu entre ces trois

personnes et Cardby s'en réjouit. Il aurait donné beaucoup pour savoir ce qui motivait cette querelle. Soudain, pour la première fois, il distingua quelques mots. Peter Wade prononça quelques paroles en les accompagnant d'un regard de menace à l'égard de Leila. La jeune femme pivota sur ses talons et cria d'une voix aiguë :

— Que le diable vous emporte! Allez tout seul à la potence!

Wade se leva, saisit la jeune femme par les épaules et la secoua. Dabs Morgan leva la tête. Leila Cassidy se dégagea et sa main levée s'abattit sur la joue de son agresseur.

— Allez au diable! cria-t-elle. Ah! j'en ai assez! je me retire, et sans tarder. Vous pouvez aller le dire à votre chef!

Wade pâlit, il leva le poing, mais sa femme s'élança vers lui et retint son bras. Il se tourna vers elle; et le jeune homme n'entendit pas ce qu'il disait. Mais Dabs le lâcha et s'éloigna, les yeux égarés par la terreur. Wade retourna vers Leila Cassidy. Mick n'avait aucun penchant pour les filous, mais il admirait tout être qui peut affronter un danger sans sourciller. Et Leila était du nombre. Elle soutint, sans trembler, le regard de Wade et prit la parole :

— Ecoutez-moi bien, cria-t-elle.. Je n'ai pas confiance en vous. Je n'ai jamais eu confiance. Vous n'êtes qu'un traître. J'espère que Cardby mettra la main sur vous et que vous serez puni. Que je serai contente! En tout cas, moi, je m'en vais.

Mick avait suivi cette scène avec une profonde attention. Prudemment, il descendit du lit et marcha vers la porte. Il était désireux de quitter la maison aussitôt que possible sans être entendu. Un plan s'élaborait dans son esprit. Il souriait en atteignant le vestibule; bientôt, il fut devant la fenêtre qu'il avait forcée. Déjà, il se préparait à l'enjamber quand il sursauta. La clarté jaune des phares d'une auto illuminait les arbres et les buissons à vingt mètres de lui. Une voiture montait l'avenue.

Cardby, avec un juron, se colla contre le mur. Des idées folles se succédèrent dans son cerveau mais aucune n'était praticable. Il entendit le grincement des freins; l'auto s'arrêta devant la maison et le ronronnement du moteur se tut.

Des pas retentirent sur le gravier; Cardby passa la main sur ses lèvres sèches. Un bruit assourdissant retentit; quelqu'un appuyait avec violence sur la sonnette. Le jeune homme tira son revolver et attendit.

CHAPITRE XI

MICK JOUE LE TOUT POUR LE TOUT

Le visiteur n'avait pas l'intention d'attendre. Une demi-minute plus tard, le carillon recommençait. Cardby s'avança vers la porte et la poussa lentement, de sorte qu'elle fût presque fermée. Il avait l'intention de se cacher derrière; ainsi, ne serait-il pas vu si quelqu'un l'ouvrait et entrait. La sonnerie retentit une troisième fois. Enfin, une porte se referma au premier étage, un pas fit grincer l'escalier. Mick se demandait qui recevrait le visiteur impatient. Il fut bientôt renseigné. Quelqu'un passa à un mètre de lui, tira le verrou, tourna la clé dans la serrure et la porte d'entrée s'ouvrit.

— Eh bien, que se passe-t-il? Vous croyez que nous sommes sourds? cria la voix dure de Peter Wade.

— Pourquoi n'avez-vous pas ouvert plus tôt? demanda le visiteur.

Cette voix était inconnue à Mick. Une autre surprise l'attendait. Ces paroles furent suivies par un silence et quand Wade reprit la parole, ce fut d'un ton obséquieux.

— Excusez-moi, je ne savais pas que c'était vous. Entrez. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux?

— Je ne parlerai pas ici, dit le visiteur. Ce que j'ai à dire, je le dirai là-haut. Qui est dans la maison?

— Seulement Dabs et Leila Cassidy.

— Bien.

La porte se referma. Cardby attendit, le cœur battant. Un des deux hommes jetterait-il un coup d'œil dans la pièce? remarquerait-il que la porte était entr'ouverte? Ils passèrent et le jeune homme poussa un soupir de soulagement. Il n'avait pas l'intention de rester inactif. Dès que la porte du premier

étage fut refermée, il sauta par la fenêtre et courut vers l'auto du nouveau venu.

Cardby jeta un coup d'œil autour de lui; il était bien seul. Avec l'aide de sa lampe de poche il examina le permis de conduire, sortit un morceau de papier et un crayon, et griffonna quelques renseignements. Puis, il examina l'intérieur de l'auto, fouilla les poches sans trouver grand chose. Il s'empara d'un petit flacon de whisky, après l'avoir enveloppé d'un mouchoir de soie. Puis il referma la portière et s'éloigna.

Il retrouva son auto, s'assit devant le volant, appuya sur le démarreur. Il se demandait si le visiteur avait remarqué l'auto en passant. Dans ce cas, il se trouverait dans une situation fâcheuse, mais Cardby ne se laissa pas arrêter pour si peu. Il s'approcha de la maison en faisant le plus de bruit possible. Il descendit en claquant la portière, monta le perron d'un pas bruyant, sonna le plus fort qu'il put. Un petit frisson passa dans son dos, mais son visage était souriant. La porte s'ouvrit, la lumière l'aveugla.

— Oh! c'est vous! dit Peter Wade.

— Grand Dieu! dit Cardby, ma cliente est-elle devenue folle? Que diable faites-vous ici à pareille heure? Répondez.

— Hein? balbutia Wade déconcerté. Pourquoi vous rendrais-je des comptes? Filez avant qu'il ne vous arrive malheur.

— Vous me faites rire. J'ai une nouvelle pour Miss Leila Cassidy. Je sais qu'elle est ici et je ne partirai pas avant de lui avoir parlé. D'ailleurs, c'est à ma cliente à me donner des instructions et non à vous. Peut-être m'ordonnera-t-elle de vous jeter à la porte. Laissez-moi passer.

Cardby poussa Wade et entra. Wade ouvrit la bouche mais le jeune homme ne lui laissa pas le temps de parler.

— Où est Miss Cassidy? C'est mon devoir de la protéger. Je veux la voir tout de suite. Accompagnez-moi auprès d'elle.

Machinalement, Wade referma la porte. Il restait sidéré de cette attaque brusquée.

— Je vais voir si je la trouve. Puis, je vous jetterai à la porte.

— Allons donc! Si vous n'avez pas trouvé Miss Cassidy dans deux minutes, c'est moi qui la trouverai. Dépêchez-vous.

Peter Wade se dirigea vers la pièce à gauche, mais il n'alla pas loin.

— Ne faites pas l'idiot! s'écria Cardby. Il n'y a pas de lumière au rez-de-chaussée. Je vous dis de vous dépêcher.

Peter Wade retint une exclamation. En se dirigeant vers l'escalier, il fit une nouvelle tentative pour gagner du temps.

— Et si Miss Cassidy est couchée et ne peut pas vous recevoir?

— Les robes de chambre n'ont pas été inventées pour les chiens, dit Cardby.

Il leva une main menaçante et reprit :

— Je n'ai pas confiance en vous; vous allez monter, puis redescendre aussitôt pour me dire que ma cliente refuse de me recevoir maintenant, et me téléphonera demain matin. On ne me met pas dedans de cette façon. Grouillez-vous.

— Non, non, riposta Wade, je ne vous le permets pas.

— Vous n'êtes pas chez vous, et Miss Cassidy n'est pas votre cliente. Si vous ne m'obéissez pas immédiatement, vous vous en repentirez.

Le poing qui le menaçait effraya Wade. Il haussa les épaules et se mit à monter l'escalier. Quand il allait trop lentement, Cardby le poussait avec violence.

— Grouillez-vous, répéta-t-il. Et de quel côté allez-vous? Je veux voir Miss Cassidy.

— C'est elle que je cherche. Je parie qu'elle est dans sa chambre, au fond de la maison.

— Et moi, je veux commencer mes recherches de l'autre côté. Et n'essayez pas d'éteindre la lumière et de profiter de l'obscurité pour décamper. J'ai une lampe électrique dans ma poche; il ne me faudrait pas longtemps pour vous rattraper.

Peter Wade n'en menait pas large; avant qu'il eût trouvé d'autre prétexte, Mick se dirigea vers la porte en face de lui. Il savait, bien entendu, que la pièce était vide; il exigea que Wade entrât le premier. Wade obéit et se retourna avec indignation vers Cardby.

— Je vous avais bien dit qu'elle n'était pas là. Vous me croyez peut-être maintenant?

— Essayons la porte à côté, dit Mick.

Des gouttes de sueur perlaient au front de Wade. Mick souriait en le suivant. Il s'amusait beaucoup.

— Ouvrez la porte, ordonna-t-il. Entrez le premier.

Le jeune homme se demandait quelle réception l'attendait.

Dans un coin il aperçut Leila Cassidy et se tourna vers Wade.

— Menteur! vous me disiez que Miss Cassidy était de l'autre côté. Il vous en coûtera de m'avoir menti.

Avant que l'homme eût pu faire un geste de défense, Cardby lui asséna un coup de poing sur la mâchoire. Wade chancela et tomba. Cardby essuya sa main sur sa veste et contempla avec mépris le corps qui gisait à ses pieds. Puis, comme s'il se rendait compte, pour la première fois, qu'il n'était pas seul, il alla à Leila Cassidy et s'inclina profondément devant elle.

— Je suis très fâché que cette scène ait eu lieu devant vous. J'ai perdu la tête, mais, après ce que vous m'aviez dit de cet homme, j'ai pensé qu'il avait besoin d'une leçon. Je suis venu vous voir et il a essayé de m'en empêcher. Je regrette ma vivacité, mais je ne pensais qu'à vous protéger.

Leila Cassidy ouvrit la bouche et ne put parler.

— Je comprends votre émotion, s'écria Cardby; mais frapper un tel individu est un acte méritoire.

— Oui, murmura Leila.

Elle était tournée vers Dabs Morgan. Cette femme contemplait Leila avec une expression de haine et Cardby se demanda si elle n'allait pas sauter sur sa cliente.

— N'ayez pas peur, Madame, dit-il en se tournant vers Dabs. Je n'ai aucun remords de mon action. De tels individus ne devraient pas être laissés en liberté.

Dabs porta une main tremblante à sa gorge, regarda le corps immobile sur le parquet et leva les yeux vers Cardby. Puis elle s'assit sur le bord du divan et dit :

— Vous avez peut-être raison.

— Ce geste si brutal était-il bien nécessaire? demanda une voix masculine derrière Cardby.

Le jeune homme eut un geste de surprise et se retourna.

— Tiens! s'écria-t-il, je ne vous avais pas vu. Est-ce un de vos amis, Miss Cassidy?

Tout en parlant, il examinait son nouvel interlocuteur. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, beau, les yeux brillants, avec des cheveux gris bien brossés, grand, élégant; il ne détourna pas son regard.

— Non, répondit Leila; c'est un ami de ma cousine, Mrs. Curtis.

La jeune fille jeta un regard de défi à Dabs. L'inconnu s'avança et tendit la main.

— Comme ces dames sont légèrement affolées, je ne leur demande pas de me présenter. Je m'appelle Rupert Haynes, et je suis en effet un ami de Mrs. Curtis. Je regrette beaucoup l'incident qui vient de se produire.

— Je suis Mick Cardby. Très heureux de faire votre connaissance. Cet incident n'a rien de fâcheux. Je protège ma cliente, Miss Cassidy; cet homme est un triste individu, c'est tout.

Dabs Morgan eut un geste de protestation. Wade gémit et s'agita.

— Qu'est-ce qui vous amène à une telle heure? demanda Leila.

Mick supposait que la jeune femme, dans son émoi, oublierait de lui poser des questions précises.

— J'ai obtenu des renseignements intéressants pour vous; comme je suis très occupé et que je suis désireux d'en finir avec cette affaire le plus rapidement possible, je suis venu sans regarder l'heure. J'ai été étonné de trouver cet homme ici. Comment lui avez-vous permis de rester?

— Je vous le dirai plus tard. Quels sont les renseignements que vous avez à me donner?

— Je ne peux pas vous parler devant tout le monde. Mon auto est dehors. Si vous voulez m'accompagner, nous ferons une petite promenade et je vous mettrai au courant.

Leila Cassidy acquiesça d'un mouvement de tête et fit un pas. Mais Peter Wade avait entendu les paroles de Mick; il fit un geste à la jeune femme. D'un bond, il se releva, se tourna vers Rupert Haynes, et s'écria :

— Pour l'amour de Dieu, arrêtez-les! Ne laissez pas Cardby sortir avec cette femme prête à trahir! Tuez-les! Faites quelque chose, faites quelque chose!

CHAPITRE XII

MICK PASSE UN MAUVAIS QUART D'HEURE

Leila Cassidy chancela et s'accrocha au dossier d'une chaise pour ne pas tomber. Dabs Morgan fit entendre une exclamation et plongea sa main droite dans son sac. Ruper Haynes, en apparence, garda son calme, mais ses pupilles se contractèrent et il serra violemment les lèvres.

Mick haussa les épaules, fronça les sourcils, et mima l'étonnement.

— Etes-vous devenu fou? demanda-t-il.

— Ne les laissez pas sortir ensemble! cria de nouveau Wade. Ce serait la ruine pour nous.

— Le coup que vous avez reçu vous a rendu fou, dit Cardby; en tout cas, vous avez un toupet infernal. Vous harcelez ma cliente, vous l'obligez à me demander protection, puis vous nous accusez d'être coupables de je ne sais trop quoi. Qu'en pensez-vous, Mr. Haynes?

— Je réserve encore mon opinion, répondit l'interpellé.

Il était froid et tranquille, et c'était lui que Cardby craignait le plus.

— Et moi aussi, j'ai des explications à demander! s'écria le jeune détective. J'ai dit à ma cliente que j'ai besoin de la voir seule, et vous l'accablez d'injures, vous ordonnez de nous tuer. Vous mériteriez la camisole de force.

Cardby exprimait avec force son indignation. Du coin de l'œil, il guettait Haynes, et se demandait si cet homme le croirait.

— Je vous dis, insista Wade, qu'il ne faut pas qu'ils sortent ensemble. Je ne suis pas fou; c'est la simple réalité que j'énonce.

— Bravo! dit Mick avec ironie. Vous savez que Leila Cassidy

a assez de vous; vous voulez vous venger, et c'est moi dont vous voudriez vous débarrasser parce que vous supposez que je puis l'influencer contre vous. Mais vous êtes trop lâche pour tuer quelqu'un et vous essayez de faire commettre un crime à Mr. Haynes, à votre place. C'est enfantin.

— Ne croyez pas les comédies de Cardby, dit Dabs Morgan. Peter a raison. Je l'atteste. Si tous deux sortent vivants de cette pièce, c'est l'arrestation pour nous. Surveillez Cardby. Je m'occuperai de Leila. J'ai d'anciens comptes à régler avec elle.

Elle sortit la main de son sac. Mick se précipita vers elle, lui prit le poignet, le tordit, et le revolver retomba dans le sac. Il s'empara de l'arme et la glissa dans sa poche, puis, sans violence, il poussa la femme qui tomba sur le divan. Un bruit attira son attention; il se retourna juste à temps pour trouver Peter Wade derrière lui. Il le repoussa et se dirigeait vers Leila Cassidy quand une voix glaciale l'arrêta.

— Jetez ce revolver sur le tapis, Cardby. Reculez de deux pas, levez les mains. Obéissez, j'ai horreur de tuer un homme désarmé; cela ne me paraît pas loyal.

Cardby avait bien jugé Rupert Haynes.

— Décidément, la folie est contagieuse, dit le jeune détective. Croyez-vous que je vais me croiser les bras pendant qu'une femme qui a perdu la tête tue ma cliente?

— Vous savez que j'ai la tête aussi solide que vous, cria Dabs Morgan.

Mick laissa retomber le revolver, leva les bras et se retourna vers Haynes. Wade avait roulé sur le parquet; dans sa chute, il s'était aplati le nez et cassé trois dents. Il ne présentait pas un spectacle attrayant. Sa femme leva les mains au ciel et tomba évanouie sur le divan. Ni Cardby ni Haynes n'y firent attention; ils étaient trop occupés à se dévisager.

— Cardby, dit Haynes, vous avez un cran que j'admire. Mais votre petite comédie ne m'a pas trompé. Je vous ai laissé malmener Wade, et désarmer sa femme. Cela suffit maintenant. Parlez, j'attends.

— Que voulez-vous que je dise? La seule personne qui peut vous donner des explications est cet homme dont la figure est en bouillie. Moi, je n'ai rien à dire.

— Me prenez-vous pour un idiot, Cardby? Parlez ou je tire.

— Je ne sais rien, répéta Mick, sans perdre son sang-froid.

Ce n'est pas parce que vous avez un revolver à la main que je peux vous dire ce que j'ignore.

— Je vous admire, remarqua Haynes, je serais désolé de vous tuer. Le cran est une chose si rare! Aussi je vais vous donner une dernière chance de salut. Dites-moi ce que vous savez.

— C'est simple. Je suis détective privé. Miss Cassidy a eu recours à moi, parce que cet homme l'importunait. J'ai fait sa connaissance cet après-midi, ici, en présence de ces deux dames. Je lui ai dit de mettre un terme à ses assiduités. Puis, je suis retourné à Londres. Là, j'ai fait quelques enquêtes; par hasard j'ai rencontré dans West End un homme qui connaît cet homme. J'ai appris que le prétendant de Miss Cassidy est un filou et j'ai jugé que je devais avertir ma cliente sans délai. Je suis donc revenu et j'ai été très surpris quand cet homme m'a ouvert la porte. J'ai demandé à voir ma cliente; il a refusé; je me suis emporté. Naturellement, je ne pouvais pas dire à Miss Cassidy la vérité tant qu'il était là. Vous savez le reste.

Haynes serra les lèvres et hocha lentement la tête. Cardby le contemplait non sans quelque appréhension.

— Miss Cassidy, reprit Haynes, l'histoire de Cardby est-elle vraie?

— Je suis allée dans son bureau, comme il vous l'a dit; son récit de ce qui s'est passé cet après-midi est également exact. Le reste, vous le savez, je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que ce triste individu n'a pas le droit de m'accuser de trahison. C'est sans doute lui qui manigance un sale coup contre nous.

Haynes écouta en fronçant les sourcils. Il se pencha vers l'homme étendu sur le tapis.

— Redressez-vous, Wade. J'ai quelques questions à vous poser. Ne gémissez pas, vous n'êtes pas encore mort, mais vous le serez bientôt si vous ne répondez pas. Leila a-t-elle été chez Cardby au sujet de l'affaire dont je vous ai parlé?

— Oui, grommela l'homme, les lèvres en sang.

— En ce cas, dit Haynes, Cardby n'a pas menti.

L'homme garda un silence maussade.

— Vous m'entendez? insista Haynes. Vous me connaissez assez pour savoir que, quand je parle, j'aime à être écouté.

— J'ai dit qu'elle s'apprêtait à trahir, et c'est la vérité. Je ne sais pas si Cardby est tout à fait au courant. Mais je suis

sûr que, si vous le laissez avec Leila, bientôt, il n'aura plus rien à apprendre.

— Hum! Je comprends ce que vous voulez dire, mais je trouve que vous avez été stupide de mêler Cardby à une affaire qui ne le regardait pas. Êtes-vous sincère, Cardby? Vous m'avez dit tout ce que vous saviez?

— Ne pouvez-vous en croire Miss Cassidy? J'ai cru que cet homme était complètement fou quand il s'est mis à crier. Je suis encore déconcerté. Je ne puis vous en dire davantage, je le regrette.

Mick fixait ses yeux sur Haynes.

— Asseyez-vous dans ce fauteuil pendant que je réfléchis, ordonna Haynes. La situation est diablement gênante. Le moins que je puisse faire est de vous cacher quelque part pendant une semaine ou deux. Vous pouvez laisser retomber vos bras. N'essayez pas de vous enfuir; mon revolver est toujours braqué sur vous et rappelez-vous, Cardby, que je n'ai pas l'habitude de gaspiller mes balles.

— Cette histoire est si extravagante que j'en ai le vertige.

— Allons donc! Vous n'êtes pas un type à vous laisser démonter pour si peu. A combien de personnes avez-vous parlé de la mission confiée par Miss Cassidy? Et à qui avez-vous raconté votre visite ici cet après-midi?

— Je travaille seul. Mon père était sorti quand Miss Cassidy est venue me voir, et un bon détective sait tenir sa langue.

— Je suis porté à vous croire. Mais deux ou trois détails me tracassent encore. Réfléchissez bien avant de répondre. Après votre première visite, cet après-midi, qu'avez-vous fait?

Mick considéra le revolver et jura entre ses dents.

— J'ai une autre cliente dans cette région. En partant d'ici, je suis allé à Londres, j'ai travaillé un moment, je suis allé à Horsell, je me suis entretenu avec ma cliente, puis, j'ai rejoint Londres et j'ai reçu les renseignments qui m'ont ramené ici auprès de Miss Cassidy.

— Eh bien! Je vous avais conseillé de ne pas mentir. Vous souhaitez donc la mort?

— Quel homme raisonnable la souhaiterait? J'ai entendu votre premier avertissement, Haynes.

— Combien faut-il de temps pour aller d'ici à Londres en auto?

— Cela varie suivant l'heure et le temps. Environ une heure et demie.

— Eh bien, Cardby, vous avez quitté cette maison cet après-midi; vous avez parlé avec une cliente, vous vous êtes livré à une enquête dans le West End pour obtenir des renseignements pour Miss Cassidy. Ces deux choses ont dû vous prendre pas mal de temps. Et j'imagine que vous avez déjeuné. Or, à vous en croire, vous auriez fait deux fois l'allée et venue. Cela voudrait dire que vous avez passé au moins six heures en auto. Et un de ces trajets au moment où les rues sont embouteillées. C'est impossible. Je le regrette, mais il faudra que je vous loge une balle dans la peau. Vous n'avez rien à dire?

Mick comprit son erreur et se hâta de la corriger.

— Je n'ai qu'à vous donner un conseil, répliqua-t-il en souriant. Ne vous hâtez pas trop de tirer des conclusions.

— Que voulez-vous donc dire?

— Parce que j'ai une auto devant la porte et que je vous ai affirmé que j'avais fait deux fois l'aller et retour entre Londres et ici, vous tirez des déductions ridicules. Pourquoi ne pas commencer par me poser une question sensée?

Haynes eut un geste d'impatience.

— Allez au fait.

— Eh bien, je ne suis pas allé en auto à Londres.

— Quoi?

— Il faudrait être fou à lier pour faire la navette entre ici et Londres en auto. De Woking Station à Waterloo, le trajet est à peu près d'une demi-heure et les trains sont nombreux. A deux cents mètres de Woking Station se trouve un garage où l'on peut laisser sa voiture.

Cardby continuait à sourire et il se demandait anxieusement si Haynes le croirait. Il ne tarda pas à être interrogé de nouveau.

— Combien vous a-t-on demandé au garage de Woking pour garder votre voiture?

Le jeune homme n'avait pas prévu cette question. Mais il n'eut pas le temps de répondre. Dabs Morgan se leva du divan et s'approcha de lui. Elle l'examina un instant et se tourna vers Haynes avec un mauvais sourire.

— Vous permettez que je vous prouve que cet homme ment chaque fois qu'il ouvre la bouche?

— Qu'avez-vous à dire?

— Cardby, reprit-elle, vous prétendez que quelqu'un vous a donné des renseignements et que ce sont ces renseignements qui vous ont fait revenir; est-ce la vérité?

— Je vous l'ai déjà affirmé, répondit Mick prêt à désespérer.

— Vous ne saviez pas autre chose sur le prétendant de Miss Cassidy que ce qu'il vous avait dit lui-même cet après-midi?

— Bien sûr, répondit Mick de plus en plus alarmé.

— Et quand vous avez parlé à l'homme qui vous a donné ces renseignements, de quel nom l'avez-vous désigné?

— Peter Wade, dit Cardby qui sentait que cette fois tout était perdu.

Dabs Morgan se mit à rire.

— Vous entendez? demanda-t-elle à Haynes. C'est drôle. Cardby, Leila Cassidy vous a dit que son admirateur s'appelait Raymond Purcell. Où avez-vous entendu le nom de Peter Wade? Qui vous l'a dit? Et personne n'a pu vous révéler que Raymond Purcell était un filou, nous avons inventé ce nom, hier, et il n'appartient à personne.

Le jeune homme eut un sourire : il montrait qu'il était beau joueur et savait accepter la défaite. Leila Cassidy se mordit les lèvres; Haynes se leva, alla à Mick, tâta ses poches et lui enleva la matraque et le revolver.

— Wade, dit-il, vous ne vous trompiez pas. Cardby, je regrette qu'un homme aussi intelligent se soit laissé prendre à un piège aussi grossier. Miss Cassidy, prenez votre manteau et votre chapeau. Nous allons faire une petite promenade ensemble. La dernière de votre vie.

Mick Cardby se leva et donna une petite tape sur l'épaule de Leila.

— Qu'attendez-vous? demanda-t-il à Haynes.

CHAPITRE XIII

UNE ARRIVÉE OPPORTUNE

Dabs Morgan elle-même ne put cacher l'admiration que lui inspirait tant de calme. Le jeune homme releva le col de son pardessus pendant que Leila Cassidy mettait un chapeau et un manteau.

— Pourquoi tardez-vous, Haynes? demanda Mick. Avez-vous déjà des remords?

— Je ne connais pas cela. Mais j'ai idée que vous n'avez pas perdu tout espoir; ce n'est pas naturel d'envisager la mort avec tant de gaieté.

— C'est plus facile d'être assassiné qu'assassin, répartit Mick d'un ton sarcastique. Buvez un coup avant de partir, votre main sera plus ferme.

Haynes haussa les épaules.

— Précédez-nous avec une lampe électrique, ordonna-t-il à Dabs Morgan.

La femme fit un pas vers la porte mais un éclat de rire de Mick l'arrêta.

— Pourquoi riez-vous? demanda-t-elle.

— C'est si comique! vous êtes encore plus bête que je ne le croyais. Vous êtes si pressée de mourir?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— En effet. Vous allez éclairer le chemin; si vous réfléchissiez une minute, vous verriez que si l'un de nous cherche à s'enfuir, le revolver entrera en jeu et que vous attraperez une partie des balles. Avec votre lumière à la main, vous ferez une cible épatante, hein? Eh bien, nous sommes prêts.

Dabs Morgan hésita sur le seuil de la porte et regarda alternativement Cardby et Haynes. Puis, elle revint au milieu de la pièce.

— C'est vrai, dit-elle. Je ne veux pas marcher la première avec cette lampe électrique. Que Peter le fasse s'il veut.

Wade semblait n'en avoir aucune envie. Haynes fixa ses yeux durs sur la femme.

— Je vous ai donné mes ordres. Dépêchez-vous de les mettre à exécution.

— Nous serons trois à mourir, interrompit Mick. J'aime mieux cela que de m'en aller tout seul dans l'autre monde.

Dabs Morgan ouvrit les lèvres, mais, d'un geste, Haynes lui imposa silence et tous les espoirs de Mick s'évanouirent.

— Ma chère enfant, dit Haynes avec douceur, si vous ne vous dépêchez pas de descendre avec cette lampe, nous n'aurons plus qu'à aller porter des fleurs sur votre tombe.

Dabs Morgan fit quelques pas hésitants vers la porte. Cardby soupira et fit une nouvelle tentative.

— Wade, s'écria-t-il supporterez-vous que votre femme coure un danger pareil?

Le blessé ne répondit que par un gémissement. Haynes fit entendre un ricanement. Cardby se tourna vers lui.

— Vous venez de vous trahir de nouveau, dit Haynes. Vous savez donc que ces deux-là sont mariés?

— Je vous attends, dit Cardby, le plus tôt sera le mieux. Passez devant, Mesdames; si vous entendez une détonation, baissez la tête : il serait dommage de détruire votre indéfrisable.

La femme frissonna mais franchit la porte, suivie par Leila et Cardby. Haynes était derrière Cardby, le revolver à la main. Le jeune détective avait les deux femmes devant lui et maudissait le destin; il ne pouvait faire un geste de révolte sans les condamner à mort.

Le petit cortège descendit l'escalier.

— Arrêtez-vous, commanda Haynes. Approchez-vous de la porte, Morgan. Vous deux, suivez cette femme. Morgan, ouvrez lentement la porte et éclairez-les bien jusqu'à ce qu'ils soient près de l'auto. Cardby, vous vous mettrez au volant. Rappelez-vous que je serai à deux mètres de vous et que je pourrai tirer presque à bout portant. Quand je vous l'ordonnerai, vous presserez sur le démarreur; moi, je monterai derrière avec Miss Cassidy. C'est compris?

Mick envisagea plusieurs plans et les rejeta. Dabs Morgan ouvrit lentement la porte; elle avait repris un peu d'assurance.

Cardby était sûr d'une chose : il ne se laisserait pas exécuter sans avoir fait un dernier effort. Mourir pour mourir, mieux valait tenter la chance une dernière fois.

En s'asseyant devant le volant, il prit une brusque décision : quand il serait sur la route, il se baisserait, presserait l'accélérateur, donnerait un coup de volant, et on verrait bien ce qui arriverait.

— Vous y êtes? demanda Haynes.

— Une minute, dit Mick. Mon auto est derrière la vôtre, et la sortie est bloquée. Il faut que je monte sur la pelouse. Cela ne vous fait rien?

— Pas du tout. Miss Cassidy, montez. Cardby, encore un mot. Je sais que vous êtes un casse-cou. Mais cette fois vous vous tiendrez tranquille. Je suis derrière vous, mon revolver à la main; un geste et je tire!

— Nous verrons cela! En attendant, jetez votre revolver!

Cardby sursauta et des larmes montèrent à ses yeux. Il connaissait si bien la voix qui prononçait ces paroles! Peut-on ne pas reconnaître la voix de son père? Il entendit un bruit sourd derrière lui. Leila Cassidy s'était évanouie et était tombée. Cardby sauta de l'auto et s'élança vers Dabs Morgan.

— Donnez-moi cette lampe, cria-t-il. Vous avez un revolver? Non? Je vous ai pris la seule arme que vous possédiez? Bien. Ne bougez pas. Pas d'histoire, Haynes. C'est la fin de votre bluff.

Le jeune homme ramassa le revolver qui était tombé dans l'allée, fouilla son adversaire et reprit son propre revolver et sa matraque. Haynes gardait l'immobilité d'une statue. Mick se tourna vers son père.

— Vous n'aviez pas tort en me conseillant d'être prudent, papa. Et vous venez de me tirer d'un sale pétrin. Dans la maison, au premier étage, il y a un autre type qui est à surveiller. Dès que la femme qui est dans l'auto aura repris ses sens, nous remonterons là-haut. Haynes, ce n'est pas encore aujourd'hui que vous assisterez à mon enterrement. Je ne sais pas encore si je ne jetterai pas votre corps dans un fossé.

— J'aurais dû m'y attendre, grommela Haynes. C'est pour cela que vous étiez si calme?

— Vous venez, papa?

— J'ai laissé un message pour le superintendant Fenner et je crois qu'il ne va pas tarder. Cette femme ouvre les yeux.

Veux-tu l'aider à monter, je m'occuperai des deux autres.

Cardby aida Leila à descendre de l'auto et il l'emmena vers la porte ouverte, tandis que son père disait à Haynes :

— Suivez-moi, et n'oubliez pas que je n'aurai aucun scrupule à vous tuer; c'est ce que vous aviez l'intention de faire à mon fils. Marchez.

Une minute plus tard, ils étaient tous rassemblés dans la chambre. Peter Wade se redressa, ouvrit la bouche, passa la main sur ses yeux comme s'il ne pouvait en croire leur témoignage. Mick lui ordonna de se relever et le fouilla. Puis les trois filous furent alignés le long du mur. Le jeune homme s'assura que Leila Cassidy n'avait pas d'armes sur elle et lui permit de s'allonger sur le divan.

Mick s'approcha ensuite de son père et, à voix basse, lui raconta ce qui s'était passé; l'ancien policier hochait, de temps en temps, la tête et quand son fils eut fini son récit, il remarqua :

— Je crois que c'est un vrai coup de chance. Ce Haynes doit être sûrement un des gros bonnets de notre bande de faux monnayeurs. Quand j'aurai passé deux heures avec lui, il se décidera bien à parler.

— J'ai une autre façon d'obtenir la vérité, dit Mick. Je suis sûr que Leila Cassidy mangera le morceau sans qu'on l'en prie beaucoup et elle doit savoir pas mal de choses.

— Fenner va arriver, il nous aidera à emmener ces gens. Par malheur, il va vouloir escorter Haynes et Leila Cassidy à la prison et cela ne fera pas du tout notre affaire. As-tu une idée pour l'en empêcher?

— Je n'ai guère d'idée pour le moment et je ne sais pas encore si je suis vivant ou mort.

Le jeune homme leva la tête et s'approcha du trio aligné contre le mur.

— Eh bien, ça va? Avec un peu de chance, Haynes, vous vous en tirerez avec quinze ans de bagne.

— C'est possible, mais quand je sortirai de prison, vous aurez affaire à moi.

— Comme vous voudrez. Vos menaces ne m'effrayent pas.

Un bruit se fit entendre au dehors. Mick entraîna son père à l'écart et chuchota :

— C'est probablement Fenner, mais il se pourrait aussi que

ce soit une autre bande de malfaiteurs. Je descends pour m'en assurer.

— Descends, Mick; mais, je t'en prie, sois prudent.

Mick descendit en courant et s'approcha de la porte ouverte. Le superintendant Fenner et un sergent sautaient de voiture. Cardby, sans commentaires ni explications, les fit monter.

— Que diable s'est-il passé? demanda Fenner.

— Mon fils vous le dira, dit Cardby.

— Grand Dieu! s'écria Fenner en s'épongeant le front, tout le pays est pris de folie. On vient de m'apprendre que Miss Keller a disparu! J'ai peur qu'elle n'ait été enlevée.

CHAPITRE XIV

DE SURPRISE EN SURPRISE

— Est-ce que cela va continuer? demanda Mick d'une voix faible.

— Ne parlons pas de Miss Keller devant ces types, dit son père à Fenner. Voulez-vous les escorter au poste de police de Woking, et nous rejoindre ensuite aux « Trois Pignons »?

— Certainement, avec plaisir.

— Et n'oubliez pas, Fenner, que cet homme là-bas est dangereux.

— Sergent, passez-leur les menottes. Cardby, je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

— Attendez, grommela Mick en sortant de sa poche les objets qu'il avait volés dans l'auto de Haynes. Il faut que ceci soit envoyé à Scotland Yard. On trouvera sans doute des empreintes digitales sur le flacon et cela aidera à vérifier l'identité de cet homme.

— C'est bien. Je vais m'en occuper. Je vais, d'abord, conduire ces quatre personnages en prison.

— Non, non, dit Mick. Pas cette femme.

Il montrait Leila Cassidy.

— Elle restera avec moi. Je sais qu'elle ne cherchera pas à s'enfuir.

— Réfléchis, petit, dit son père. Oublies-tu qu'elle fait partie de la bande? Nous savons maintenant pourquoi elle est allée te trouver dans ton bureau. Et il faut que nous retrouvions Miss Keller. Tu ne veux pas te faire accompagner par Leila Cassidy?

— C'est mon intention. Je suis sûr que ses compagnons lui font horreur. Elle n'oubliera pas qu'un de ses chefs voulait l'envoyer dans l'autre monde. J'attends d'elle des renseigne-

ments précieux. Et, si elle quitte cette maison avec Haynes, Wade et sa femme, je la retrouverai peut-être à la morgue.

— Elle aura la protection de la police, intervint Fenner, et vous pourriez lui parler dans sa prison quand elle le voudrait.

— Vous avez peut-être raison, mais je suis sûr que les trois autres ont peur de ce que Leila peut avouer; ils désirent s'assurer son silence. Et elle me sera reconnaissante si on ne la traite pas comme ses complices.

— Laissons-le faire ce qu'il veut, dit l'ancien policier. Ses raisons sont solides. Qu'en dites-vous, Fenner?

— On pourrait expliquer la situation à cette femme et prendre alors une décision.

— Parfait, dit Mick.

Il alla s'asseoir sur le divan, près de Leila Cassidy. Elle s'était un peu remise et eut un faible sourire. Avant que le jeune homme eût pu parler, elle lui saisit la main et s'écria :

— Je veux vous remercier, je ne sais comment le faire; si j'avais su qu'il y avait des êtres pareils dans le monde, je n'aurais pas gâché ma vie ainsi. Si vous saviez comme ma reconnaissance est sincère!

— Ça va, Leila. On va conduire Haynes et Wade au poste de police de Woking. J'ai demandé qu'on vous confie à moi; mais, avant, il faut que je vous pose quelques questions. Si je vous emmène avec moi, me direz-vous tout ce que vous savez? Répondez franchement.

— Mr. Cardby, après ce que vous avez fait pour moi, j'aimerais mieux mourir que de vous mentir.

— Merci. Et ne chercherez-vous pas à vous enfuir? Je ne tiens pas particulièrement à vous passer les menottes.

— Je ne suis pas folle, Mr. Cardby. Si d'autres membres de la bande me rencontraient, je n'aurais plus qu'à faire mon acte de contrition. Il n'y a qu'une personne qui peut me protéger, c'est vous.

— Je vais parler à mon père et à Fenner, nous partirons dans deux minutes.

Mick rejoignit les deux hommes.

— Je vous donne ma parole que Leila Cassidy ne sera pas pour nous une cause d'ennuis. Il faut fermer la maison à clé, pour que personne ne puisse s'y introduire. Je crois que, plus tard, nous y trouverons des tas de choses intéressantes. Leila Cassidy pourra se charger de la fermeture.

Il se tourna vers elle.

— Leila, nous voulons que la maison soit fermée jusqu'à notre retour, nous vous chargeons de ce soin; quand ce sera fait, revenez ici. Prenez la lampe électrique. Dépêchez-vous.

La jeune femme sortit et Mick s'avança vers Fenner et prit dans sa poche la balle qui avait failli le tuer.

— J'oubliais cela, dit-il. Quelqu'un, dans le massif des « Trois Pignons », a tiré sur moi. Je voudrais qu'un des experts de Scotland Yard examine cette balle.

— Vous avez eu vraiment une soirée mouvementée, dit Fenner. Je vous rejoindrai aux « Trois Pignons » avec plusieurs hommes. Au fond, Miss Keller n'a peut-être pas été enlevée, elle a pu avoir peur et quitter volontairement la maison.

— Je suis sûr que non, répliqua Mick. Miss Keller est têtue comme une mule : j'ai voulu la persuader de partir et je n'y suis pas arrivé.

Leila Cassidy revenait et faisait un signe à Mick. Fenner s'avança vers les trois prisonniers.

— En avant, dit-il. Sergent, passez le premier, nous fermerons la marche.

Haynes s'arrêta une minute devant Cardby et, les dents serrées, grommela :

— Ne soyez pas si fier de vous. Nous nous retrouverons.

Ils descendirent l'escalier. Dans le vestibule, Mick tendit un revolver à Fenner. Le superintendant eut un geste de surprise.

— Je sais que les policiers anglais ne sont pas armés, dit-il, mais vous avez affaire à forte partie et mieux vaut être prêt à tout. Au moindre mouvement suspect, tirez; et, attention, quand vous serez dans l'auto.

— Vous avez raison, dit Fenner.

Les prisonniers montèrent dans la voiture de la police, et Mick et son père prirent place dans leur auto. Leila Cassidy fut installée à l'arrière. Mick mit en marche et demanda à son père :

— Comment avez-vous fait pour arriver juste au bon moment?

— C'est facile, Mick. Je t'avais supplié de ne pas venir ici tout seul. Après ton départ, mon inquiétude n'a cessé de grandir, et j'ai regardé tout le temps ma montre. Comme tu ne

revenais pas, j'ai été sûr que les choses marchaient mal. Grâce à ta description, j'ai trouvé facilement la maison. Je suis venu à pied, sans cela je serais arrivé bien longtemps avant.

— Ç'a été mieux ainsi. Plus tôt, votre arrivée n'aurait pas eu le même effet. J'avais dit déjà adieu à la vie.

— M'écouteras-tu à l'avenir?

— Je vous le promets.

Cardby ne put retenir un sourire. Il ne comptait guère sur cette promesse. Quelques minutes plus tard, ils franchissaient la porte des « Trois Pignons ». La porte d'entrée de la maison était ouverte et Male et Mrs. Dodds allaient et venaient fiévreusement. Tous deux s'élancèrent à leur rencontre.

— Avez-vous des nouvelles de Miss Keller? demanda le père.

— Aucune, Monsieur, répondit Male. Que pouvons-nous faire?

— Dites-nous ce qui s'est passé?

— Miss Keller était dans le salon, et moi, j'étais à la cuisine avec Mrs. Dodds; je suis allé demander à Miss Keller si elle voulait une tasse de cacao qu'elle prend tous les soirs. Elle a répondu affirmativement. Mrs. Dodds a préparé le cacao et je l'ai porté à Miss Keller. Elle n'était pas dans le salon. J'ai ordonné à Mrs. Dodds d'aller voir si elle s'était retirée dans sa chambre; elle n'y était pas non plus. Nous avons cherché dans toute la maison sans la retrouver. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous avez vu Miss Keller pour la dernière fois et celui où vous vous êtes aperçu de sa disparition?

— Pas plus de dix minutes, Monsieur. Peut-être moins.

— Avez-vous entendu du bruit autour de la maison? des pas?

— Pas du tout, Monsieur.

— Avez-vous quelque chose à ajouter, Mrs. Dodds?

— Rien du tout, Monsieur. J'en perds la tête.

— Et mon compagnon, Mr. Serrio, qu'est-il devenu? demanda Mick.

— Je l'ai vu dans sa chambre il y a une demi-heure, Monsieur. Il paraissait tout à fait affolé et m'a dit qu'il ne savait pas où était Miss Keller, puisqu'il n'était pas sorti de sa chambre depuis votre départ.

— Mrs. Dodds, ordonna Mick, conduisez cette femme dans

le salon, et faites-lui boire quelque chose de chaud. Je désirerais que vous restiez avec elle. Je vais voir Serrio, papa.

— Je t'accompagne. Quelqu'un doit bien savoir où est passée cette vieille fille.

Le père et le fils montèrent les escaliers quatre à quatre et Mick ouvrit brusquement la porte de la chambre du magicien. Il s'arrêta sur le seuil.

La lampe était éclairée mais Serrio n'était pas là! Le jeune homme appela et ne reçut aucune réponse. Il redescendit en courant; son père monta au second étage; leurs recherches à tous deux demeurèrent infructueuses. Ils se retrouvèrent sur le palier du premier étage.

— Tout le monde disparaît donc dans cette sacrée maison? dit Mick. Ne croyez-vous pas que nous avons perdu la raison, père?

— J'en ai peur; allons voir ce que dit Male.

Le domestique était assis dans la cuisine près du feu à moitié éteint. Mick lui mit la main sur l'épaule et il sursauta.

— Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous vous êtes aperçu de la disparition de Miss Keller et celui où vous avez vu Mr. Serrio? demanda le jeune homme.

— Pas plus d'un quart d'heure.

— Vous êtes sûr que depuis vous n'avez pas vu Mr. Serrio?

— Certain, Monsieur. Je lui ai demandé de m'aider dans mes recherches et il a refusé; il avait trop peur pour sortir de sa chambre.

— Vous ne l'avez pas entendu aller et venir dans la maison?

— Non, Monsieur.

Le père et le fils quittèrent lentement la cuisine pour retourner dans le vestibule.

— Mick, nous savons que Serrio était à moitié mort de peur. Il a pu décamper.

— Oh! non. Il était trop effrayé pour partir seul. On a enlevé Miracle Serrio en même temps que Miss Keller.

— Mais pourquoi diable?

— Nous ne savons pas ce qu'il a entendu ou ce qu'il a vu quand Male l'a eu quitté. Peut-être est-ce un témoin qu'il fallait faire disparaître.

— Cela me semble la seule explication plausible. Interrogeons de nouveau Male.

Le domestique leva vers eux un visage fatigué.

— La maison était-elle fermée quand Miss Keller a disparu?

— Oui, Monsieur. J'ai verrouillé la porte d'entrée aussitôt après votre départ. J'ai jugé qu'il n'était pas prudent de laisser les portes et les fenêtres ouvertes.

— Divisons nos efforts, père, proposa Mick. Leila peut nous dire beaucoup de choses. Et, peut-être, jettera-t-elle quelque lumière sur la disparition de Miss Keller et de Serrio. Pendant que je l'interroge, fouillez la maison de la cave au grenier, examinez toutes les fenêtres et toutes les portes jusqu'à ce que vous trouviez celle qui a été ouverte par effraction.

— Tu as raison. Accompagnez-moi, Male, vous connaissez la maison.

Mick retourna dans le salon; les deux femmes buvaient du lait chaud. Cardby se tourna vers Mrs. Dodds.

— Voulez-vous nous laisser seuls quelques instants?

Mrs. Dodds sortit sans déplaisir.

— Maintenant, Leila, commença Mick, racontez-moi votre histoire et n'omettez aucun détail.

La jeune fille eut une petite toux nerveuse et but une gorgée de lait. Elle ouvrait la bouche pour parler quand une auto s'arrêta devant la maison. Mick, avec un mot d'excuse, se précipita dans le vestibule. Fenner arrivait avec trois hommes. Le superintendant était grave.

— Il s'agit d'un assassinat, Cardby, dit-il.

— Et qui donc a été tué? s'écria Mick en levant les bras au ciel.

— Je viens de l'hôpital de Woking. La pauvre Emily est morte voici un quart d'heure; elle n'a pas repris ses sens. Elle avait une fracture du crâne.

CHAPITRE XV

LES RÉVÉLATIONS DE LEILA CASSIDY

— Si nous mettons la main sur ces bandits, dit Mick, la potence les attend. Un assassinat, une tentative d'assassinat, deux enlèvements...

— Deux enlèvements?

— Un homme qui m'accompagnait, nommé Serrio, a disparu. Mon père rôde dans la maison et cherche quelques indices.

— Ce ne sont pas seulement des criminels, ce sont des démons sortis de l'enfer.

— La jeune femme que j'ai amenée ici est prête à parler. Je vais battre le fer pendant qu'il est chaud. Qui sait si dans quelques minutes on ne l'aura pas enlevée, elle aussi? Allez retrouver mon père et concertez-vous tous les deux.

— J'y vais. Nous nous retrouverons dans le salon? N'allez pas vous évaporer vous aussi, Cardby.

— Je ne me laisserais pas enlever sans résistance; à tout à l'heure, et bonne chasse!

Le jeune homme avait un sourire aux lèvres quand il rejoignit Leila Cassidy. La jeune femme avait repris son calme et il se demandait si elle ne chercherait pas à lui cacher quelques détails compromettants.

Il décida donc de l'effrayer.

— La situation s'aggrave de minute en minute, Leila. Vos amis sont maintenant accusés d'un assassinat; il y a quelques heures, ils ont tué une jeune bonne employée dans cette maison; l'un d'eux finira par se balancer au bout d'une corde de chanvre.

Leila Cassidy ne parut pas étonnée.

— Encore un autre! s'écria-t-elle. Je suis heureuse d'être en dehors de tout cela.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a vingt-quatre heures, une exécution a eu lieu; ils ont tué un jeune homme que je connaissais; cela m'a fait de la peine.

— Comment s'appelait-il? demanda Mick. Pourquoi a-t-il été tué? Dites-moi tout cela, Leila.

— Il n'y a pas grand chose à dire. Jimmy Baldry était un petit filou sans grande envergure. Mes anciens amis lui ont donné mille livres de faux billets à mettre en circulation. Jimmy les a bien regardés, a décidé qu'ils étaient parfaits et s'est demandé pourquoi il ne les garderait pas pour lui. Il croyait que les autres n'informeraient pas la police de peur d'être arrêtés et qu'il était donc assuré de l'impunité. Il ne se rendait pas compte qu'il avait affaire à forte partie. Il eut bientôt une balle dans la tête; ses assassins reprirent la liasse de billets et laissèrent le petit Jimmy sur le trottoir de Belsize Road. C'est pour cela que je n'ai pas été surprise quand vous m'avez dit qu'une autre personne avait été tuée. Mais c'est affreux de s'en prendre à une pauvre petite bonne qui n'avait jamais rien fait à personne. Je me réjouis d'avoir quitté la bande.

Cardby sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Leila vida son verre de lait.

— Commençons par le commencement, Leila, dit le jeune homme. Rappelez-vous bien que je ne fais pas partie de la police, et que ce que vous me dites ne peut être utilisé contre vous.

— Peu m'importe, Mr. Cardby, je suis prête à tout avouer, et j'accepterai la condamnation qu'on me donnera. Je la mérite. Je ne sais trop par où commencer.

— Il m'est impossible de vous aider, Leila. Je vous écoute.

— Vous serez peut-être surpris d'apprendre, Mr. Cardby, que je ne suis en contact avec cette bande que depuis trente heures.

— Est-ce bien vrai?

— Tout à fait vrai. Je ne prétends pas que je n'avais rien sur la conscience et que je n'avais jamais volé un sou à personne... Depuis l'âge de quinze ans, le vol est mon métier, et seize années se sont passées depuis. Je travaillais seule et je prenais tout ce que je pouvais. On m'a envoyée dans une maison de correction pour trois ans; j'en suis sortie et j'ai été arrêtée de nouveau, peu après, et un bon vieux juge a eu l'indulgence de ne pas me condamner. Un an plus tard je paraissais de nouveau devant lui. Cette fois, il ne montra pas autant de bienveillance et m'envoya en prison. Ce fut là que

je fis la connaissance de Dabs Morgan, qui est maintenant Mrs. Wade. A ce moment-là, elle n'était pas mariée. Nous nous sommes associées quand nous avons quitté la prison et elle ne tarda pas à se marier avec Peter Wade. Je continuais à voir Ella deux ou trois fois par an, et je me demandais si Peter et elle n'avaient pas gagné le gros lot. Ils avaient de l'argent plein les poches, et vivaient dans le luxe. Moi, je me débrouillais de mon mieux. J'ignorais ce qu'ils faisaient, je savais seulement qu'ils étaient riches. Pendant deux ou trois mois, je ne les vis ni l'un ni l'autre; puis, Peter m'envoya un mot; il m'offrait de travailler avec lui. Je me rendis donc dans leur appartement de Londres. Ella, à ma grande surprise, n'était pas là. Wade me dit que les affaires marchaient si bien qu'ils avaient une petite maison de campagne et qu'Ella s'y était installée. Cela me parut bizarre, mais je ne dis rien, et j'attendis.

« Il me proposa alors un petit marché; il fallait que je me mette en contact avec vous et il m'indiqua, avec soin, la petite comédie que je devrais jouer. Des amis à lui, semblait-il, avaient fait des faux et de la fausse monnaie; la police avait essayé de les trouver sans y parvenir. Et, maintenant, quelques banquiers avaient l'intention de faire appel à votre père et à vous. Si la police inquiétait peu les malfaiteurs, ils ne tenaient pas du tout à se mesurer avec Cardby et Fils. Peter me donna cinq livres, me promit d'autres billets; j'avais seulement à faire votre connaissance, et à chercher à vous faire parler. Cela ne me plaisait guère. Mais je n'étais pas dans une situation à refuser de l'argent et je finis par accepter. »

Mick l'écoutait sans l'interrompre.

— Ce qui m'étonna le plus c'est qu'il voulait absolument que je m'installe dans leur maison de campagne. Je lui fis observer qu'il me serait impossible de vous voir souvent, si j'allais dans un pays perdu comme Horsell Common; il sourit et répondit que telles étaient ses instructions. Je demandai alors le nom de mon chef; il répliqua qu'il ne pouvait pas me le dire. Je lui demandai si c'était lui qui était le patron. Il secoua la tête et déclara qu'il prenait ses ordres d'un nommé Haynes, et que ce Haynes pensait que j'accomplirais très bien ma mission.

« J'avais besoin d'argent, et c'était une façon d'en gagner. Je rejoignis Ella et je la trouvai inquiète. Peter Wade lui-

même paraissait nerveux. Leur malaise finit par me gagner, et j'eus l'impression qu'une catastrophe était imminente. Je n'eus plus qu'un désir : décamper. Peu avant votre arrivée, ce soir, nous eûmes une querelle. J'annonçai à Wade et à sa femme que je voulais partir; ils me demandèrent pourquoi et je ne pus leur donner une réponse précise. J'avais seulement le pressentiment d'un danger. Wade et sa femme furent pris de soupçons. Leurs manières changèrent. Wade affirma que je ne pouvais les quitter, que j'en savais trop long. Je ripostai qu'en réalité, je ne savais pas grand chose, que je n'étais pas une moucharde, et que j'allais prendre mon chapeau et déguerpir. C'est ainsi que j'appris ce qui était arrivé au petit Jimmy Baldry. »

Leila s'arrêta quelques instants.

— Peter Wade ajouta que, si je mangeais le morceau, mon compte serait bientôt réglé. Au milieu de la discussion, Haynes entra. Je lui fus présentée, et Wade était en train de lui raconter ce qui se passait quand vous êtes arrivé. Vous avez jeté Wade par terre et, pendant quelques instants, j'ai cru que votre sang-froid vous permettrait de remporter la victoire. Haynes croyait presque à votre histoire. Si vous étiez parti alors, il ne vous aurait pas retenu. Quand vous avez parlé de m'emmener avec vous, tout a été perdu. Peter Wade m'a accusée et j'ai cru que ma dernière heure était venue. C'est tout ce que je puis vous dire, Mr. Cardby, excepté que je veux encore vous remercier. Je ne savais pas qu'il y avait des types comme vous sur cette terre.

Le jeune homme s'agita dans son fauteuil; cette reconnaissance lui paraissait exagérée.

— Il y a d'autres choses que je désire savoir, dit-il. Peter Wade vous a dit que nous nous mettrions à la poursuite des faux monnayeurs; savez-vous d'où il tirait ce renseignement?

— Non, il a dit qu'il n'était pas sûr que vous étiez déjà engagés ou que vous le seriez plus tard.

— Très curieux, grommela Mick. Quand il vous a dit cela, nous n'avions pas même été pressentis. Très, très curieux. Qui était dans la maison de Peter Wade avant mon arrivée?

— Peter Wade est resté absent pendant environ une heure; il a dit qu'il allait faire une promenade parce qu'il avait mal à la tête. Il est revenu une heure avant votre arrivée.

— Quelle était son attitude?

— Il était nerveux, mais ne nous a rien dit et nous n'avons posé aucune question. D'ailleurs, nous n'avons pas eu le temps; notre querelle a commencé presque aussitôt.

— Vous êtes sûre que vous n'oubliez aucun détail qui pourrait m'aider?

— Si je le fais, Mr. Cardby, c'est à mon insu. Je vous ai dit tout ce que je sais. Croyez-vous que je pourrais mentir après tout ce que vous avez fait pour moi?

— Ne parlons plus de cela. Vous connaissiez bien Ella. Vous a-t-elle dit quelque chose de la bande à laquelle elle appartenait avec son mari?

— Pas un mot. Elle adore Peter, et quand vous l'avez frappé, j'ai cru qu'elle allait vous tuer.

— Il méritait bien la petite correction que je lui ai donnée. Si c'est tout ce que vous pouvez me dire, Leila, je m'en vais; je vais demander à Mrs. Dodds de vous apporter un peu plus de lait et de vous tenir compagnie. Il faut que je sache ce que fait mon père.

— Merci, Mr. Cardby. Comme vous êtes bon pour moi!

Mick trouva les domestiques assis devant le fourneau de la cuisine. Il donna ses ordres à Mrs. Dodds. Sur le premier palier, deux des hommes de Fenner examinaient le couloir.

— Pouvez-vous me dire où est mon père? interrogea-t-il.

— Par ici, Monsieur, dit un des deux hommes. Il est descendu il y a un quart d'heure, et je ne l'ai pas revu depuis.

— Merci. Et le superintendant Fenner?

— Il était avec votre père.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé; si vous trouvez des trésors, appelez-nous.

Cardby était au milieu de l'escalier quand il entendit son nom. Il bondit en bas et vit son père et Fenner qui accouraient vers lui. Tous deux étaient au comble de l'émotion.

— Vous avez trouvé Miss Keller et Serrio? demanda Mick.

— Non, répliqua son père, mais nous avons fait une découverte. Je ne veux pas être trop optimiste, Mick, mais je crois que maintenant le mystère sera bientôt éclairci.

CHAPITRE XVI

UNE AVENTURE DANGEREUSE

— Pour que quelque chose vous étonne, père, il faut vraiment que vous ayez fait une découverte importante. Qu'est-ce que c'est?

— Ce ne sera pas très long à te raconter, Mick. J'ai examiné les étages supérieurs de la maison, puis Fenner et moi nous avons jugé qu'il serait bon de chercher des traces autour de la maison. On n'enlève pas deux personnes sans laisser quelque indice. Nous avons donc pris nos lampes électriques et nous sommes sortis. Mais, dans toutes ces mauvaises herbes, il est difficile de trouver des empreintes. Nous avons fait le tour de la maison. Et, il y a cinq minutes, Fenner, à dix pieds de la porte de la cuisine, a ramassé un petit mouchoir de linon. Il n'était pas mouillé et ne devait donc pas être là depuis longtemps. Et, dans le coin, les initiales S. K. sont brodées. Ensuite, au bord des buissons, à quatre ou cinq mètres du mouchoir, on voyait des traces très nettes; une personne avait été traînée par là. Nous avons suivi ces traces, et je me suis rappelé ce que tu m'as dit de la petite bonne. Elle avait été frappée, sans doute, très près de l'endroit où je me trouvais. A dix mètres au milieu des buissons, nous sommes arrivés devant un massif de broussailles et nous avons perdu la piste. J'ai pensé que peut-être la pauvre femme avait été assassinée là. Fenner fut de mon avis et nous avons pénétré dans le fourré.

L'ancien policier s'arrêta pour reprendre haleine. Mick frémissait d'impatience.

— Que je te dise tout de suite que nous n'avons pas trouvé le corps de Miss Keller. Mais nous avons fait une découverte qui peut être très importante. Au milieu des buissons, j'ai

aperçu le tronc d'un arbre abattu. Sur le moment, je n'y ai pas prêté grande attention. Quelques minutes plus tard, je l'ai regardé d'un peu plus près et j'ai remarqué un détail singulier. Le fourré est très épais et cependant il n'y avait aucune plante autour de ce tronc. Je l'ai examiné de plus près et j'ai vu que ce n'est pas un vrai tronc. J'ai appelé Fenner, ses yeux sont plus perçants que les miens; il a remarqué que, tout autour de nous, le sol avait été foulé; les traces de pas étaient trop brouillées pour qu'on puisse relever les empreintes, mais il y en avait beaucoup. Une plus grande surprise nous attendait encore, Mick. Nous nous rendîmes compte que le faux tronc d'arbre entouré de lichens et recouvert de lierre était un puits abandonné. Et le lierre était seulement rattaché à une planche qui recouvrait le puits. Nous sommes venus te communiquer les nouvelles. Qu'en penses-tu?

Le jeune homme énonça plusieurs hypothèses qui lui venaient à l'esprit.

— Avez-vous soulevé la planche? demanda-t-il.

— Non, répondit son père. C'était trop dangereux. La prudence s'imposait.

— En effet, dit Mick. Comment diable...

Il s'arrêta brusquement.

— Eh bien, Mick? dit son père. Quel est ton avis?

— Une pensée étrange me frappe, papa, remarqua le jeune homme. Vous avez trouvé le mouchoir de Miss Keller non loin de la porte de la cuisine?

— Oui. Je ne vois rien d'extraordinaire à cela.

— Moi si. Les gens qui ont exécuté l'enlèvement devaient se diriger vers le puits.

— C'est évident.

— Ne vous emballez pas, papa. Remarquez que les bandits, pour arriver à l'endroit où se trouve ce mouchoir, ont dû quitter la maison par la porte de derrière et sont passés devant la porte de la cuisine.

— Et ensuite?

— A ce moment-là, Mrs. Dodds et Male étaient assis dans la cuisine — du moins ils le prétendent — et ils disent qu'ils n'ont entendu aucun bruit. Si nous ne nous trompons pas, les ravisseurs de Miss Keller sont passés à dix pieds d'eux.

— Les deux hommes échangèrent un coup d'œil.

— Vous ne trouvez pas ça drôle, papa?

— En effet, Mick. Le mieux est d'interroger Male et Mrs. Dodds dans la cuisine.

— Une minute, papa, Mrs. Dodds est dans le salon avec Miss Cassidy. Je vais l'appeler. Superintendant, vous me permettez de demander à un de vos hommes de rester avec Lcila un moment? Je ne voudrais pas qu'elle soit seule; on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Faites ce que vous voudrez, Cardby.

Une minute plus tard, Mrs. Dodds sortait du salon, et Mick les rejoignit bientôt; ils entrèrent dans la cuisine.

— Je ne suis pas très content de vos dépositions, déclara l'ancien policier.

— Pourquoi, Monsieur? demanda Male. Nous avons répondu avec franchise, et nous vous avons aidé de notre mieux.

— Nous verrons si c'est vrai ou non. Mick, va dans le corridor, ferme la porte en partant; puis, rends-toi au fond de la maison. Ne fais pas trop de bruit, mais ne marche pas sur la pointe des pieds.

Mick obéit. Il revint une seconde plus tard.

— Avez-vous entendu mon fils passer devant cette porte fermée? demanda le père.

— Oui, dit Mrs. Dodds, mais le bruit était très faible.

— Et vous, Male?

— Comme Mrs. Dodds, j'ai discerné un son très faible.

— Cela ne m'étonne pas, remarqua Mick. Je porte des semelles de caoutchouc.

— Si votre maîtresse avait été entraînée par cette porte tandis que vous étiez tous les deux assis dans la cuisine, n'auriez-vous entendu aucun son? demanda le père.

— Cela aurait été impossible, Monsieur, convint Male.

— C'est vrai, appuya Mrs. Dodds.

— Eh bien, c'est le cas. Aussi le moment est-il venu de dire la vérité. Des mensonges ne feront que vous mettre dans le pétrin.

Les deux domestiques secouèrent la tête et Male se leva.

— Si vous vous en prenez à nous de vos insuccès, nous ne le supporterons pas, Monsieur. Nous ne sommes pas des menteurs, nous avons dit la vérité. Mettez-nous en prison, si cela vous fait plaisir.

— Ecoutez-moi bien, Male : si vous pouvez entendre quelqu'un chaussé de semelles de caoutchouc, vous pouvez en-

tendre tout ce qui se passe dans la maison. Et vous voudriez me faire croire que deux personnes ont été enlevées sans que le moindre son frappe votre oreille?

— C'est la vérité, Monsieur.

Le père sortit une pipe de sa poche, l'alluma et garda le silence un moment. Ni Fenner ni Mick ne firent un effort pour parler. Le silence devenait gênant. Alors l'ancien policier de Scotland Yard posa une question si brusquement que Mrs. Dodds sursauta.

— Connaissiez-vous ce puits abandonné au milieu du fourré?

Male leva la tête.

— Je sais qu'il y a un puits dans le fourré, dit-il. Je ne m'en suis jamais servi.

— Est-ce bien la vérité?

— L'eau est dans la maison; pourquoi diable me serais-je servi de ce puits? Il n'a pas été employé depuis des années, et l'eau doit être stagnante.

Male avait un accent de vérité auquel on ne pouvait se tromper.

— Depuis combien de temps connaissez-vous son existence?

— Je l'ai découvert, par hasard, il y a quelques mois; je l'ai vu seulement une fois, et ce n'est pas très agréable de se promener au milieu de ce fourré.

— Je suis de votre avis, et vous, Mrs. Dodds, que savez-vous de ce puits?

— Male m'en a parlé, répondit-elle. Je ne l'ai jamais vu, et je ne m'en suis jamais approchée.

Les trois hommes se regardèrent avec découragement. Cardby fit tomber la cendre de sa pipe et se leva.

— Je vous prie de rester dans la cuisine. Nous aurons peut-être besoin de vous interroger tout à l'heure. Essayez de vous rappeler si vraiment vous n'avez entendu personne dans le corridor?

— Nous sommes sûrs de n'avoir rien entendu, Monsieur, dit Male. Mais nous ne bougerons pas d'ici.

Le trio battit en retraite.

— Crois-tu ce qu'ils disent, Mick? demanda le père.

— Oui. Retournons dans le fourré et examinons le puits. Nous avons chacun une lampe électrique. Conduisez-nous, papa. Bien. Prenons la lampe dans la main gauche et un

revolver dans la main droite. Les événements nous ont appris la prudence.

Dix minutes plus tard, ils se frayaient un chemin au milieu des arbustes et arrivaient au puits. Mick l'examina à la lueur de la lampe de poche, puis il murmura :

— Regardez-moi ça.

Il indiquait un endroit où le lichen avait été enlevé.

— Vous voyez qu'une corde a été suspendue là, et le frottement a arraché le lichen.

Les deux hommes firent un signe affirmatif. Lentement, ils contournèrent le puits; ensuite, Mick se pencha vers ses compagnons.

— La première chose à faire, déclara-t-il, est de voir s'il y a de l'eau dans le puits, ou s'il est sec. Je vais prendre une poignée de terre. Une pierre ferait trop de bruit. Nous allons cacher nos lumières, et vous lèverez la planche pour que je puisse jeter la terre.

Il exécuta les mouvements qu'il avait annoncés. Les trois hommes se penchèrent sur l'ouverture du puits, et Mick jeta la poignée de terre. Quelques secondes s'écoulèrent. Ils n'entendirent aucun son.

— Il faudrait jeter une pierre, dit Mick. Recommençons.

Ils répétèrent la même manœuvre. Un bref silence suivit, puis ils entendirent la pierre qui frappait le fond du puits. Il n'y avait donc pas d'eau.

— Jetons la prudence à tous les vents, chuchota Mick. Enlevons cette planche, je vais essayer de voir à l'intérieur.

Pendant un instant, son père et le superintendant hésitèrent. Enfin, ils se résignèrent avec un haussement d'épaules. Pendant qu'ils tenaient la planche, Mick se pencha et promena le rayon de sa lampe dans le puits. Puis, il se releva et entraîna ses deux compagnons vers la maison; il s'arrêta avant d'y entrer.

— Vous aviez raison, papa, s'écria-t-il. La découverte est importante. Devinez ce que j'ai vu? Vous donnez votre langue au chat? Un escalier est pratiqué dans le puits.

Les deux hommes fixèrent sur lui un regard incrédule.

— Que faire maintenant? demanda Fenner.

— J'imagine... dit l'ancien policier.

Et il s'arrêta.

— Ce qui nous reste à faire est très simple, déclara Mick.

Retournons à la maison et prenons une longue corde.

— Pourquoi cela? demanda son père d'une voix anxieuse.

— Je l'attacherai autour de ma taille et vous tiendrez l'autre extrémité.

— Tu n'as pas l'intention de descendre dans ce puits?

— Cher père, vous êtes un vrai sorcier, c'est exactement ce que je vais faire. Le plus tôt sera le mieux! Allons chercher cette corde.

CHAPITRE XVII

DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE

— Mick, dit son père, je n'ai pas l'habitude de t'imposer ma volonté, mais, maintenant, je te défends de descendre dans ce puits.

Le jeune homme regarda tristement son père et secoua la tête.

— Vous voulez que votre fils devienne un poltron? Sans doute, on vous a nommé superintendant à Scotland Yard parce que vous aviez la frousse, et c'est ainsi que vous avez gagné vos médailles? Je croyais cependant qu'elles étaient réservées à récompenser des actions d'éclat. Vous voudriez que je gagne ma vie en promenant des bébés? Vous ne le pensez pas, cher père, et vous oubliez des faits sensationnels : nous soupçonnons que Miss Keller est au fond de ce puits; c'est notre cliente. Vous voudriez qu'un constable qui ne connaît même pas Miss Keller aille au secours de notre cliente pendant que moi, je resterais en haut? Ma responsabilité est très grande. Serrio est aussi là-bas. Je l'ai amené ici, je lui ai promis ma protection, je l'ai abandonné à lui-même. Croyez-vous que je vais maintenant le laisser à son triste sort? Dans ce cas, je n'aurais qu'à donner ma démission de détective et aller me cacher dans un coin.

Le père se mordit les lèvres et fit un nouvel effort.

— Ta mère ne me le pardonnerait jamais, mon garçon, si quelque chose t'arrivait.

— Ma mère aurait honte de moi si je ne faisais pas mon devoir, vous le savez bien.

— Zut! Que feriez-vous si vous aviez un fils comme le mien, Fenner?

« Je le laisserais descendre », pensa le superintendant.

Et il remarqua tout haut :

— Je crois qu'il devrait réfléchir.

— Et si tout le puits était plein de gaz asphyxiants? dit le père.

— Vous me ramèneriez en tirant sur la corde. Et comment les bandits seraient-ils descendus eux-mêmes, sans s'asphyxier?

— C'est bien, dit le père, d'une voix lasse. Fais comme tu voudras.

— Merci. Allons chercher la corde.

Ils entrèrent par la porte de derrière. Male et Mrs. Dodds étaient toujours assis devant le fourneau.

— Pendant que vous vous procurez la corde, je vais voir si Miss Cassidy ne risque rien, dit Mick.

Leila était allongée sur le divan. Cardby s'assura que l'agent était toujours dans le salon et repartit. Dans le vestibule, il se heurta à Fenner.

— Je vais chercher un de mes hommes là-haut, expliqua le superintendant. Il nous donnera un coup de main.

Cardby et fils attendaient devant la porte de derrière quand Fenner revint avec un vigoureux constable. Le père tenait vingt mètres de fil de fer.

Mick mit sa lampe électrique dans sa poche gauche, le revolver dans la droite.

— Donnez-moi une autre lampe en cas d'accident, dit-il. Je n'aurai pas besoin de lumière pour descendre. Dès que j'aurai trouvé la première marche, le reste ira tout seul. Ne donnez pas la lumière quand vous serez près du puits, car je ferais une cible parfaite.

Les quatre hommes continuèrent à marcher en silence. L'ancien policier de Scotland Yard s'arrêta à quelques mètres du puits et posa la main sur le bras de son fils.

— Pour la dernière fois, mon garçon, je te dis de ne pas t'exposer à un tel danger.

— Ne vous en faites pas, papa, dit Mick. Tout ira bien.

— Et si quelque chose t'arrivait?

— J'aimerais mieux cela que d'être traité de poltron et de lâche.

Cardby défit le fil de fer et l'enroula autour de la taille de Mick.

— Ça va, chuchota le jeune homme. Découvrez le puits, je

descends. Si vous entendez des détonations, faites ce que vous jugerez le mieux. A tout à l'heure.

La planche fut enlevée et, à tâtons, Mick chercha la première marche. Puis, il enjamba la margelle, posa le pied droit sur la marche et, du gauche, chercha la seconde. Ensuite, il descendit lentement. De temps en temps, il reniflait l'air qui était froid et humide. Une pensée l'inquiétait : le puits était-il profond? le fil de fer serait-il assez long? Après la vingt-huitième marche, son pied rencontra le vide; il se pencha un peu plus et sentit quelque chose de mou. Il était arrivé au fond. Il imprima deux secousses au fil de fer pour indiquer que tout allait bien.

Mick défit la corde et, quand il fut libéré, il se secoua de nouveau. Puis, il se demanda ce qu'il allait faire. Il n'y voyait absolument rien. Il tendit les bras et tâta les murs. Les gens ne prennent pas la peine de faire un escalier dans un puits s'ils n'ont pas une bonne raison pour y descendre.

Le jeune homme hésita un moment et finit par se dire qu'il n'avait pas le choix; il tira la lampe électrique de sa poche et donna la lumière, le cœur battant. Il s'attendait à recevoir une balle dans la peau, mais aucune détonation ne retentit.

Et, à deux mètres au-dessus de sa tête, il vit une porte dans le mur. Il éteignit aussitôt, et remonta deux marches pour atteindre la porte. Il chercha un verrou ou une poignée et trouva au bas de la porte un levier; la porte s'ouvrit sans bruit. Les gonds avaient été bien huilés. L'ouverture n'avait guère plus de deux pieds de haut et dix-huit pouces de large; il eut quelque peine à y passer.

Quand il en fut là, il avança et tomba d'une hauteur de trois pieds; il se releva sans faire de bruit, restant courbé, car l'étroit couloir dans lequel il se trouvait était très bas de plafond. Il reprit sa lampe électrique d'une main, son revolver de l'autre, et marcha à pas lents jusqu'à ce qu'il aperçût une porte de bois à sa gauche. Mick saisit le loquet et la porte s'ouvrit. Le jeune homme, qui avait éteint sa lampe, sentit un changement. Il ne marchait plus sur la terre humide, ses pieds foulaient un sol plus résistant. Il passa la main sur le mur et, au toucher, sentit qu'il y avait là des briques. Il éclaira de nouveau sa lampe. La salle dans laquelle il était n'était pas une cachette souterraine construite à la hâte. Il était dans une des caves des « Trois Pignons ».

Le courage lui revint. Maintenant, il pourrait se mouvoir avec plus de sécurité. En face de lui, était une autre porte qu'il ouvrit. Comme la plupart des grandes maisons de campagne, une cave succédait à une autre. Celle où il se trouvait était vide, une petite lampe électrique placée au plafond donnait une faible lueur. Le cœur du jeune homme battit à coups redoublés. Il était sûr maintenant d'être sur la bonne piste. Il se dirigea vers la porte opposée et jeta un coup d'œil par l'ouverture avant de se risquer plus loin. Pendant un moment, il ne put rien voir. Puis, il aperçut un carré de lumière. Ce carré se trouvait à cinq pieds dans le mur, à sa droite. Il pénétrait maintenant dans un autre couloir. Avec un pressentiment, il marcha vers la lumière. Sa surprise s'accrut. La fenêtre n'était pas pratiquée dans le mur mais dans une porte. Un rideau atténuait la lumière. Cardby s'approcha et retint une exclamation. Un spectacle extraordinaire s'offrait à ses yeux, une véritable scène de cauchemar.

Au centre de la cave, s'élevait une table terminée à une de ses extrémités par une série de trois rangées d'étagères, couvertes de bouteilles. La table était chargée d'outils étranges et, à côté, Mick reconnut une petite presse à peu près pareille à une presse d'imprimerie. Au-dessus, la lampe jetait une clarté aveuglante. Autour du mur, étaient rangés quatre ou cinq placards d'acier. Dans un coin, une petite table supportait des liasses de morceaux de papier. Un poêle à pétrole occupait un autre coin.

Le jeune homme vit tout cela d'un seul coup d'œil. Puis, ses yeux tombèrent sur ce que ce spectacle présentait de plus étrange. Un homme était assis sur un tabouret près du feu. Son dos était courbé; sa tête, appuyée dans ses mains, touchait presque ses genoux. Il portait une cote bleue en haillons et était chaussé de pantoufles. Ses cheveux gris atteignaient ses épaules, son visage était invisible. Près de lui, était posée une assiette de métal, une timbale de métal, et le corps de l'inconnu était secoué de frissons convulsifs.

Mick sentit une sueur froide couler dans son dos. Cette pièce avec son seul occupant était sinistre. Le Grand Guignol, n'aurait rien trouvé de plus terrifiant.

Et, sous les yeux terrifiés de Cardby, l'homme se leva et fit quelques pas vers la porte. Maintenant qu'il était debout, son attitude était la même. Ses épaules étaient voûtées, et il sem-

blait plié en deux. Il leva la tête en se tournant vers la table; son visage était ravagé, les traits déformés; les yeux cerclés de noir. Et des larmes coulaient sur ses joues.

Cardby sentait l'émotion le suffoquer mais, à ce moment, il entendit le déclic d'un loquet. Quelqu'un entrait dans le couloir. Il s'élança dans la cave qu'il venait de quitter, et se pressa contre la porte de façon à ne laisser qu'une ouverture de deux ou trois pouces. Les pas se rapprochaient. Cardby entendit le nouveau venu qui entrait en chantonnant et demandait d'une voix forte :

— Je vous y prends à ne rien faire. C'est pour cela que je suis venu. Je...

CHAPITRE XVIII

L'ENFER

Cardby avait l'habitude des décisions promptes. En quelques secondes, il avait ouvert la porte et s'était avancé dans le couloir. Un homme était debout dans la cave; il tournait la tête à Cardby.

— Haut les mains! cria Mick. Obéissez, ou je fais feu.

L'homme tressaillit et fit demi-tour.

— Jetez ce que vous tenez, ordonna Cardby. J'ai huit balles dans mon revolver, et je n'hésiterai pas à les tirer.

Un bruit sourd indiqua un revolver tombé sur le pavé. Mick s'approcha et sortit la matraque de sa poche. L'homme n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, la matraque s'abattait sur sa tête. Il chancela, et s'effondra.

Le vieillard restait stupéfait, ses lèvres blêmes ouvertes sur ses gencives sans dents. Il recula jusqu'au mur et se mit à trembler.

— N'ayez pas peur, bon papa, dit Mick en s'efforçant de prendre un ton rassurant. Ce n'est pas pour vous que je suis venu ici. Mais je m'en vais tout de même vous faire sortir.

— Qui êtes-vous? balbutia le vieillard.

— Cela n'a pas d'importance. Est-ce que personne ne va venir? Combien y a-t-il d'hommes dans cette cave?

Un long emprisonnement avait affaibli l'intelligence du pauvre homme et il lui fallut un bon moment pour comprendre cette question.

— Je suppose, balbutia-t-il, que quelqu'un viendra bientôt pour voir ce qui se passe. Je ne sais pas combien il y a d'hommes ici.

— Allez là-bas, dans ce coin; s'il y a des difficultés, je ne tiens pas à ce que vous y soyez mêlé.

L'homme ne pouvait bouger et on eut pu le croire atteint de paralysie. Cardby lui prit le bras et l'amena à l'endroit qu'il lui avait désigné. Puis, le jeune détective s'approcha de l'homme évanoui et le retourna pour voir son visage. Il lui était inconnu; c'était un homme jeune qui n'avait pas dépassé trente ans. Il portait un imperméable, des souliers à la mode, de belles chaussettes.

Cardby le saisit au collet et le poussa à l'autre extrémité de la pièce afin qu'on ne le vît pas en entrant. Un plan se formait dans son esprit et il s'élança vers le vieillard et le secoua doucement.

— Ecoutez-moi bien, chuchota-t-il. Je vais vous faire sortir d'ici mais il faut que vous m'aidiez. Faites appel à tout votre courage, retournez à votre table et reprenez votre travail, comme si de rien n'était. Cela m'aidera beaucoup. Est-ce possible?

Le vieillard fit un signe affirmatif.

Cardby l'aida à atteindre la table et lui donna une petite tape sur l'épaule.

— Travaillez comme si rien d'anormal ne s'était produit, répéta-t-il. Vous ne vous en repentirez pas.

— Peu m'importe, grommela le malheureux. Je suis déjà en enfer depuis des années.

— N'y pensez plus. Vous avez maintenant l'espoir de la liberté devant vous.

Cardby s'éloigna, se cacha derrière la porte et attendit.

Il était sûr maintenant que sa cliente et Miracle Serrio se trouvaient dans les caves. Tandis que les minutes s'écoulaient lentement, il contemplait le vieillard. Il lui voyait ouvrir un tiroir, prendre un long morceau d'acier poli; puis, il saisit une lampe et se mit à l'œuvre. A la grande surprise de Cardby, maintenant ses mains ne tremblaient plus. Il s'absorba si bien dans sa tâche qu'il n'entendit pas un son qui avait attiré l'attention du jeune homme : le déclic du loquet.

Cardby fit un pas en avant, étreignit avec force sa matraque, leva son revolver. Maintenant, il entendait des pas sonores.

Avant d'atteindre la porte, le visiteur appela :

— Qu'est-ce que vous faites, Jimmy? Vous allez rester là jusqu'à demain?

En finissant ces paroles, il atteignait la porte ouverte. Le

silence régna pendant deux ou trois minutes, puis le nouveau venu s'écria :

— Que se passe-t-il? Où est l'homme qui est venu tout à l'heure?

Le vieillard assis devant la table tourna la tête. Cardby eut un frisson. Le malheureux dirait-il quelque chose, jetterait-il un regard vers l'homme inerte dans un coin ou vers Cardby?

Le visiteur s'impatienta.

— Vous m'entendez, vieil imbécile?

Il fit un pas dans la cave, mais il n'alla pas loin. Un revolver placé contre ses côtes l'arrêta.

— Restez immobile, ou je tire, dit Cardby. Un geste et vous êtes dans l'autre monde. Lâchez votre revolver.

Il fut obéi. Le jeune détective était sur le point de frapper avec sa matraque quand une pensée lui traversa l'esprit.

— Et maintenant vous allez parler et dire la vérité, déclara-t-il.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit le bandit, mais je ne dirai pas un mot.

— Vraiment? Votre ami Jimmy m'a répondu la même chose. J'ai respecté ses désirs. Maintenant il ne parlera plus jamais. Regardez-le! Il est là-bas, dans le coin; vous comprendrez quel est le destin des hommes qui refusent de m'obéir.

L'autre tourna la tête et tressaillit.

— Grand Dieu! s'écria-t-il. Vous avez assassiné Jimmy?

— En effet, il ne voulait pas parler. Désirez-vous que j'allonge votre cadavre à côté du sien? Cela ne tardera pas si vous ne voulez pas être raisonnable. Dépêchez-vous.

— Vous n'allez pas me tuer?

— C'est ce que votre ami Jimmy croyait, remarqua Mick.

— Que voulez-vous savoir? demanda l'homme. Je ne veux pas mourir.

— C'est la première chose sensée que je vous entends dire. Je veux savoir où vous avez mis la vieille dame et l'homme que vous avez enlevés de la maison. Et n'oubliez pas qu'il me faut la vérité.

— Je n'ai aucune envie de vous mentir, Monsieur. Ils sont dans la cave de devant. Parole d'honneur.

— Si ce n'est pas vrai, vous passerez un mauvais quart d'heure. Combien y a-t-il d'hommes dans la cave?

— Un seulement maintenant, Monsieur. Nous n'étions que

trois ici : Jimmy, moi et Arthur. Et j'ai laissé Arthur pour venir voir ce qui retenait Jimmy.

— Combien y a-t-il de caves entre celle-ci et celle où est Arthur? et combien de couloirs?

— Vous suivez ce couloir, une autre cave, un autre couloir, et Arthur et les deux types sont dans la cave à l'extrémité. Qui êtes-vous, Monsieur? Qu'allez-vous faire?

— Je n'ai pas à vous répondre. Attendez-vous d'autres membres de votre bande ce soir?

— Un de plus, Monsieur. Je ne sais pas quand.

— Votre réponse n'est pas très claire. Qui est-ce?

Quelques secondes s'écoulèrent, et l'homme chuchota :

— C'est la main droite du grand chef, Monsieur.

— Quel est son nom? insista Mick.

— Haynes.

Un sourire passa sur le visage de Mick. Haynes était au poste de police de Woking.

— Et, maintenant, j'espère que vous allez me révéler l'identité du grand chef, hein?

— Quand bien même vous me donneriez un million de livres, je ne pourrais pas vous répondre. Je ne le sais pas.

— Bon, nous verrons cela plus tard. Pourquoi Haynes vient-il cette nuit?

— Je ne peux pas vous le dire, Monsieur, je vous le jure. Nous ne savons jamais pourquoi il vient. Sans doute, il a des instructions du chef et vient nous les transmettre. En partant, il nous indique la date de sa prochaine visite.

— Je reviendrai vous voir tout à l'heure; en attendant, dormez bien.

La matraque décrivit de nouveau un demi-cercle et retomba sur la nuque de l'homme qui roula sur le sol. Mick le regarda, il ne le connaissait pas plus que l'autre. Puis il ramassa le revolver, traîna l'inconnu à côté de son compagnon, et ne prit même pas la peine de fouiller leurs poches; il savait qu'ils n'étaient pas prêts de reprendre leurs sens.

Le vieillard contemplait ce spectacle comme s'il était hypnotisé. Mick s'avança vers lui :

— Restez ici, dit-il, je vais chercher votre troisième geôlier. Puis, je reviendrai; dites adieu à votre prison, dans quelques minutes, vous l'aurez quittée.

— Est-ce bien vrai? demanda le vieillard d'une voix incrédule.

— C'est l'exacte vérité. Dans quelques instants, je reviendrai vous chercher. N'ayez pas peur de ces hommes; ils dorment profondément.

Le vieillard se cramponna au bras de Cardby, le serra comme pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un rêve et retomba sur son tabouret en sanglotant.

— Que Dieu vous bénisse! Que Dieu vous bénisse! gémissait-il.

Mick réprima son émotion et s'élança hors de la cave; puis, il se mit à parcourir le chemin que l'homme lui avait indiqué; quand il fut dans le deuxième corridor, il aperçut un trait de lumière sous une porte. Il avança sur la pointe des pieds et réfléchit quelques instants. Puis, il leva le loquet et s'élança :

— Haut les mains! s'écria-t-il.

Un homme assis devant un petit poêle plongea la main dans sa poche et la ressortit avec un revolver. Aussitôt deux détonations retentirent. L'homme laissa retomber le revolver et saisit son bras droit en poussant un cri de douleur.

— Vous avez de la chance que je n'aie pas voulu vous tuer, Arthur, dit Cardby.

Alors il jeta un regard autour de lui. Contre le mur, assis sur deux chaises et garottés avec soin, il aperçut Miss Keller et Miracle Serrio. Le jeune homme n'avait pas encore le temps de s'occuper d'eux. Lentement il s'approcha d'Arthur qui gémissait et lui dit d'une voix bienveillante :

— Vous souffrez, je suis désolé. Voici quelque chose qui va vous endormir.

Et Arthur, frappé à son tour par la matraque, roula par terre, comme ses deux compagnons.

— Oh! s'écria Serrio, je n'avais jamais cru que je quitterais cette cave vivant.

Il avait l'air complètement démoralisé. Cardby lui jeta un regard de pitié et se tourna vers Miss Keller. La vieille fille savait supporter les heures dangereuses. Elle fixa sur Cardby des yeux flamboyants et remarqua :

— Jeune homme, vous êtes bien en retard; pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt?

Mick resta bouche bée de surprise. Il se hâta de défaire les liens de Miss Keller. Pendant qu'il travaillait, elle parlait.

— Et moi qui vous croyais un si bon détective! Vraiment, je suis très déçue. Je vous ai attendu si longtemps que j'ai perdu toute confiance en vous. Et j'étais très mal sur cette chaise, ficelée comme un poulet, sous les yeux de ces horribles hommes. Mr. Cardby, vous auriez pu vous dépêcher un peu plus de venir à notre secours.

— Croyez-vous que vous êtes la seule à avoir passé de mauvais moments? s'écria-t-il. Si vous me faites encore des reproches, je vous laisse et vous vous débrouillerez comme vous le pourrez.

Cette menace eut son effet et Miss Keller se tut. Cardby délivra Serrio. Le magicien était trop ébranlé pour se tenir debout. Mais Cardby se demandait comment diable il pourrait tirer la vieille fille de cette cave. Par quel miracle ses ravisseurs avaient-ils pu la faire descendre dans le puits?

— Y a-t-il un escalier qui monte à la maison? demanda-t-il.

Miss Keller secoua la tête avec énergie.

— Inutile de chercher un escalier, dit-elle. Avant que j'achète la maison, l'ancien propriétaire avait découvert que les caves étaient humides, infestées de rats, et ne pouvaient servir. Aussi a-t-on fait cimenter la seule communication avec la maison. On peut monter les marches si on veut, mais quand on arrive à la dernière, on se trouve devant un mur.

Mick commençait à entrevoir la vérité.

— Vous n'êtes donc jamais descendue dans ces caves depuis que vous avez acheté la maison?

— Bien sûr que non. Je ne peux pas franchir un mur de ciment armé.

— Alors je me demande comment je vais vous remonter. Cela me paraît impossible.

— Jeune homme, vous perdez la raison, et vous me parlez sur un ton qui ne me convient pas du tout.

— Croyez-vous que ce soit commode? Les marches creusées dans le puits sont trop inégales et trop escarpées pour que vous les gravissiez. Je ne vois pas trop ce que je peux faire.

— Je remonterai comme je suis descendue. Je ne veux pas passer par le puits.

Cardby se boucha les oreilles.

CHAPITRE XIX

LA VÉRITÉ EST RÉVÉLÉE

Au bout d'un moment, il demanda à Miss Keller d'une voix lasse :

— Montrez-moi le chemin par lequel vous êtes passée et je vous en serai éternellement reconnaissant.

Elle tendit une main osseuse et indiqua un coin de la cave. Il n'aperçut qu'une sorte de cachette, et attendit une explication.

— C'est par là que je m'en retournerai, jeune homme, et je ne veux pas passer par le puits.

— Comment diable êtes-vous descendue par là, Miss Keller?

— J'étais tranquillement assise dans ma chambre, quand deux inconnus sont entrés comme s'ils étaient chez eux. Sans dire un mot, l'un m'a bâillonnée avec une écharpe, et l'autre a attaché mes chevilles au moyen d'un mouchoir. C'est un traitement odieux et je porterai plainte!

Mick retint une violente envie de rire.

— Ces scélérats m'ont emportée hors de la maison. Je ne savais pas ce qu'ils allaient faire et j'aurais bien voulu leur dire ce que je pensais de leur conduite, mais je ne pouvais parler. Au coin de la maison, à côté de l'avenue, se trouve un vieux réservoir d'eau. Nous ne nous en sommes jamais servis et je l'avais à peine remarqué. Ils l'ont ouvert, m'ont fait passer dans le trou, et quelques secondes plus tard, un homme debout contre cet espèce de placard, dans le coin, m'a reçue. J'avais glissé le long du plan incliné, c'est tout à fait contraire à ma dignité.

Mick hocha la tête. Le mystère s'éclaircissait peu à peu. Tandis qu'il descendait dans le puits, il se demandait comment un homme pouvait courir un tel risque journellement. Mais la cave avait une entrée et une sortie.

Le temps pressait et qui sait si Haynes était le seul visiteur attendu?

— Vous allez rester ici pendant que je vais chercher du secours, annonça-t-il. Il est facile de glisser le long de ce plan incliné, mais on ne peut pas remonter sans une corde. Attendez.

Il éclaira sa lampe électrique et courut vers le puits. En passant, il s'arrêta une seconde pour crier au vieillard :

— Tout va bien, je reviendrai vous chercher dans une minute.

Bientôt il se trouvait au fond du puits et criait :

— Père! m'entendez-vous?

Sa voix se répercuta dans le puits et la voix de son père lui répondit.

— Tout va bien ici, cria-t-il de nouveau. Au coin de la maison, vous trouverez un ancien réservoir d'eau. Ouvrez-le et appelez-moi. Je vous expliquerai tout. Ayez une corde solide.

— C'est bien, Mick, répondit son père, ce sera fait.

En retournant sur ses pas, Cardby sortit de sa poche une paire de menottes et il entra dans la cave du vieillard.

— Je tiens toujours mes promesses, annonça-t-il.

En parlant il plaçait les menottes aux deux hommes évanouis et les attachait solidement. Puis il aida le vieillard qui sanglotait encore à quitter la pièce. Serrio faillit avoir une attaque devant cette étrange apparition. Miss Keller garda son sang-froid. Cardby fit asseoir le vieillard sur une chaise et ouvrit la porte du placard et examina l'intérieur. C'était bien ce qu'il s'attendait à voir : un plan incliné courait du sol jusqu'à la cave.

— Miss Keller, dit-il, dans une minute ou deux, le réservoir sera ouvert là-haut, et quelqu'un vous appellera. Ce sera mon père. Avertissez-moi tout de suite.

Il s'avança vers Miracle Serrio et le secoua violemment.

— Un peu de cran! vous n'êtes pas encore mort! Est-ce par là que vous êtes descendu dans la cave?

— Oui, je croyais que j'allais mourir; je ne suis pas sûr encore d'être vivant.

— Dites-moi exactement comment on vous a fait sortir de votre chambre.

— Cela s'est passé avec la vitesse de l'éclair. J'étais à moitié mort de peur, dans cette maison silencieuse et presque vide.

Soudain, j'ai entendu quelqu'un qui marchait sous ma fenêtre et j'ai cru que c'était vous. J'ai ouvert les vitres et je me suis penché au dehors; il faisait nuit et on y voyait à peine. J'ai aperçu deux hommes qui parlaient. Ils ont levé la tête. L'un m'a dit qu'il allait monter me voir. Ils sont venus tous les deux. Et voilà.

Cardby n'avait pas besoin d'autre explication. Le réservoir se trouvait sous la fenêtre de Serrio. Il était facile d'imaginer la réaction des deux hommes en s'apercevant de la présence d'un témoin. A ce moment, Miss Keller l'appela. Mick s'approcha du placard et cria :

— Vous avez cette corde? Lancez-m'en un bout.

La corde glissa à ses pieds comme un serpent. Sans un mot, il l'enroula soigneusement autour de la taille de Miss Keller, puis saisit la vieille fille et l'accompagna au pied du plan incliné et appela :

— Miss Keller est à l'extrémité de la corde. Tirez lentement.

La vieille fille disparut peu à peu. Puis, la corde redescendit. Le jeune homme appela le vieillard et l'installa de son mieux sur le plan incliné, et cria :

— Faites bien attention! vous allez remonter un vieillard qui est en très mauvaise santé. Et il ne faut pas qu'il soit blessé. Dès qu'il sera en haut, que Fenner s'occupe de lui et ne le quitte pas!

Ce fut ensuite le tour de Serrio et celui des trois bandits; dix minutes plus tard, Mick, couvert de poussière, remontait à son tour. Son père lui serra la main avec énergie.

— Mon garçon, dit-il, tu es épatant. J'avais tort de vouloir t'empêcher de descendre. Je suis fier de toi.

— Dites-nous ce qui s'est passé, supplia Fenner.

— Tout à l'heure, dit Mick. Puisque je suis le seul à connaître la vérité, me permettez-vous de donner quelques ordres?

— Vas-y, ordonna son père.

— Bien. Superintendant, faites porter ces trois hommes dans la maison et surveillez-les. Laissez un de vos agents à côté de ce réservoir que vous aurez d'abord remis à sa place. Si quelqu'un s'approche, que l'agent lui donne un coup de matraque. Miss Keller, vous allez trouver une jeune personne dans votre salon; elle s'appelle Miss Cassidy, je vous conseille de boire avec elle quelque chose de chaud. Serrio, accompagnez ces dames. Papa, il faut que nous cherchions une pièce tran-

quille, pour le vieux monsieur. Après, je vous raconterai tout. Dépêchons-nous.

— Mr. Cardby, protesta Miss Keller, faut-il que je vous rappelle...

— Inutile, Mademoiselle, je le sais déjà. Escortez-la, Serrio.

— Que savez-vous? demanda la vieille fille.

— Ce que vous alliez me dire, répliqua Mick.

Et il passa le bras autour de la taille du vieillard que son père soutint de l'autre côté. Le pauvre homme pouvait à peine marcher. Dans la maison, ils trouvèrent une pièce avec un appareil de chauffage à gaz. Mick l'alluma, alla demander du café chaud à la cuisine et, en revenant, se laissa tomber dans un fauteuil et alluma une cigarette.

— Pour commencer, dit Mick, voulez-vous me dire votre nom?

— Je l'ai presque oublié moi-même, dit le vieillard entre deux sanglots. Mon nom est Rex Hegan.

Le père et le fils sursautèrent; ils ne pouvaient croire leurs oreilles.

— Rex Hegan, l'artiste qu'on avait surnommé le second Durer?

Il inclina la tête et se frotta les yeux avec la main. Mick lui fit passer un mouchoir.

— Rex Hegan, le grand graveur, l'illustre Hegan, répétait l'ancien policier de Scotland Yard.

— Oui, répondit le vieillard, je croyais qu'on m'avait oublié.

— Vous oublier? mais on vous cherche sur toute la surface du globe, depuis votre disparition, il y a trois ans; vous ne serez jamais oublié.

Mick regarda de nouveau le malheureux et demanda d'une voix douce :

— Quel âge avez-vous?

— Quarante-huit ans, ou quarante-neuf, je ne sais plus au juste; j'ai perdu toute notion du temps.

Male apportait du café. Le jeune homme en remplit trois tasses. Il était content d'avoir un prétexte pour détourner son visage. Rex Hegan paraissait plus près de quatre-vingts ans que de cinquante! La boisson chaude fit monter un peu de couleur aux joues du graveur. Pendant un moment, ni Cardby ni son fils ne lui posèrent de questions. Ils n'osaient plus parler du passé.

— Vous me direz votre nom, Messieurs; je ne peux que vous remercier, mais je voudrais me rappeler votre nom jusqu'à ma mort. Qui êtes-vous?

— Cardby. Voici Mick Cardby, mon fils. Nous sommes détectives. Quand vous serez un peu remis, vous nous raconterez votre histoire. Et nous veillerons à ce que les gens qui vous ont tant fait souffrir soient châtiés comme ils le méritent.

— Il n'existe pas de châtiment assez grand pour leur crime, dit Hegan. Mon récit ne sera pas long. J'avais un atelier à Hampstead. Tous les soirs, après le dîner, je faisais une promenade sur la lande. Quelques jours avant Noël, il y a trois ans, je me promenais ainsi quand une auto s'arrêta près de moi. Je n'eus pas le temps de faire un geste, on m'obligea à monter dans la voiture. Je fus frappé sur la tête et, quand je revins à moi, j'étais dans une pièce que je ne reconnus pas.

Il s'arrêta pour vider sa tasse de café. Mick la remplit aussitôt.

— Pendant deux jours, je fus laissé seul... Je n'avais ni à manger ni à boire. Je ne savais où je me trouvais. J'essayai de m'enfuir; mais ce fut en vain. Puis, un homme que je n'avais jamais vu entra et, pendant une heure, il parla. D'abord, je n'ai pas voulu l'écouter. Il m'a fallu longtemps pour comprendre ce qu'il disait. Enfin, je découvris pourquoi ils m'avaient enlevé, et ma colère ne connut plus de bornes. Ils voulaient que je grave des plaques pour de faux billets de banque. Je refusai avec énergie. Pendant deux jours encore, on m'abandonna à mon triste sort. L'homme revint, menaça, ordonna. J'étais presque fou de faim, de soif, de colère. Je refusai de nouveau.

Il se tut pour boire quelques gorgées de café.

— Un jour, l'homme me frappa avec violence. Je résistai autant que je le pus. Mais il fallut bien obéir... Sans cela, la mort était certaine et j'étais sûr que la police me retrouverait tôt ou tard. Je déclarai donc que si on me donnait à manger, je ferais le travail qu'ils exigeaient. Ils me soignèrent car ils avaient peur que je ne meure.

« Quand je fus assez bien, on m'apporta tout un attirail d'outils de graveur. Pour commencer, les ravisseurs me donnèrent un billet de banque à graver. A dessein, je le fis très mal et je n'eus rien à manger ou à boire pendant deux jours. La fois suivante, la plaque que je gravai fut presque parfaite. Ils

ne se montrèrent pas encore satisfaits. Je fus privé de nourriture et on me dit que mon habileté était connue et qu'on exigeait de moi un travail parfait. Aussi ma troisième tentative fut-elle couronnée de succès. Je pensais que lorsqu'ils auraient cette plaque ils seraient satisfaits et me remettraient en liberté. J'avais l'intention de me rendre aussitôt à la police et de raconter tout. Mais je me faisais des illusions.

« Au lieu de me libérer, ils m'accablèrent de travail, me battant quand mon œuvre ne leur convenait pas. Non seulement ils me firent graver des plaques pour des billets de banque, mais aussi pour des obligations, des chèques, des certificats. Jamais de ma vie je n'avais autant travaillé. A la plus légère erreur, sans accepter aucune excuse, mes bourreaux me frappaient et supprimaient mes repas. Un matin, à l'aube, deux hommes entrèrent et m'ordonnèrent de m'habiller. Ils mirent tous mes outils dans ma valise et on m'apprit que nous quittions la maison. Je ne savais pas d'ailleurs où je me trouvais.

« Je montai en auto avec mes geôliers; je fus bâillonné, on me banda les yeux, on me recouvrit d'une couverture. Quand je descendis de voiture, je ne savais où j'étais. Ce fut alors qu'on me cacha dans la cave où votre fils m'a trouvé. Je ne puis vous dire combien de plaques j'ai gravées; je sais, seulement, qu'on m'a fait travailler sans me laisser aucun repos, que j'ai été maltraité, que je meurs à moitié de faim. Pendant des mois, j'ai espéré que quelqu'un se mettrait à ma recherche et me retrouverait. Puis, j'ai pensé que j'avais été oublié. Je vécus alors dans le désespoir. Depuis, je ne sais depuis combien d'années je n'ai pas vu la lumière du jour.

« Dans cette cave où le soleil n'entrait jamais, je ne savais pas si c'était la nuit ou le jour. Ma vie n'était plus qu'une longue agonie. Aucune évasion n'était possible. J'étais surveillé de trop près. Et je ne savais même pas dans quelle région j'habitais. Je ne peux vous en dire davantage. Vous savez le reste. »

Hegan se tut et retomba dans son fauteuil. Cardby échangea un long regard avec son fils; tous deux avaient le cœur serré à la vue de tant de misère.

— Buvez encore un peu de café, dit Mick, et nous vous poserons quelques questions. Je sais que vous n'êtes pas en état de parler beaucoup. Mais nous avons besoin de renseigne-

ments; ensuite vous serez soigné et vous pourrez vous reposer. Combien de geôliers aviez-vous?

— J'ai vu cinq hommes : les trois qui étaient dans la cave, celui qui m'a forcé à graver les plaques et un autre.

— Décrivez-moi les deux derniers hommes.

Hegan était artiste et savait observer. Ses descriptions furent brèves et précises.

— C'est Haynes et Wade, remarqua Mick à son père. Je vous remercie, Mr. Hegan. Je ne vous tourmenterai plus. Voulez-vous m'accompagner dans le vestibule?

Le graveur se leva et suivit Mick d'un pas chancelant. Mick fit signe à Fenner.

— Ce monsieur est souffrant, Superintendant, dit-il. Et il a besoin de soins. Je vous demande de bien vouloir l'accompagner à l'hôpital de Woking et de le confier à un médecin. Que son arrivée à l'hôpital passe inaperçue. Que son nom ne soit pas inscrit sur les registres. Il faut qu'un agent veille à son chevet jour et nuit jusqu'à ce que cette affaire soit définitivement réglée. Quant aux trois prisonniers, je ne veux pas qu'ils soient laissés au poste de police de Woking. Je vous expliquerai pourquoi plus tard. Pouvez-vous les conduire à un autre poste dès que vous aurez laissé ce monsieur à l'hôpital?

— Certainement. Je vais les mener à Guildford. Est-ce tout?

— Oui, si ce n'est que je vous demande de partir tout de suite. Nous vous rejoindrons au poste de Woking. N'annoncez notre arrivée à personne. Prenez grand soin de Mr. Hegan. Il est très malade et sa vie nous est précieuse.

Rex Hegan tendit sa main maigre à Mick. Le jeune homme se détourna pour cacher son émotion et se rendit dans le salon.

CHAPITRE XX

LA FIN DE L'AFFAIRE

Un groupe étrange et disparate se trouvait réuni dans le salon : Miss Keller, droite, aristocratique, hautaine; Leila Cassidy, accablée de fatigue; Miracle Serrio tremblant de peur; et le constable à moitié endormi. Cardby renvoya l'agent et s'approcha de Miss Keller.

— Miss Keller, annonça-t-il, vous ne verrez plus de fantômes dans votre maison. Nous les avons chassés.

— Croyez-vous que je vais continuer à habiter ici?

— Je ne vous le conseille pas. Une maison aussi isolée ne convient pas à une femme seule. Cela, d'ailleurs, ne me regarde pas. Nous avons rempli notre mission. J'espère que vous êtes satisfaite?

— Pas complètement, jeune homme. Vous ne m'avez pas tout expliqué.

— Qu'entendez-vous par là?

— Je sais que des bandits avaient pris possession de mes caves, mais j'ai vu des revenants de mes propres yeux et votre assistant lui-même a été témoin d'une de ces apparitions.

Pour la première fois depuis qu'il avait mis les pieds dans la maison, Miracle Serrio eut un sourire. Mick s'en aperçut.

— Serrio, dit-il, vous savez pourquoi je vous ai amené. Vous pouvez répondre mieux que moi à la question de Miss Keller. Pourquoi riez-vous?

— Quand j'étais dans la cave, patron, j'ai vu ce fantôme. Il ne m'a pas fait peur. C'est un tour que j'ai pratiqué bien souvent moi-même.

— Racontez à Miss Keller. Elle ne me croirait pas, Serrio.

— Eh bien, quand j'ai eu vu le paquet d'étoffe dans la cave,

je n'ai plus eu peur des spectres. C'était les hommes qui m'effrayaient. Je connais le système. Faire flotter le fantôme est facile. On se sert de draperies de gaze, on les surmonte d'un masque, et on a une tige de fer démontable. Agitez le tout dans l'obscurité, et vous aurez un revenant qui a l'air de venir de l'autre monde.

— Oh! s'écria Miss Keller, comme c'est intéressant! Dites-m'en plus long sur les procédés de ce genre, Mr. Serrio.

— Voulez-vous voir des esprits? annonça Miracle Serrio d'un ton de boniment. C'est facile. Et si vous voulez entendre des voix d'outre-tombe, je m'en charge aussi; je puis même faire la photo de vos revenants. Pour Miracle Serrio, tout cela est l'enfance de l'art.

— Si vous voulez me donner une séance, répliqua Miss Keller, je vous en serai très reconnaissante et je vous paierai le prix que vous demanderez.

Miracle Serrio, très flatté, se leva et salua. Mick l'empêcha de parler en prenant la parole lui-même.

— Nous allons partir, Miss Keller, et j'ai encore deux ou trois choses à vous dire. Il faut que vous sachiez ce que nous avons fait pour vous. Les faussaires les plus habiles et les plus dangereux de toute l'Angleterre cherchaient une cachette sûre. Ils choisirent votre maison, qui était déserte. Mais ils ne voulaient ni l'acheter ni la louer pour ne pas éveiller les soupçons. Ils s'installèrent dans les caves. Sans doute, quand vous avez acheté la propriété, ils ont été inquiets et contrariés. Puis, le chef a dû penser que votre présence serait, pour ses complices et lui, une sauvegarde. Qui croirait que vous abritiez sous votre toit des criminels dangereux? Plus tard, ils décidèrent cependant de vous chasser de votre maison. Peut-être avaient-ils découvert que vous étiez curieuse, obstinée, énergique, et pensaient-ils qu'un jour vous pourriez vous apercevoir de quelque chose. Ils voulurent donc vous faire peur et remplir la maison de spectres et de revenants. Ils ne pouvaient pas deviner que vous vous adresseriez à nous avant de leur céder la place. Maintenant, Miss Keller, vos fantômes se sont enfuis. Et le chef de cette bande de faussaires aura le châtiment qu'il mérite.

— Mon Dieu! quel homme terrible! Quel est son nom?

Mick hésita un moment.

— Nous ne pouvons le dire encore, répondit-il d'une voix

grave. Désirez-vous d'autres explications, avant notre départ, Miss Keller?

— Non. Mais je vous demande de ne pas partir sans avoir accepté que nous buvions ensemble à votre succès. Excusez-moi une minute.

Le père et le fils la suivirent des yeux, avec étonnement. Serrio était gai comme un pinson. Leila Cassidy elle-même souriait. La maîtresse de maison revint bientôt, avec cinq verres sur un plateau.

— Du Xérès! murmura Mick en prenant un des verres.

Mais son père but une gorgée, fit une grimace et grommela :

— Allons donc! C'est du vin de gingembre.

— Je n'ai pas l'habitude de faire des discours, dit Miss Keller, mais vous ne partirez pas sans que je vous aie remercié; j'ai pour vous la plus profonde admiration. Demain, je vous enverrai mon chèque accompagné de mes félicitations et de mes meilleurs vœux pour l'avenir. A votre santé, Messieurs.

— A votre santé, Miss Keller, répondit l'ancien policier de Scotland Yard.

Leila se leva et Serrio agita la main comme s'il allait produire un miracle.

— Il faut que j'aille chercher mes effets dans ma chambre, annonça-t-il.

— Je ferai de même, dit Mick. Je suis mort de fatigue et j'ai encore beaucoup de travail.

— Et moi, où vais-je aller, à cette heure indue? demanda Leila.

— Entrez dans un hôtel du pays jusqu'à l'heure du premier train pour Londres. Je ne vous promets pas, Leila, que vous ne paraîtrez pas au tribunal, mais je ferai tous mes efforts pour persuader la justice que vous êtes plus utile à la barre qu'au banc des prévenus.

— Je vous remercie tous les deux, dit la jeune femme. J'ai reçu une bonne leçon, et j'ai l'intention de refaire ma vie et de marcher dans la voie droite. Rappelez-vous que si jamais je peux vous rendre un service, je serai à votre disposition.

— C'est très gentil de votre part, Leila, répliqua Mick. Soyez sûre aussi que si mon père et moi nous pouvons vous aider pour trouver une situation honnête, nous le ferons avec plaisir. Vous m'attendez un moment, papa?

Le jeune homme courut à la cuisine et trouva Mrs. Dodds

et Male toujours assis devant le fourneau. Ils parurent étonnés de le voir.

— Il ne serait pas juste que je parte sans vous dire quelques mots, déclara Mick. Tout à l'heure nous vous avons traités de menteurs. Je comprends maintenant que vous disiez la vérité. Il ne me reste qu'à vous présenter des excuses au nom de mon père, du superintendant Fenner, et au mien. J'espère que vous nous comprendrez. La situation était si embrouillée, et les preuves étaient contre vous.

— Ne vous excusez pas, Monsieur, protesta Male. Nous savons que vous ne faisiez seulement que votre devoir. Mais je me demande pourquoi vous ne nous aviez pas cru. Pouvez-vous nous le dire, Monsieur?

Mick le leur expliqua en quelques phrases. Quand il eut fini de parler, Mrs. Dodds porta son mouchoir à ses yeux.

— Cette pauvre fille! s'écria-t-elle. Comme sa mort me fait de la peine!

— Pourquoi pensez-vous si brusquement à Emily? demanda Mick.

— Vous venez de parler du mouchoir que vous avez trouvé dans la cour, Monsieur. Je lui avais dit souvent que c'était mal de s'emparer ainsi de ce qui ne lui appartenait pas. Maintenant qu'elle est morte, pauvre fille, je ne veux pas dire du mal d'elle, mais elle volait constamment des petits objets sans grande valeur.

— Cela m'explique bien des choses, dit Mick.

Il sortit son portefeuille, serra la main des deux domestiques, et sortit. Mrs. Dodds et Male échangèrent un sourire. Deux billets d'une livre s'étalaient sur la table.

— Quel jeune homme charmant! déclara Mrs. Dodds, avec conviction.

Mick n'entendit pas ce compliment. Il rejoignit Serrio qui l'attendait avec deux valises.

— Je regrette de ne pas vous ramener à Londres, Miracle, annonça le jeune homme. C'est impossible pour le moment. Miss Cassidy attendra dans un hôtel le départ du prochain train; j'espère que vous voudrez bien lui tenir compagnie.

— A condition qu'il laisse la magie tranquille, dit Leila.

Sophia Keller les suivit jusqu'à la porte d'entrée et eut un geste d'adieu tandis que l'auto démarrait.

— Fiston, dit le père, je ne suis pas fâché de quitter cette maison. Et toi?

— Moi non plus. Mais c'est une affaire importante, et elle nous attirera une grande renommée; c'est la première fois que nous faisons d'une pierre deux coups, et que nous éclaircissons deux mystères avec une seule enquête.

— C'est vrai! Et je vois à ton air, Mick, que tu as encore une idée extraordinaire.

— Vous ne vous trompez pas, mais je ne peux rien dire encore. Laissons nos deux compagnons à l'hôtel et je vous ferai part de mes idées. Si je ne me suis pas trompé, nous pourrons prendre quelques mois de vacances.

Cardby s'arrêta devant un hôtel de Woking. Serrio et Leila descendirent et Mick, après leur avoir dit adieu, remit la voiture en marche et fit halte dans une rue déserte. Avant de parler, il alluma une cigarette.

— Je sais que Haynes est un dur à cuire, et qu'il ne parlera pas facilement, dit-il. Peter Wade sera plus facile à entreprendre et je m'arrangerai pour lui tirer les vers du nez. Il n'y a qu'à l'accuser de l'assassinat d'Emily. Il croyait que la pauvre fille l'espionnait; d'ailleurs, Leila m'a dit qu'il était sorti pendant une heure et cette absence correspond au moment de l'assassinat. J'ai retrouvé la balle qui a été tirée contre moi et j'ai aussi le revolver de Wade; il n'y a qu'à lui dire que nous avons reçu le rapport des experts de Scotland Yard et qu'on sait que la balle est sortie de son arme.

— C'est parfait, mais Haynes? Comment le faire parler? Quels sont tes projets?

— Ne vous en faites pas, papa. J'ai plus d'une corde à mon arc. J'en sais déjà assez pour lui faire passer un mauvais quart d'heure. Je ne tiens pas à ce que Fenner assiste à cet interrogatoire. Est-ce possible?

— Après l'aide que nous avons donnée à Fenner, je crois qu'il nous laissera carte blanche. Nous l'avons aidé à éclaircir un mystère extraordinaire.

— C'est bien. Allez interroger Peter Wade, père, moi je me charge de Haynes.

Le jeune homme remit l'auto en marche et se dirigea vers le poste de police.

CHAPITRE XXI

INTERROGATOIRE

— Quand nous serons au poste, père, dit Mick, répondez affirmativement à tout ce que je dirai. Je pense que les cellules ne sont pas loin du bureau de Fenner.

Ils entrèrent côte à côte. Le superintendant Fenner vint à leur rencontre. Le jeune homme lui cligna de l'œil et chuchota :

— Placez-nous du côté le plus près des cellules.

Et Mick éleva la voix.

— L'affaire est dans le sac, Superintendant, dit-il. Je ne m'étais pas trompé; le type s'est mis à table. Il n'avait qu'une seule ambition : sauver sa peau. Il a mouchardé.

Fenner, sans hésitation, comprit le rôle qu'on lui demandait de jouer.

— Je ne croyais pas que vous réussiriez si bien, Cardby, dit-il.

— J'avais bien peur aussi. Et vous, papa?

— Moi, je croyais qu'il parlerait. Mais je pensais que cela traînerait davantage.

— Maintenant, Superintendant, je veux avoir une petite conversation avec Haynes, et rire à ses dépens. Vous permettez?

— Bien sûr. Je vais chercher la clé et je vous ferai entrer. A tout à l'heure.

Le père et le fils attendirent non sans anxiété. Lorsque Fenner revint, Mick fit signe à son père de ne pas le suivre et entra dans la cellule. Le prisonnier lui lança un regard chargé de haine et Fenner se tourna vers Mick.

— Je crois que vous feriez mieux de lui parler de l'extérieur.

— Allons donc! Il n'a pas d'armes, et je n'ai pas peur de lui. Laissez-moi entrer.

Fenner ouvrit la porte et la referma quand Cardby fut entré.

Mick adressa un sourire sarcastique à Haynes.

— Etes-vous content? demanda-t-il. Idiot! Vous vous êtes imaginé que votre chef essaierait de vous délivrer quand il aurait appris la nouvelle? Vous n'avez pas de chance, Haynes. Il sait où vous êtes, et il vous laisse tomber.

— Vos mensonges ne me troublent pas, riposta Haynes en haussant les épaules.

— Ce ne sont pas des mensonges, Haynes. Le type ne voulait pas parler, mais je lui ai dit pourquoi Wade et vous aviez été arrêtés, et ç'a été un tel coup pour lui qu'il a dit tout ce que je voulais savoir.

— Cela ne prend pas, Cardby. D'ailleurs, quelles sont les accusations contre nous?

— Elles sont nombreuses, mais il y en a une surtout qui est sérieuse.

— Je vous ai menacé avec un revolver. C'est ça?

— Oh! non, ce n'est pas si simple. On vous accuse d'assassinat volontaire, voilà tout!

— Un assassinat? Je n'ai assassiné personne.

— Cependant les experts de Scotland Yard ont examiné les balles trouvées dans le corps de Jimmy Baldry. Ces balles correspondent à votre revolver.

Haynes perdit un peu de son assurance et ne répliqua pas.

— Ne vous en faites pas, Haynes, vous ne serez pas tout seul à la potence. Votre ami Peter Wade vous accompagnera. Il a assassiné une servante cette nuit aux « Trois Pignons ». A cette nouvelle, votre chef s'est dépêché de vous renier.

— Quel est mon chef?

— Posez-moi quelques questions, et vous verrez bien si je n'ai pas fait sa connaissance, et s'il n'a pas mouchardé.

Cardby jouait le tout pour le tout et plaidait le faux pour savoir le vrai.

— Nous verrons, Cardby. Que faisaient Peter Wade et sa femme dans la maison près de Horsell Common?

— Quelle question stupide! Je vous dis que votre chef m'a révélé toute la vérité. Ils devaient surveiller les « Trois Pignons ».

— Et pourquoi avaient-ils à surveiller cette maison?

— Parce que vous aviez rempli les caves de fausse monnaie. Ah! ça vous émeut? Vous êtes le seul qui n'ait pas mouchardé. Jimmy et Arthur ont dit tout ce qu'ils savaient, mais ce n'est pas grand chose. C'est pour cela que je suis allé à la source. Vous finirez peut-être par me croire. Votre chef m'a tout raconté du commencement à la fin. J'en avais le frisson... Il sait que Wade et vous, vous vous balancerez bientôt au bout d'une corde et ne tient pas à partager votre sort.

— C'est intéressant. A-t-il dit qui travaillait pour lui? Je vais savoir maintenant si vous mentez.

— Oh! s'écria Mick d'un ton de surprise, vous parlez de Rex Hegan, le graveur que vous avez enlevé il y a trois ans? Bien sûr, il m'a dit son nom. Votre chef sera accusé de l'enlèvement et de quelques petites choses, mais la potence lui sera épargnée.

Haynes pâlit; il commençait à être convaincu.

— Si j'étais sûr que vous ne mentiez pas, je lui montrerais que moi aussi je peux parler.

— Ne faites pas l'enfant, Haynes! D'où voulez-vous que je tire tous ces détails? Et je suis certain qu'il a tout arrangé pour que vous tombiez dans mes mains, afin que, lui, puisse se tirer d'affaire.

Haynes eut un geste de recul comme s'il avait été frappé en plein visage. Cardby comprit que l'homme était ébranlé.

— Tout cela est tellement évident! reprit le jeune homme. N'est-ce pas vous qui donniez les ordres à toute la bande et que tous prenaient pour le chef? Tout a été arrangé habilement pour que vous endossiez toutes les responsabilités.

— Cardby, dit Haynes, je vais vous poser une question. Si je vous dis tout ce que je sais, est-ce que cela m'aidera?

— Je ne peux pas vous répondre, Haynes, je n'appartiens pas à la police; je ne suis qu'un détective privé. Tout ce que vous me direz restera entre nous pour le moment. Mais j'intercéderai en votre faveur.

Haynes réfléchit un moment.

— Ecoutez-moi bien, reprit Cardby en baissant la voix. Votre chef a fait tout ce qu'il a pu pour vous mettre dans le pétrin. Et il doit lui tarder qu'on vous passe le nœud coulant autour du cou. Les morts ne parlent plus. C'est révoltant! Et, pour d'autres raisons personnelles, je tiens à ce que cet être abject soit puni. Vous ne pouvez sans doute pas m'apprendre

grand chose, mais si vous m'aidez, je vous promets que vous serez vengé.

— Laissez-moi réfléchir encore une minute, dit Haynes.

Mick fit un dernier effort.

— Haynes, dit-il en posant sa main sur l'épaule du prisonnier, vous ne seriez pas dans cette cellule sans Cardby et Fils, n'est-ce pas?

— C'est vrai! dit le prisonnier.

— Eh bien, demandez-vous qui a mis Cardby et Fils sur la piste? Qui vous a dit que nous vous couperions l'herbe sous les pieds parce qu'on nous avait chargé, ou on allait nous charger, de l'enquête sur les faux monnayeurs? Posez-vous cette question, Haynes. Qui vous a engagé à vous mesurer avec nous? Me comprenez-vous maintenant?

— Sapristi! Cardby, vous avez raison! Je comprends tout maintenant. Restez avec moi cinq minutes, et je vais vous dire tout ce que je sais. Je veux que cet homme soit puni comme il le mérite. Ecoutez.

. . . . . .

Un pâle soleil cherchait à percer les nuages quand l'auto s'arrêta devant une élégante maison de Hertford Street. Mick Cardby regarda sa montre-bracelet. Elle marquait sept heures vingt. A cette heure-là, les quartiers chics dorment encore. Le jeune homme se retourna vers ses trois compagnons.

— J'ai promis à Haynes d'apporter moi-même la nouvelle au chef de sa bande. Je n'ai pas grande confiance en Haynes, mais je crois qu'il a dit la vérité. Voilà ce que je vous demande de faire : que l'un de vous attende en haut de l'escalier, devant la porte de service; un autre à la porte de derrière, près des écuries; père, chargez-vous de la porte d'entrée. Quand je saurai que tout marche bien, j'avertirai le chauffeur; et il pourra faire chanter la sirène aussi fort qu'il voudra. Qu'il soit à quelques mètres de la porte avec tous les phares éteints. Je jetterai quelque chose par la fenêtre dès que l'affaire sera dans le sac. Et je veillerai sur l'homme jusqu'à ce que je le remette dans vos mains; ça va?

— Nous vous obéirons, Mick, dit Murray, l'inspecteur en chef de Scotland Yard.

— Ça va, riposta le détective Wilking.

— Vas-y, Mick, dit son père. Mais, je t'en prie, sois prudent.

Mick descendit d'auto, monta les marches du perron, et sonna. Un profond silence régnait dans la maison; il attendit un moment et sonna de nouveau. Enfin, des pas se firent entendre. La porte s'entr'ouvrit et un homme vêtu d'une robe de chambre lui jeta un regard sévère.

— Que voulez-vous, Monsieur, à une telle heure?

— Pas grand chose, dit Mick en s'introduisant dans le vestibule. Votre patron m'a chargé d'une enquête. J'ai des renseignements que je dois lui communiquer sans délai. Accompagnez-moi à sa chambre.

Le maître d'hôtel resta ébahi.

— C'est impossible, Monsieur.

— Rien n'est impossible dans la vie; si vous ne voulez pas m'indiquer le chemin, je le trouverai tout seul. Vous m'accompagnez, ou je me débrouille?

— Dites-moi votre nom, je vous annoncerai à mon maître.

— Non. Montrez-moi sa chambre ou je la trouverai.

— Par ici, Monsieur, dit le maître d'hôtel, sidéré.

Mick monta au premier. Le majordome s'avança vers la porte et il allait frapper quand Cardby lui saisit le bras.

— Allez vous coucher maintenant, je n'ai plus besoin de vous, ordonna-t-il.

— Mais, Monsieur, on ne peut pas... protesta l'homme.

Il s'interrompit, car son compagnon avait déjà disparu et refermé la porte derrière lui!

Cardby donna la lumière, jeta un regard autour de lui, et s'avança vers le lit. Un homme dormait du sommeil du juste. Cardby lui posa la main sur l'épaule. Le dormeur sursauta et ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il avec colère. Pourquoi me réveillez-vous?

— Regardez-moi et vous comprendrez.

L'homme le regarda et fronça les sourcils.

— Vous êtes Mick Cardby?

— C'est vrai, et vous, vous êtes Arthur Tracy, directeur de la banque Bedway Trust. Vous êtes un personnage important et je ne suis qu'un humble détective. Mais moi, je n'ai pas sur la conscience des assassinats, des enlèvements, des faux, et autres délits.

— Vous êtes fou! Je vais sonner et vous faire chasser.

— Baissez le ton, Tracy. La maison est cernée par les poli-

ciers de Scotland Yard. Ils m'ont laissé entrer par faveur spéciale.

— Je ne comprends pas... Etes-vous ivre?

— Il faut que je vous explique? Tracy, quand vous êtes venu dans notre bureau, vous pensiez que votre ruse détournerait de vous tous les soupçons. Vous n'imaginiez pas que sous le financier imposant, le banquier respecté de toute la ville, on découvrirait l'escroc, le faussaire, l'assassin.

— Vous avez perdu l'esprit...

— Aviez-vous toute votre raison quand vous avez fait enlever Rex Hegan, il y a trois ans? Ne prenez pas la peine de nier, Tracy; Rupert Haynes, Peter Wade, et tous les autres ont avoué. Vous aurez à répondre de deux assassinats. Et Rex Hegan se dressera devant vous pour vous accuser. Votre carrière est finie, Arthur Tracy! Inutile que vous preniez la peine de vous habiller, mettez cette robe de chambre, je vous ferai envoyer vos vêtements à Scotland Yard. Dépêchez-vous! J'attends!

Une minute plus tard, le financier descendait l'escalier monumental de son hôtel, vêtu seulement de sa robe de chambre.

Avant de quitter la chambre, Mick avait jeté une carafe sur le trottoir.

Les policiers qui les attendaient se jetèrent sur son prisonnier, le firent monter dans l'auto de la police et, après un signe d'adieu à Cardby et à son fils, disparurent dans le jour gris.

— Papa, dit Mick, allons demander à mère une bonne tasse de café. Nous l'avons bien gagnée.

FIN

L'importance du roman de ce mois ne nous permet pas d'insérer notre *Panorama de l'Actualité policière* que nous reprendrons dans notre prochain numéro.

LES ROMANS POLICIERS

SANS REMORDS, par Berkeley, trad. M.-B. Endrèbe. *Le Portulan.*

Ce qui caractérise ce roman c'est l'espèce de vraisemblance qui s'en dégage, du moins en ce qui concerne la conduite du récit et le caractère des personnages qui est décrit avec beaucoup d'aisance et même un certain charme. Les raisons de leur comportement paraissent naturelles et bien imaginées. La façon dont le drame est déclenché est un peu artificielle, mais n'ôte rien à l'intérêt. Ce qui est moins convaincant c'est l'explication de la façon matérielle dont le crime a été commis. Du reste ce n'est que l'affaire de quelques pages. Et le ton que l'auteur emploie pour nous faire part de cette explication reste si simple et si naturel qu'on oublie de lui reprocher quoique ce soit. C'est un livre de bonne compagnie, ceux qui préfèrent les mauvaises seront déçus.

SANMY.

ON ASSASSINE AU PREMIER ACTE, par E. et M.-A. Radford.

Il y a bien de la naïveté dans la conduite de ces deux intrigues d'apparence si indépendante et qui se rejoignent, se résolvent de façon bien peu convaincante. Les personnages non plus ne sont sans grande épaisseur. Il leur manque un peu de cette qualité commune et si rare qu'on appelle la vie. Par contre ils sont tous à quelque degré assez conventionnels. En un sens, c'est reposant. On se sent en sécurité dans ce vieux monde des romans policiers. L'inspecteur Maujon manifeste bien du goût pour les mégots et les autres accessoires du parfait Sherlock Holmès.

Il reste que ce n'est pas ennuyeux et que la peinture de ce milieu de petite tournée provinciale à quelque charme et que tout de même on voudrait bien savoir comment et pourquoi la vedette de la pièce est morte en pleine scène, empoisonnée par du cyanure.

Mais à voir la couverture bien connue des Editions Morgan on s'attendait à mieux.

J. E.

L'HOMME QUI FAIT CHANTER LES ASTRES, par Léon Groc. *Collection La Cagoule (Edit. La Bruyère).*

Un bon roman français qui se lit avec intérêt. Qui a tué le professeur Lefort, le célèbre savant qui a réussi à faire chanter les astres, c'est-à-dire à capter les ondes lumineuses des astres et à les transformer en ondes sonores. Comment a-t-on pu l'assassiner avec une fléchette en pleine séance publique? Qui est coupable? Les recherches policières s'égarent sur les savants auxquels Lefort a dérobé leurs inventions, sur certains de ses élèves. Le dénouement, est comme il se doit, inattendu et... scientifique.

J. R.

PUZZLE A MEXICO, par Patrich Quentin, trad. M.-B. Endrèbe. *Presse de la Cité.*

On ne peut recommander à tous la lecture de ce roman où l'auteur a dépensé un grand talent, servi du reste par une traduction remarquablement entraînante, pour nous rendre sensible l'envoûtement d'une atmosphère obsédante et sensuelle toute appesantie de fatalité quasi désespérée.

Le relief saisissant des personnages, la vigueur avec laquelle sont décrites certaines scènes, le décor flamboyant où se déroule l'intrigue nous retiennent plus que le côté purement policier du livre qui a un peu l'air de n'être là que pour servir d'alibi à l'auteur.

Outre le climat sans cesse trouble du récit, certains pourront reprocher à celui-ci son caractère mal défini et soutenir que ses qualités littéraires ne paraissent si brillantes que parce qu'il s'agit d'un roman policier et que justement, en tant que tel il n'atteint pas entièrement son but. Mais ce serait se montrer trop difficile et en un certain sens injuste.

S.

*LE MALEFICE, par Paul Mac Guire. *Maîtrise du Livre.* 120 fr.

Qui a tué le docteur Spender? Question difficile à résoudre, car il est universellement détesté. D'un physique et d'un moral aussi peu plaisant l'un que l'autre, il cultive, avec délices, l'art de se mettre à dos tous les

habitants de la petite ville de Seacliff. La police ne sait où donner de la tête : tout le monde peut être soupçonné et pour cause, jusqu'au jour où...

Ce qui plaira le plus dans ce roman dont l'action est bien menée, c'est un humour de bon aloi. Il est clair que nous avons à faire à un auteur qui sait voir et exprimer ce qu'il ressent dans une veine narquoise qui, loin de nuire au récit, lui donne beaucoup de charme.

N. F.

L'ANNEAU DE LA MORT. — LA PIEUVRE DU MAL. — LA DANSEUSE ECARTELEE, par Ch. de Richter.

Ces trois livres nous racontent avec verve les aventures d'une bande de gangsters dont le chef mystérieux : Le Don tient tête au superintendant Berry Moor. Romans d'aventures plutôt que policiers et romans d'aventures rocambolesques où rien ne manque des cachettes mystérieuses, des appareils secrets d'enregistrement, des supplices les plus raffinés etc... M. Ch. de Richter n'a pas le style d'Anatole France ou l'imagination de Balzac, mais dans ce domaine du roman populaire il manifeste une aisance et une abondance qui plairont aux amateurs de sensations fortes, point trop chatouilleux sur la vraisemblance.

J. R.

*L'HOMME AUX ORCHIDEES, par Rex Stout. **100 fr.**

La popularité de l'homme aux orchidées, en Amérique, est, paraît-il énorme. Tout le monde connaît les exploits de ce détective à la silhouette éléphantesque, grand amateur de bière et de fleurs qui bouge peu de son fauteuil et s'est adjoint un jeune assistant plein d'ingéniosité et de fougue. Ce livre dont il est difficile de révéler l'argument se lit avec intérêt. Il rappelle un peu ceux qui tracent les aventures du Saint et trouvera probablement parmi les fidèles de celui-ci des lecteurs assidus.

J. R.

MONSIEUR X, de Leslie Charteris, traduit de l'américain par G. M. Dumoulin. *Ed. Morgan.*

LES AVENTURES DU SAINT, ON DEMANDE LE SAINT, de Leslie Charteris. *Ed. Fayard.* **120 fr.**

Deux romans d'aventures policières menées à un train endiablé pour la plus grande joie des lecteurs. Un écueil, c'est que le héros, mêlé à mille aventures et près de succomber sous les coups de ses ennemis se tire trop facilement d'affaire au dernier moment par la grâce de l'auteur. Le lecteur s'en aperçoit, mais il n'en veut pas à l'auteur car celui-ci a su capter son intérêt et il lui pardonne bien volontiers.

C'est un peu le défaut de « Monsieur X » qui est le roman à bagarres par excellence.

Mais on connaît le genre et vraiment, je le répète, on suit avec plaisir ces aventures un peu invraisemblables. Plus plausibles, nous paraissent celles du Saint dans « On demande le Saint ». Simon Templar, dit le Saint, est intrigué par les succès foudroyants d'un boxeur, l'Ange Masqué, jadis combattant moyen, qui abat ses adversaires au deuxième round, alors que, bien souvent, ils ont dominé dans le premier.

Les victoires de l'Ange se succèdent, et il arrive à abattre le champion du monde. Le Saint est d'autant plus intéressé que le manager de l'Ange est un certain Docteur Spangler, médicastre douteux et dont l'entourage est encore plus douteux. Pour en avoir le cœur net, après un entraînement bien mené, il décide de lancer un défi, qui est accepté, à l'Ange Masqué et la machination se dévoile.

« On demande le Saint » comprend une seconde partie où le Saint dévoile les dirigeants du gang des mendiants qui rançonnaient, sous prétexte de les protéger et de leur assurer leur espace vital, les mendiants de Chicago. Ici les péripéties sont nombreuses et le Saint se sort d'affaire par miracle mais il démasque « le Roi des Mendiants ».

Il faut donner une préférence à « L'Ange Masqué » sur « Le Roi des Mendiants » à cause de la vraisemblance du récit et de sa crédibilité. Rien que de naturel dans les démarches du Saint et les travaux d'approche qui le conduiront à résoudre le problème. Ceci pour le principal. Car, naturellement, vous pensez que le Saint a été, ainsi que son fidèle Hoppy, l'objet d'agressions nombreuses, mais dont il se sort avec aisance.

L'Ange Masqué et *Le Roi des Mendiants* se lisent bien entendu avec le plus grand intérêt.

J. R.

Voir au dos formules d'abonnement et de commandes.

RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE

A LA COLLECTION "LE YARD"

Si vous êtes trop éloigné d'un dépôt du YARD *et avez quelque difficulté à vous procurer notre publication, vous pouvez nous retourner les bulletins ci-dessous et nous nous ferons un plaisir de vous servir.*

1° BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser les numéros déjà parus dans votre collection LE YARD :

Rayez les titres que vous ne désirez pas

- N° 1 **LA DOUBLURE DU MORT**
- N° 2 **LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN**
- N° 3 **UN CAS PENDABLE**

Je verse aujourd'hui à votre C. C. P. Paris 2231.15 la somme de 55 francs multipliée par le nombre de titres que je désire.

Nom .....

Adresse .....

2° BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'abonner (6 numéros) à votre collection LE YARD.

Je verse aujourd'hui à votre C. C. P. Paris 2231.15, la somme de 360 frs (abonnement ordinaire), **la somme de 480 frs** (abonnement recommandé) *(a)*.

Nom .....

Adresse .....

(a) **Rayer la mention inutile.**

Ces conditions sont uniquement valables pour la France et l'Union Française.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6579
Dépôt légal N° 66 : 1er trimestre 1949.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

" LE YARD "

Publication policière bimestrielle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

" LE YARD "
publie tous les 2 mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.

TYP FIRMIN-DIDOT & Cie
MESNIL - 1949